



Inventaire des vestiges et traces d'occupations et d'utilisations historiques en milieu souterrain en Sabartès (Ariège)

Florence Guillot

► To cite this version:

Florence Guillot. Inventaire des vestiges et traces d'occupations et d'utilisations historiques en milieu souterrain en Sabartès (Ariège). 2011. hal-00688144

HAL Id: hal-00688144

<https://hal.science/hal-00688144>

Submitted on 16 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Inventaire des vestiges et des
traces d'occupations et
d'utilisations historiques dans les
porches du Sabartès (haute
Ariège)

2011

Rapport de prospection

*Cantons de Tarascon-sur-
Ariège, des Cabannes
et de Vicdessos. Ariège.*



Responsable : Florence Guillot
77 cité Pechiney 09220 Auzat

SOMMAIRE

Participants et remerciements	p.3
Introduction	p.4
Localisation géographique	p.6
Cadre naturel, contexte géomorphologique et géologique	p.7
Cadre chronologique	p.10
Sources et bibliographie	p.11
Etat de la question	p.21
Techniques et méthodes employées (+ zones prospectées pieds de falaises)	p.38
Les cavités présentant des traces	p.41
Grotte de Lourdes	p.41
Spoulga de Baychon	p.47
Spoulga de Verdun et baume sous la spoulga	p.55
QI15	p.72
 Annexes-addenda : localisations cadastrales	 p.75
 Les cavités sans traces apparentes	 p.82
 Article proposé à Archéologie du Midi Médiéval	 p.41
 Participation à une publication du Conseil Scientifique du PNR Ariège	 p.82
 Conclusions et perspectives	

Photo première page : La spoulga de Baychon. Photo Phil Bence.

Participants et remerciements

Les participants sont des personnes grâce auxquels cette prospection n'aurait absolument pas été possible car je n'aurais pas pu atteindre nombre d'entrées perchées.

Prospections menées par :

Florence Guillot, spéléologue, historienne, associations SSAPO (09) et Explos (09).

Philippe Bence, spéléologue, grimpeur, associations SSAPO (09) et Explos (09).

Avec l'aide de Stéphane Maifret, spéléologue, association CASC (09).



Escalade de la spoulga de Verdun par Phil Bence

Dans le cadre de recherches universitaires¹, puis de recherches complémentaires², j'ai d'abord étudié les vestiges les plus visibles, ceux des célèbres spoulgas. Sur ce sujet, ma réflexion est aujourd'hui optimisée à son maximum, compte-tenu des sources d'informations dont je dispose et en l'absence de fouilles archéologiques récentes et publiées.

Parce que je suis spéléologue, j'avais aussi enquêté auprès de mes collègues pour jauger de l'éventualité qu'existent d'autres grottes comportant d'autres traces. Mais l'objectif des spéléologues étant avant tout l'exploration, les grottes et les porches n'avaient que rarement été regardés avec un regard archéologique, sauf en ce qui concerne la préhistoire bien sûr.

En outre nombre des porches situés autour de Tarascon-sur-Ariège on en fait été visités, explorés et topographiés il y a longtemps par une autre génération de spéléologues qui ne sont pas toujours aisés à recontacter.

Il y a 3 ans, nous avons donc décidé de faire « un test » en escaladant un porche bien visible depuis la route. Dans la même journée nous allions découvrir des mortaises dans ce porche (porche sous Calamas) et un mur en pierres sèches plus un tesson de céramique médiévale dans un autre alors que ces deux grottes passaient pour ne contenir aucune trace dans la communauté spéléo.

C'est à partir de cette première découverte que nous avons compris la nécessité de revisiter tous les porches : voici l'objectif de cette prospection.

Elle a débuté en 2009 et s'est poursuivie en 2010.

Or, par des études régionales ou nationales, nous percevons bien la très grande diffusion du troglodytisme³, mais en haute Ariège mises à part la forme classique et visible des spoulgas ou la pénétration dans la grotte de Niaux⁴, le troglodytisme n'a pas été abordé pour les périodes historiques.

En outre, 90 % de ces porches ne comporte pas de topographie car ils ont été jugés trop réduits pour en mériter une. Du coup, nous n'en avons même pas un inventaire et la végétation progressant, les porches se masquent et sont de plus en plus difficiles à déceler. Cette prospection est donc aussi l'occasion de réaliser un inventaire en même temps que de rechercher tout type de traces ou de vestiges que contiennent ces grottes.

Quand elles ont été utilisées, la période d'utilisation de ces grottes n'est presque toujours pas connue et elles ne sont pas documentées. Si des traces subsistent, quand nous avons quelques indices (maçonneries, céramiques) c'est souvent aux périodes historiques qu'il faut les rattacher. Il est aussi probable qu'elles aient été occupées ou utilisées sur des périodes diverses.

¹ Guillot, 1997.

² Guillot, 1998 et 2006a.

³ Guillot, 2010.

⁴ Très belle étude : Lamiable, 2006.

L'objectif est donc de créer un inventaire sans tenir compte d'éventuellement critères de tri qu'ils soient d'ordre structural ou chronologique. Les rapports 2009 et 2010 présentaient le début de ces recherches.

Nous avons terminé la prospection en 2011 : vous trouverez donc ci-dessous la fin de nos investigations. Bien évidemment ces dernières prospections ont été bien moins fructueuses en quantité de vestiges et traces découvertes que les premiers temps. Elles ont tout de même permis de lever des interrogations, de vérifier certains secteurs qui n'avaient pas été abordés et de revenir sur deux spoulgas, à Verdun et Baychon, où je n'étais pas allé depuis 20 ans et donc d'en réaliser une couverture photo numérique.

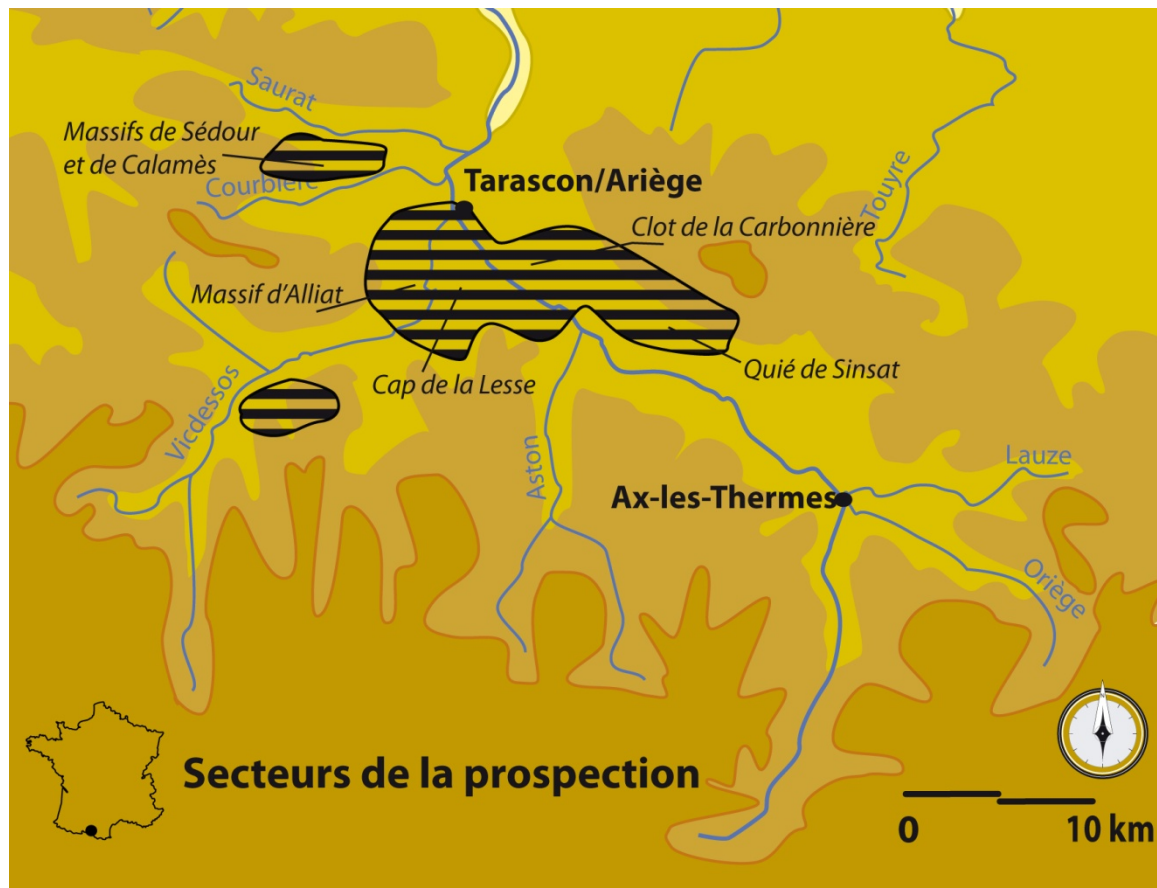
En outre, grâce au classement actuel de certaines collections par le SRA Midi-Pyrénées, j'ai pu aller me rendre compte des éléments mobiliers conservés des fouilles des grottes de Lombrives, les Eglises et Pradières mais malheureusement je n'ai repéré que très peu d'éléments médiévaux, à Lombrives (2 tessons en céramique non tournée à cuisson réductrice) et à Pradières (un tesson en céramique non tournée sauf finition et partie haute, col en méplat, anse rubannée ???).

Enfin, vous trouverez ci-dessous la proposition d'une publication synthétique des résultats de ces trois années (rédigée cette année) qui a été envoyée à la revue *Archéologie du Midi Médiéval*. Vous trouverez aussi quelques lignes écrites dans une publication grand public éditée par le Conseil Scientifique du PNR des Pyrénées Ariégeoises sur les Quiés du Tarasconnais dans laquelle l'histoire des spoulgas est expliquée et qui a permis de réaliser une proposition de restitution de l'état XIIIe siècle de la spoulga de Baychon, mise en forme par un dessinateur.

Situation de la prospection

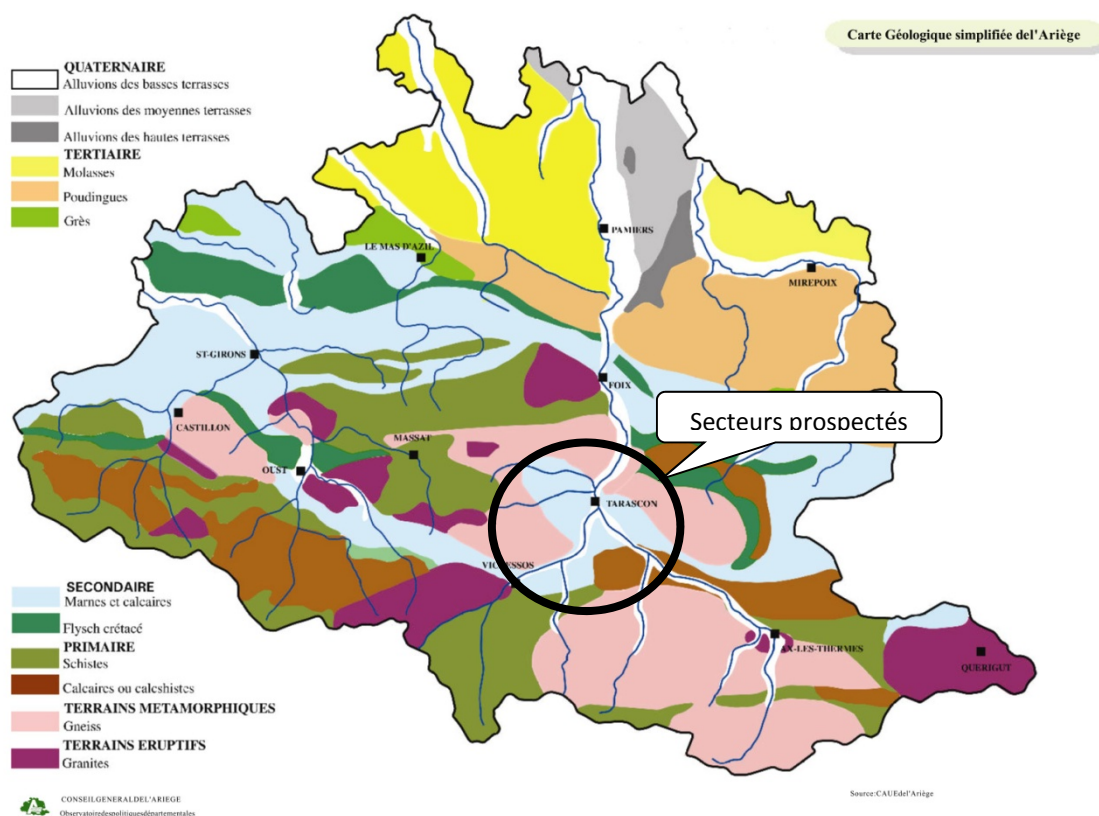
Cantons des Cabannes, de Tarascon-sur-Ariège et de Vicdessos, arrondissement de Foix, Ariège, versant nord des Pyrénées.

Communes d'Arignac, Saurat, Bèdeilhac, Surba, Cazenave, Verdun, Bouan, Ornodac, Ussat, Tarascon, Bompas, Axiat, Lordat, Génat, Alliat, Niaux, Miglos, Auzat, Sem, Siguer, Lercoul.



Cadre naturel, contexte géologique et géomorphologique

On caractérise le massif pyrénéen de barrière naturelle compacte car les reliefs sont puissants, les vallées étroites et les cols particulièrement élevés. Ce faciès est spécialement typique du versant nord et de la zone centrale des Pyrénées étudiée ici.

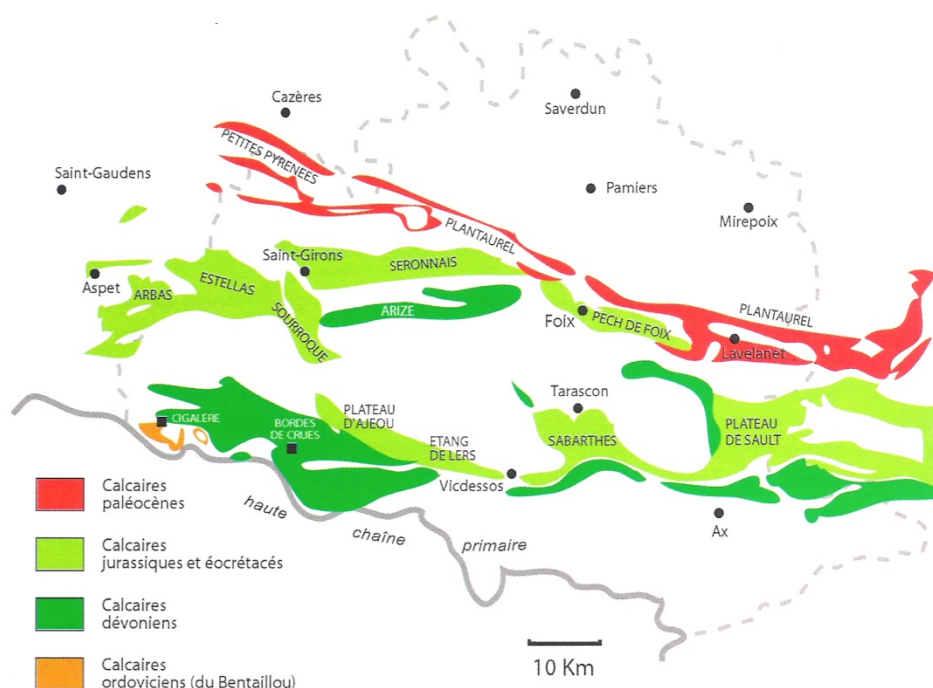


Dans un cœur composé majoritairement de roches cristallines, les montagnes sont hautes et larges, irriguées par de rares vallées étroites aux profils glaciaires très marqués.

La vallée de l'Ariège a tendance à privilégier un écoulement du sud vers le nord mais est en fait suivie par trois tronçons de l'amont vers l'aval : une première partie jusqu'à Ax-les-Thermes est nord-sud et est constituée d'un canyon sous glaciaire dans des gneiss. Aucune cavité n'est connue dans ce secteur amont -et dans ces affluents- exempts de roches sédimentaires non métamorphiques et notamment de calcaires.

En aval, la vallée prend un profil sud-est/nord-ouest jusqu'au bassin de Tarascon. C'est en s'approchant de ce bassin que l'on rencontre les calcaires qui se poursuivent jusqu'au nord de Tarascon, pour cesser un peu avant Foix.

Ils s'étendent en longues bandes grossièrement est-ouest qui en fait suivent la faille nord-pyrénéenne et ils sont issus de la sédimentation dans la mer intérieure qui emplissait l'espace entre les deux plaques, européennes et espagnoles, avant l'orogénèse pyrénéenne.



Le karst en Ariège

D'après E.J DEBROAS "Les grands traits de la géologie des Pyrénées d'Ariège et de leurs piémonts (1998); A. MANGIN (1978) Livret guide d'excursion AGSO; J. BIGORGNE (1984) Spéléoc N° 28; A.LEROI-GOURHAN & al. (1984); l'art des cavernes 673p.

Extraordinairement compressés et plissés lorsqu'ils ont été portés en altitude ils sont souvent métamorphisés en faciès plus ou moins marmorisés. Ce sont des calcaires durs très carbonatés et bien karstifiés.

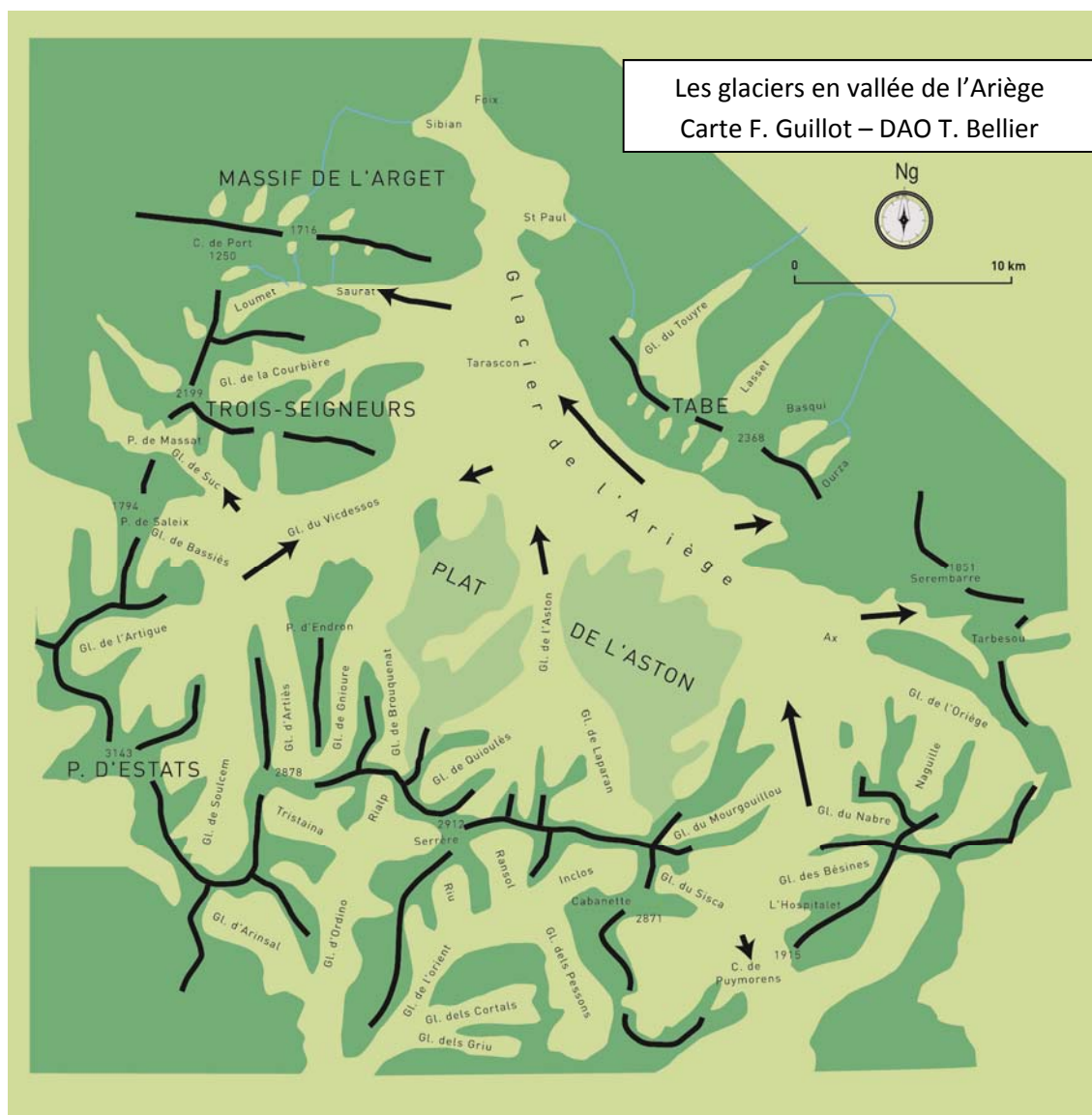
Sur les flancs des vallées apparaissent des porches multiples qui sont autant de réseaux décapités par les différentes érosions glaciaires. Nombre d'entre eux sont donc perchés dans les falaises, ce qui constitue des situations privilégiées pour les grottes fortifiées des comtes de Foix.

En profondeur, les galeries sont souvent entièrement colmatées par des sédiments glaciaires et peu de porches donnent aujourd'hui accès à de grands réseaux. Ces sédiments -toujours très importants en quantité- sont très denses, varveux ou constitués de blocs erratiques, et l'absence de remise en écoulement postérieure à la dernière glaciation a provoqué leur pérennisation. Mais quelques grands réseaux existent tout de même (Niaux-Lombrives-Sabart (env. 10km), Bédeilhac (2km) ou Sakany (8km)) et il s'agit alors de conduits creusés par les écoulements glaciaires, donc de paléo conduits (axe des collecteurs et galeries annexes) aujourd'hui non actifs mais qui ont pu couler il y a 20 000 ans et voir leurs écoulements s'inverser de sens régulièrement, voire saisonnièrement ou journalièrement. Dans les zones d'entrées, il ne faut pas non plus négliger le creusement par la glace qui a pu élargir les réseaux cutanés.

En dehors d'avoir raboté verticalement les flancs des vallées, les deux grands glaciers -du Videssos et de l'Ariège⁵- ont provoqué la disparition de pans entiers de strates de roches sédimentaires, notamment dans le bassin de Tarascon autour du roc de Sédour ou de

⁵ Rappelons que celui de l'Ariège est le second plus long glacier des Pyrénées, qu'il a pu aller jusqu'au nord de Foix et qu'à Tarascon la glace dépassait 500 m d'épaisseur.

Calamès qui ne sont plus que des témoins de l'ancienne couverture sédimentaire laminée par l'érosion ce qui explique l'isolement de ces montagnes calcaires. Ce sont des écaillés de structures monoclinales. Au roc de Sédour, le Trias gypsifère apparaît au niveau de la faille qui limite le massif et existe une carrière de Gypse proche d'Arignac. Le massif du Sédour est composé d'unités du Lias au Crétacé avec des calcaires à faciès urgonien et des dolomies. Existente aussi des brèches dites « brèches du Sédour » (secteur des *Traucos*) provenant du démantèlement du massif et très solidement consolidées.



Plus au nord la continuité du calcaire se rompt au niveau d'Arignac et la vallée de l'Ariège reprend sa forme nord-sud.

En dehors de la prospection menée ici, au sud et au nord de Foix, on rencontre à nouveau des roches sédimentaires, mais l'érosion glaciaire a été moindre, dans le temps et en puissance ainsi que la force de l'orogénèse. Les flancs sont donc moins redressés, la vallée moins profonde, les porches évidemment moins nombreux. On notera tout de même quelques porches quand on rencontre à nouveau des calcaires durs, autour de la ville de Foix et tout particulièrement le rocher portant le château dont les grottes ont été précisément étudiées par Richard Danis.

Cadre chronologique

Même si le cadre chronologique est évasif et flou, parce les vestiges qui vont être décrits ne sont simplement pas tous datés (loin de là !) ni pas vraiment datables dans l'état actuel de nos connaissances, il est des périodes que cette prospection n'envisage pas d'aborder.

Les traces et les vestiges relevés ne sont que très peu vraisemblablement préhistoriques, hypothétiquement ils peuvent être protohistoriques, mais ils sont clairement pour la plupart issus des époques historiques au sens large c'est-à-dire époque gallo-romaine incluse.

La prospection est donc diachronique, parce que cette épaisseur chronologique est intéressante dans une recherche de ce type, mais aussi surtout, avouons-le clairement, parce que le plus souvent nous ne connaissons pas la chronologie de ce que nous observons.

Evidemment je tenterais parfois de répondre à cette question, ne serait-ce qu'en associant dangereusement les quelques tessons livrés par la prospection aux structures décrites. Les temps restent très larges, relevant de très rares indices depuis la protohistoire jusqu'au Moyen Âge, voire à des périodes récentes, très récentes.

Gardons donc le cadre chronologique comme diachronique et surtout plutôt comme un questionnement de cette recherche que comme un cadre préalable à l'enquête.

Bibliographie et sources

Bibliographie

Bibliographie locale

Apel 2002, Apel (L.), « Ascension dans la mémoire des pierres », in *Ariège – Spéléologuide*, ss la dir. Guillot (F.), Bence (Ph.), Explos, 2002.

Bence – Guillot, 2002, *Ariège – Spéléologuide*, ss la dir. Guillot (F.), Bence (Ph.), Explos, 2002.

Brenon 2006, Brenon (A.), « Grottes initiatiques et cavernes sépulcrales des catahres en haute Ariège. Une mystification séculaire (XIXe-XXe siècle) », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 15-17.

Bonnassie 1974 : BONNASSIE (P.), « Des refuges montagnards aux états pyrénéens », in *Les Pyrénées, de la montagne à l'homme*, Privat, Toulouse, 1974, ss la dir. Taillefer (Fr.), pp. 103-163.

Baby 1984, Baby (P.), « La grotte des Eglises à Ussat », *Caougnou*, 1984, n°14, p. 44.

Baby 1985, Baby (P.), « La grotte Monique », *Caougnou*, 1985, n°15, p. 44.

Breuil 1922, Breuil (abbé), « Le Moustérien dans l'Ariège. Bouichéta », *Congrès de l'association Française pour l'Avancement des Sciences*, Montpellier, pp. 508-511, 1922.

Breuil – Cartailhac 1910, Breuil (abbé) – Cartailhac (E.), « Les peintures et gravures murales des cavités pyrénéennes : V- Bédeilhac et Pradières, près Tarascon (Ariège) », *L'anthropologie*, Tome 21, pp. 149-150, 1910.

BRGM Foix ou Vicdessos, B.R.G.M., *Cartes géologiques au 1/50 000 Foix et Vicdessos*, 2001. Cartes géologiques visualisables sur Google Earth.

Bousquet 2000, Bousquet (J. C.), *La géologie en Languedoc-Roussillon*, B.R.G.M., 2000.

Cathala 1962, « Documents calcholitiques dans la grotte de Pladières », *Bulletin de la Société Préhistorique de l'Ariège*, tome 16-17, pp. 63-68, 1962.

Clottes 1972, « Nouvelles découvertes préhistoriques dans la grotte de Fontanet », *Archéologia*, 1972, n° 46, p. 76-77.

Clot 1972 : Clot (André), « Note sur deux poteries trouvées dans la grotte du Bédât » et Fréquentation de quelques grottes haut-Pyrénéennes au Moyen-Âge » *Bulletin de la Société Ramond*, 1972, pp. 75-79 et 109-111.

Collison Hooper 1976, Collison (D.) - Hooper (A.), "Nouvelles informations sur la grotte des Eglises à Ussat (Ariège)", *Préhistoire Ariégeoise*, tome 31, 1976, pp. 13-20.

CDS 09 CDS 81 1981, Comités départementaux de l'Ariège et du Tarn, *Inventaire spéléologique du Séronais*, 1981.

Danis 1969, Danis (R.), Inventaire des grottes du château de Foix, *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts*, tome XXV, 1969, p. 7.

Danis 2006, Danis (R.) « Les grottes du rocher du château de Foix (Ariège), 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 163.

Delpech Le Gallo 1983, « La faune magdalénienne de la grotte des Eglises (Ussat, Ariège) », *Préhistoire Ariégeoise*, vol. 38, 1983, pp. 91-118.

Delteil Durbas Wahl 1972, Delteil (J.) - Durbas (P.) - Wahl (L.), "Galerie ornée de Fontanet (Ariège)", *Préhistoire Ariégeoise*, tome 27, 1972, pp. 11-20.

Duchange 1981, Duchange (C.), *Rapports de fouilles archéologique à la grotte du Midi (Ussat)*, 1981, dactyl. SRA Midi-Pyrénées.

Duchange 1982, Duchange (C.), *Rapports de fouilles archéologique à la grotte du Midi (Ussat)*, 1982, dactyl. SRA Midi-Pyrénées.

Duday Clottes Columbeau 1982, Duday (H.), Clottes (J.), Columbeau (P.), « Une sépulture préhistorique dans la grotte des Eglises à Ussat (Ariège), *Cahiers d'Anthropologie de Paris*, vol. 8, n°1, 1982, pp. 17-47.

Escudé-Maissant 1997, Escudé-Quillet (Jean-Marie), Maissant (Catherine), sous le dir. de Robert Sablayrolles, *Carte archéologique de la Gaule, Ariège*, Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, 1997.

Fabre 1980, Fabre (B.), « La falaise d'entraînement de l'Ermite », *Caougnou*, 1980, n° 10, p. 45-47.

Fabre 1984, Fabre (M.), « La grotte du Mat », *Caougnou*, 1984, n° 14, p. 8-9.

Gailli 1978, Gailli (R.), « Symboles mystiques de Sakany », *Caougnou*, 1978, n° 14, p. 13-14.

Gailli 1981, Gailli (R.), La grotte spoulga d'Ornolac, *Caougnou, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, n° 11, 1981, p. 29-34.

Gailli 1992, Gailli (R.), La petite grotte mystique de Montréal-de-Sos, *Caougnou, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, n° 16, 1992, pp. 21 - 23.

Gailli 2009, Gailli (R.), Anthropomorphes extraordinaires des grottes d'Ariège, *Caougnou, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, 2009, p. 116.

Garrigou 1846 : Garrigou (A.), *Etudes historiques sur l'ancien pays de Foix et le Couseran*, 1846, Toulouse.

Garrigou 1862, Garrigou (F.), « Lettre à Monsieur le professeur Joly sur la grotte de Bouichéta », *Académie des Sciences de Toulouse*, mars 1862, tiré à part.

Garrigou 1863, Garrigou (F.), « Mémoire sur la caverne de l'Herm et de Bouichéta (Ariège) », *Société Géologique Française*, tome 20, 1863, pp. 305-320.

Gailli 1972, Gailli (R.), « Un claviforme inédit de la grotte de Pladières », *Bulletin préhistorique de l'Ariège*, Tome 27, 1972, pp. 104-5.

Guilaine 1972 ; Guilaine (J.), « L'Âge du Bronze en Languedoc Occidental, Roussillon, Ariège », *Mémoires de la Société préhistorique Française*, tome 9.

Gratté 1984, Gratté (L.), *Survivances de l'art pariétal*, 1984.

Gratté 1984b, Gratté (L.), « A propos des gravures de la grotte de Santo Eulasio à Ornolac. Ussat-les-Bains, Ariège », *Caougnou*, 1984, n° 14, p. 8-9.

Glory 1947, Glory (abbé), « Gravures rupestres schématiques dans l'Ariège », in *Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, tome V, Paris, CNRS, 1947.

Glory 1949, Glory (abbé), *A la découverte des hommes préhistoriques*, Alsatia, 1949.

Guillot 1990, Guillot (F.), Fortifications médiévales en Sabarthès, mémoire de D.E.A., tapuscrit, UTM, 1990.

Guillot, 1997, Guillot (F.), Fortifications, pouvoirs, peuplement en Sabartès (haute-Ariège) du XI^e siècle au XIV^e siècle, Doctorat, Presses Universitaires du Septentrion, Lille, ANRT, soutenue en 1997, publiée en 1998.

Guillot, 1998, Guillot (F.), Grottes fortifiées du Sabartès (haute Ariège), une architecture castrale originale, *Karstologia*, n°31, 1998, p. 48-55.

Guillot, 1999, Guillot (F.), Monographies villageoises ariégeoises, chez Lacour-Ollé, Nîmes, 1999.

Guillot 2001, Guillot (Florence), Rapport de sondages archéologiques, Montréal-de-Sos, 2001, tapuscrit.

Guillot 2003, Guillot (F.), Foix, château, ville et abbaye, Apa-Poux, Albi, 2003.

Guillot, 2005a, Guillot (F.), *Habitats et patrimoines médiévaux en vallée de Vicdessos, Colloque de la pierre sèche à nos jours*, Auzat, 2005. Téléchargeable sur : <http://www.pays-du-montcalm.com/patrimoine/SYNTHESECOLLOQUE.pdf>

Guillot, 2005b, Guillot (F.), Grottes mystiques et peintures sur le site de Montréal-de-Sos, études des vestiges, *Espaces et patrimoine cathares*, 2005.

Guillot 2006, Guillot (F.), « Les grottes fortifiées du Sabartès, une occupation médiévale spécifique du milieu souterrain », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 87-102.

Guillot, 2006b, Guillot (F.), Les fortifications des comtes de Foix, XIe-XVe siècles, *Archéologie du Midi Médiéval*, Carcassonne-Toulouse, 2006, p. 265-292.

Guillot, ss presse, Guillot (F.), Le troglodytisme aux époques historiques en haute vallée de l'Ariège : occupations et utilisations des porches des grottes, *Colloque Foix oct 2009*, ss presse.

Guinot Monge 1992, Guinot (R.), Monge (M.), La grotte de l'Ermite, *Caougnou, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, n° 16, 1992 pp. 37 - 49.

Guinot, Lepitre, Segondy 2009, Lepitre (Fr. Et R.), Guinot (R.), Ségondy (M.), Sakany, à la recherche de l'eau, *Caougnou, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, 2009, pp. 28-50.

Inconnu 1968, *Rapport d'un sondage à la spoulga de Soloubrié*, 1968, dactyl. (archives SRA, auteur inconnu)

Lafuente 1983, Lafuente (G.), « La grotte fortifiée de Baychon », *Caougnou*, 1983, n° 13, p. 12-14.

Lafuente 1985, Lafuente (G.), Spoulga de Baychon, *Magazine de l'Ariégeois*, p. 39, Janvier 1985.

Lamiabie 2006, Lamiabie (J.-N.) Etude préliminaire des graffitis de la grotte de Niaux et de leurs auteurs pour une Histoire des rapports entre l'Homme et le monde souterrain, *Bulletin de la Société Préhistorique de l'Ariège*, 2006, p. 11-33.

Magnan 1980, Magnan (Fr.), « La spoulga de Bouan », *Caougnou*, 1980, n° 10, p. 35-39

Méroc 1946, Méroc (L.), *Les Gallo-Romains dans les grottes de l'Ariège et de la Haute-Garonne*, Nîmes, 1946.

Octobon 1936, Octobon (Commandant), « Observations sur les rites de l'Âge du Bronze dans la grotte de Pladières (Bèdeilhac-Ariège) », *Congrès Préhistorique de la France*, XIIe session, pp. 459-474, 1936.

Roger 1907, Roger (R.), « Haches de bronze trouvées dans l'Ariège », *Société Archéologique du Midi de la France*, tome 37, pp. 174-176, 1907.

Rouquerol 2004 : Rouquerol (Nathalie), *Du Néolithique à l'Âge du bronze dans les Pyrénées centrales françaises*, EHESS, Archives d'Écologie Préhistorique, Fontenay-le-Comte, 2004.

Rouzaud Sorriaux Pailhaugue Rauzy Wahl 1982, Rouzaud (Fr.), Sorriaux (P.), Pailhaugue (N.), Rauzy (C.), Wahl (L.), « Le massif du Soudour », *Caougnou*, 1982, n° 12, p. 26-53.

Sorriaux 1980, Sorriaux (P.), « Glaciers et karsts dans le bassin de Tarascon », *Caougnou, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, 1980, n° 10, p. 31-34.

Sorriaux 2009, Sur les traces de la dernière glaciation dans les grottes du Sabarthez, *Caougnou, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, 2009, pp. 24-27.

Taillefer 1977, Taillefer (Fr.), « Le glacier de l'Ariège dans le bassin de Tarascon », *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 48, pp. 269-286, fasc. 3, 1977.

Sablayroles 1997, Sablayroles (R.) ss la dir., *Carte archéologique de la Gaule, l'Ariège*, Candé, 1997.

Vidal 1922, Vidal (G.), « Sur un vase à fond mamelonné énéolithique et un vase à bec fin de l'Empire romain ou de l'époque wisigothique découverts à la grotte de Pladières au mois d'août 1922 », datyl, conservé aux Archives Départementales de l'Ariège.

Vidal 1924, Vidal (G.), « Le Sédour d'après de récentes découvertes », *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts*, 1924, pp. 35-38.

Vidal 1929, Vidal (G.), « La céramique des grottes de Saurat », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, n°26, 1929, pp. 81-86.

Vidal 1929a, Vidal (G.), « Sépultures Gallo-Romaines dans la grotte des enchantées du Calamès à Bèdeilhac (Ariège) », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, n°26, 1929, pp. 340-345.

Vidal 1932, Vidal (G.), « Les stations de plein air du Sédour », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, n°2, 1932, pp. 54-57.

Vidal 1977, Vidal (M.), « Entraves antiques trouvées à la grotte de Sabart », *Caougnon, Bulletin du Spéléo Club du Haut Sabarthez*, n° 13, 1977, p. 44.

Wahl 1978, Wahl (L.), « Réseau des cavités du talweg du gouffre de la Hache », *Caougnon*, 1978, n° 14, p. 35-38.

Bibliographie en dehors du comté de Foix

Archéologie Médiévale 2004, *Archéologie Médiévale*, tome 34, 2004, Chronique des fouilles médiévales en France en 2003, constructions et habitats civils, grotte René Simard, Grotte ornée et grotte pyramidale, p.196-7.

Archéologie Médiévale 2005, *Archéologie Médiévale*, tome 35, 2005, Chronique des fouilles médiévales en France en 2004, constructions et habitats civils, grotte ermitage du moulin de Verger, p.242.

Allemand Ungar 1986, Allemand (D.), Ungar (C.), Grottes et abris murés à Sainte-Jeanne, Peille, et Touët de l'Esacrène, *Mémoires de l'Institut de Préhistoire et d'Archéologie des Alpes-Maritimes*, tome XXVIII, 1986, pp. 133 - 146.

Allemand Ungar 1988, Allemand (D.), Ungar (C.), Grottes murées en haute-Provence, Mons, Meailles, Châteauneuf-les-Moustiers, *Mémoires de l'Institut de Préhistoire et d'Archéologie des Alpes-Maritimes*, tome XXX, 1988, pp. 157 - 163.

Allemand Ungar 1989, Allemand (D.), Ungar (C.), Fortifications troglodytiques du sud-est de la France, *Subterranea*, tome 69, mars 1989, pp. 22 - 28.

Allios 2005, Allios (D.), *Le vilain et son pot*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p.36.

Auly s.d., Auly (T.), *Quelques morphologies de rapport karst/glaciaire dans les Pyrénées (France)*, Université de Pau, s.d.,
ultra.cto.us.edu.pl/~geomorf/Karst&Cryokarst/11_Karst&Cryokarst_paper%208.pdf.

Balsan 1946, Balsan (L.), Station de Corps, *Procès-verbaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, Tome 34, 1946, p. 78.

Barrère Sacchi 2006, Barrère (M.) – Sacchi (D.), « Traces archéologiques d'une fréquentation médiévale dans quelques cavités naturelles du bassin de l'Aude », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 118-123.

Bakalowicz Sorriaux Ford 1984, Bakalowicz (M.), Sorriaux (P.), Ford (D.C.), « Quaternary glacial events in the Pyrenees from U-series dating of speleothems in the Niaux-Lombrives-Sabart Caves. (Ariège, France) », *Norsk Géogr. Tidsskr.*, 38, P. 193-197.

Bigot 2001, Bigot (J.-Y.), *Les cavernes de la Mayenne, étude et inventaire*, paris, 2001.

Bonnassie 1974, ss la dir. Taillefer (Fr.), *Les Pyrénées, de la montagne à l'homme*, Privat, Toulouse, 1974, Bonnassie (P.), Des refuges montagnards aux états pyrénéens, p. 117.

Bonnassie 1990, Bonnassie (P.), *La Catalogne au tournant de l'an Mil*, 1990, St-Quentin, p.216.

Bonnassie 1990b, Bonnassie (P.), *Annales du Midi, Cadres de vie et société dans le Midi Médiéval*, Tome CII, 1990, L'évêque, le peuple et les sénateurs, scènes de la vie à Cahors, d'après la *Vita Ambrosii*, p. 209-217.

Bouviala, 2002, Bouviala (A.), *Les baumes, abris sous roches et troglodytes, passion des Causses*, Los Adralhans, 2002.

Chedozeau 2005, Chedozeau (B.), *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, séance du 30/05/2005, conférence n°3910, L'érémisme et l'organisation de l'espace chrétien.

Collier 1969, Collier (R.), Les origines du christianisme et l'architecture rupestre en Haute-Provence. *Annales de Haute Provence*, t. XL, 1969, n° 255, pp. 305-325.

Collectif 1983, Mirouse (R.), Clin (M.), Lucas (C.), Bixel (F.), Roger (P.), Majestemenjoulas (C.), *Pyrénées : 500 millions d'années*, Parc National des Pyrénées Occidentales, 1983.

Commarque 1990, « Le patrimoine troglodytique de l'habitat spontanée à l'habitat aménagé ». *Les cahiers de Commarques*, 1990, Association des amis de Commarque, Commarque.

Conte 2005, Conte (P.), *Souterrains, vie et organisations, Dossiers d'Archéologie*, n°301, mars 2005, Limousin-Périgord, les souterrains médiévaux, nouveaux axes de la recherche archéologique, p. 21 et suiv.

Conte Liboutet 2006, Conte (P.) – Liboutet (M.), « Le troglodytisme médiéval en Limousin, le site de Lamouroux dans son contexte : une recherche en cours », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 52-69.

Corbière 2006, Corbière (M. de la), « Premières observations sur les habitats rupestres et troglodytiques médiévaux dans le nord rhône alpin, » 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 70-86.

Coustet 2005, Coustet (R.), *Souterrains, vie et organisations, Dossiers d'Archéologie*, n° 301, mars 2005, Les souterrains du Tarn, le Tarn, terre de contraste, p.47.

Creac'h 1987, Creac'h (Y.), Les grottes fortifiées de Touet de l'Escarène, *Spéléologie, revue du club Martel*, n° 139, avril-juin 1987, pp. 22 - 27.

Duvernoy 1964, Duvernoy (J.), note relative à la terminologie des hypogées et autres retraits des hérétiques, d'après les registres de l'Inquisition toulousaine, *Chthonia*, n°4, 1964, pp. 14-18.

Gardel 1999, Gardel (M.-E.), *Histoire et archéologie d'un castrum, les fouilles du site médiéval de Cabaret à Lastours*, CVPM, 1999.

Gardel Jeanjean 2005, Gardel (M.-E.) – Jeanjean (C.), Le haut Moyen Âge sur le versant sud de la Montagne Noire : première approche, *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, Tome CV, 2005, p. 79.

Gardel Despratx Bès 2006, Gardel (M.-E.) – Despratx (A.) – Bès (Ch.), « L'étude des cavités aménagées du site de Cabaret, Lastours (Aude) : un exemple de collaboration spéléo-archéologique », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 28-42.

Gardel Despratx Bès 2006b, Gardel (M.-E.) – Despratx (A.) – Bès (Ch.), « Les Cruzels de St-Martin-le-Vieil (Aude), un habitat troglodytique carolingien ? », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 142-159.

Gauchon 2006, Gauchon (Ch.), Réflexions sur la géographie des grottes habitées et fortifiées dans les montagnes françaises : l'exemple de la Savoie, 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, juin 2005, pub. 2006, p. 43-51.

Guelphe 1971, Guelphe (W.), *L'érémisme dans le SO de la Gaule au haut Moyen Âge*, mémoire de maîtrise de l'Université-Toulouse-le-Mirail, 1971.

Guillot 1995, Guillot (F.), « Spéléologie et archéologie », *Cahiers de l'EFS*, n°6, 1995.

Guillot, 2006c, Guillot (F.), *De la spelunca à la roca*, Saint-Martin-le-Vieil, juin 2005. *Introduction et conclusion du colloque*, p. 7-9 et 190-191, 2006.

Guillot 2010, Guillot (F.), Des hommes et des grottes, réflexions et questionnements pour une histoire médiévale du troglodytisme en France, colloque *Spéléologie et Archéologie*, Périgueux mai 2006, *Spelunca Mémoires* n° 34, 2010, p. 135-148.

Mauffras 2006, Mauffras (O.), « Vestiges de l'habitat troglodytique aux Baux de Provence (Bouches-du-Rhône) : le problème de l'analyse d'un site pluriséculaire en élévation », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 165-176.

Piboule 1978, Piboule (P.), Les souterrains aménagés de la France, *Archéologie Médiévale*, tome 8, 1978, note 29, p. 128.

Raynaud 2001, « L'occupation des grottes en Gaule méditerranéenne à la fin de l'Antiquité », IV^e colloque de l'association AGER, *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, Antibes, 2001, p. 449-471.

Santschi 2004, Santschi (C.), *Ermites provençaux*, Genève, 2004.

Taillefer 1964, Taillefer (Fr.), « Glacière pyrénéen : versant nord et versant sud ». R.G.P.S.O., T. XXVIII, fasc. 3, 221-243.

Taillefer 1969, Taillefer (Fr.), « Les glaciations des Pyrénées ». [in:] *Actes VIII congrès international INQUA*, Supplément du Bull.de l'A.F.E.Q., 19-32.

Vernhet 1981, Vernhet (A.), Près de Creissels. Découvertes à Saint-Martin-de-Pris in *Revue du Rouergue*, 35^{ème} année, n°137, printemps 1981, p.90-91.

Sources

Sources relatives au comté de Foix

Alvira Cabrer 2010, Alvira Cabrer (Martin), *Pedro el Católico, Rey de Aragóny Conde de Barcelona (1196-1213) ; Documentos, Testimonios y Memoria Histórica*, Fuentes historica Saragonesas n° 52, Institution Ferdinando el Catolico (C. S. I. C.), Excma. Diputación de Zaragoza, 2010, 4 tomes.

Doat 23, Bibliothèque Nationale, fonds Doat, volume 23 f°120r.

Doat 24, Bibliothèque Nationale, fonds Doat, volume 24, f°242r, 273r.

Doat 172, Bibliothèque Nationale, fonds Doat, volume 172, f°60r - 64v et ms lat. 9996, f°123.

Doat 209, Bibliothèque Nationale, fonds Doat, volume 209, f°240r-246v, , f°142r - 144v.

Duvernoy 1976 : Duvernoy (Jean), *Guillaume de Puylaurens, chronique*, Paris, 1976.

Duvernoy 1998 : Duvernoy (Jean), *Le dossier Montségur*, Dijon, 1998.

HGL, Devic-Vaissette, *Histoire Générale du Languedoc*, Toulouse, 1872, tome VIII, acte 505, col. 1510 – 1514 et tomme X, col. 92 et 362-365.

Catel 1633, Guillaume de Catel, *Histoire du Languedoc*, Toulouse, 1633, p. 276.

Maz d'Azil, Cau-Durban (abbé), *L'abbaye du Mas d'Azil*, réed. Lacour, p. 105. Edition, *Gallia Christiana*, tome XIII, ins. 160. Copie : Archives Départementale de l'Ariège, H 14.

CDS 09 Fichier, Fichier du Comité Départemental de spéléologie de l'Ariège (plus de 2000 cavités).

Fournier 1997, Duvernoy J., *Le registre d'Inquisition de Jacques Fournier*, 3 volumes, La Haye, 1977.

Caux, Le registre de Bernard de Caux, Pamiers, 1246 - 1247, *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts*, tome XLV, 1990, pp. 5 - 107.

Sources documentaires utilisées en dehors du comté de Foix

Gellone, Alaus (P.), *Etude sur le cartulaire de Gellone (804-1211)*, Thèse de l'Ecole des Chartes, 1883-5.

Annales, *Annales d'Einhardi*, d'après l'édition de Guizot. Edition électronique : [http://www.noctes-gallicanae.org/Charlemagne/Annales/Pepin le Bref.htm](http://www.noctes-gallicanae.org/Charlemagne/Annales/Pepin_le_Bref.htm).

Annales, *Annales Laurissenses maiores*, Edition électronique des annales : www.thelatinlibrary.com Chapitre [767] DCCLXVII des annales.

Bernard Gui, Bernard Gui, manuel de l'inquisiteur, Edition Bayard, 1994, p. 259.

St-Guilhem, Cartulaire de l'abbaye de St-Guilhem-le-désert, charte 1 du cartulaire, donation de *Leutadus*, édition Desjardins, numérisée Gallica, Bibliothèque Nationale de France, Paris, 1879.

G de Tours, Grégoire de Tours, *Vie des pères*, tome 5, chapitres XI et XIV.

Venance Fortunat, Venance Fortunat, *Vita Paterni*, tome 5, publiée dans *Monumenta Germanica Historica*, AA IV/2, Hanovre-Leipzig, 1902, p. 34.

Vita Aredii, édition KRUSCH (B.), *Monumenta Germanica Historica*, tome III, Hanovre, 1896.

Vita Aemiliani, édition *Analecta Bollandiana*, Tome CXIII, p 437.

Etat de la question

Le troglodytisme médiéval en France

La recherche sur le troglodytisme médiéval en France et en Ariège est finalement bien jeune et peu structurée, surtout si on la compare aux travaux des préhistoriens.

En fait, les études médiévales sont loin d'être peu nombreuses : le problème n'est pas là. Dès lors que l'on s'y penche, on est étonné de la quantité d'articles et d'études traitant du troglodytisme au Moyen Âge en France.

Seulement, cette recherche ancienne et prolixe connaît des distorsions sensibles.

D'abord, elle ne correspond pas toujours avec la densité des sites : si des régions sont prospectées finement, dans d'autres on commence à peine à étudier des habitats paysans troglodytiques de première importance.

Ensuite, la recherche est beaucoup mieux établie pour les sites artificiels, ceux qui ont été creusés, que pour les sites utilisant des cavités naturelles. La présence d'une plus grande quantité de traces analysables dans un site artificiel que dans des grottes peu aménagées, parfois presque utilisées telles quelles, prédispose l'étude des structures creusées.

Suggérons aussi que -du point de vue des historiens- le sujet est piégé :

Parce que dans certaines régions, particulièrement en Languedoc ou en Pyrénées ariégeoises, la recherche est largement freinée par des études nombreuses qui étaient et restent presque exclusivement tournées vers des questions ésotériques, loufoques ou sulfureuses. On peut lire, dans un article publié récemment et consacré aux troglodytes ariégeois, à propos de la montagne dans laquelle s'ouvrent ces grottes : « C'était en effet la "Montagne Sacrée" du sacerdoce cathare : il y avait d'un côté, le laboratoire intérieur, lieu de gestation et d'enfantement spirituel des Parfaits : les grottes. De l'autre côté de la montagne - le Thabor pyrénéen - la citadelle de Montségur, sentinelle avancée vers l'Occitanie, le "phare du Catharisme" ».

Ensuite, à l'image de ce qu'était la recherche sur les châteaux, il y a 40 ans, parce que nombre de monographies sont encore le fait d'érudits passionnés mais peu formés à l'Histoire.

Globalement pourtant plusieurs phases et fonctions générales peuvent déjà être définies ou au moins proposées comme hypothèses de travail et pistes de la recherche. La définition de ce cadre élargit permettra que l'inventaire réalisé ici même soit replacé dans une histoire plus large, ce qui ne peut que l'enrichir et doit permettre de ne pas limiter le mouvement troglodytique au Moyen Âge en haute Ariège à l'évident en donnant les données de la société médiévale française comme questionnements pour l'Ariège. Ces quelques pages ci-dessous ont été inscrite dans ce rapport dans cet objectif.

Imaginez-vous au VI^e siècle de notre ère, peut-être dans les années 550-570, *Ambrosius* est évêque de Cahors⁶. Comme les évêques de cette époque, il a été élu par les fidèles, c'est-à-dire les hommes de la cité de Cahors, tout particulièrement une poignée

⁶ **Bonnassie 1990b**, p. 209-217.

d'hommes que l'on appelle encore « sénateurs », formant un tout petit groupe de familles qui continuent à diriger souverainement la cité en l'absence d'un pouvoir régalien pratiquement affirmé.

Ambroise pourrait -comme nombre d'évêques de ce temps- avoir été ermite avant son accession à l'épiscopat. Il est bien sûr lui-même membre d'une famille sénatoriale. Mais son hagiographie⁷, écrite apparemment peu de générations après sa mort, ne nous éclaire que fort peu sur le début de sa vie.

En sa qualité d'évêque, il gère les finances de son église qui se confondent avec les finances de la cité. Et sa gestion est en cause provoquant un conflit sérieux avec ces mêmes élites qui l'ont placé à la tête spirituelle et matérielle de la ville. Il s'aliène l'intégralité de ces très riches maisons par une politique de déthésaurisation, en redistribuant aux pauvres le trésor amassé par ses prédécesseurs. Dans une société bipolaire entre peuple et sénateur, il se place au centre de luttes sociales, coutumières dans l'antiquité tardive et le premier Moyen Âge. Critiqué, attaqué par l'élite aristocratique, il s'enferme puis s'enfuit renonçant à sa charge pour renouer avec sa qualité d'ermite. Bien sûr, l'histoire moralisatrice et positiviste puisque qu'hagiographique se finit au profit d'Ambroise qui quitta son refuge saintement, suite à un miracle, acclamé par le peuple de Cahors et l'évêque qui lui avait succédé.

Dans notre investigation, c'est le lieu de cette retraite qui nous intéresse, car il s'agit d'une grotte, mais pas n'importe quelle grotte. La *vita* en détaille la localisation : cette cavité qui s'illumine toutes les nuits sur Ambroise en prières est située près d'un pont sur le Lot et sous une « fortification de pierre »⁸. La grotte est associée à l'ouvrage puisqu'elle est dénommée : « caverne de la fortification »⁹. Les investigations de Pierre BONNASSIE pour retrouver cette cavité ont été infructueuses. Ces grandes forteresses-refuges temporaires de ce temps étaient souvent peu nombreuses et peu aménagées. Les traces qui peuvent en subsister sont donc ténues voire inexistantes.

Ce conte illustre un questionnement actuel essentiel pour l'histoire de l'occupation du milieu souterrain au Moyen Âge, celui des motivations et des fonctions de cette occupation.

Si l'on s'en tient au très haut Moyen Âge, les mentions de l'usage du milieu souterrain sont essentiellement liées aux ermites et sont nombreuses, bien qu'il faille reconnaître que les retraites choisies par les anachorètes occidentaux sont loin d'être majoritairement souterraines.

Grégoire DE TOURS¹⁰ narre que saint Calupan, en butte aux critiques de la communauté monastique dans laquelle il vivait car refusant de travailler et pratiquant une abstinence sévère, se réfugia dans une ouverture du rocher¹¹ qui devait être plus qu'une simple fissure puisqu'elle servait auparavant de refuge pendant les guerres. Grégoire qui se rendit lui-même dans ce lieu et rencontra Calupan, décrit la caverne comme difficile à atteindre, protégée des bêtes sauvages et accessible uniquement par une échelle. L'ermite qui devint un saint homme par les miracles qu'il accomplit dans son refuge, bénissait les visiteurs sans sortir de l'ancre mais en étendant sa main par une petite

⁷ Idem, 209, note 6.

⁸ « *castrum lapideum quae erat desuper plantatum* ».

⁹ « *caverna castris* ».

¹⁰ **G de Tours**, XI.

¹¹ « *lapidis seissuran* ». En Auvergne, proche de l'abbaye de Méallet.

fenêtre. L'aménagement de ce refuge était perfectionné puisque le saint, une fois qu'il eut fait apparaître miraculeusement une source dans la grotte, y creusa une citerne. Ordonné diacre puis prêtre par l'évêque de Clermont, Avit, Calupan mourut dans la solitude de sa retraite, vers 576¹².

Grégoire, toujours, relate la vie de saint Mars, auvergnat, qui choisit délibérément une retraite souterraine¹³ dans le dénuement et la pauvreté. Il creusa la montagne se ménageant une habitation décrite munie d'un banc et d'une « chaise longue » (ou plutôt faut-il traduire par « lit ») taillés dans la pierre. Rejoint par des disciples, il fonda un monastère (d'*Attanum*) et mourut vers 530.

*Aredius*¹⁴, aristocrate limousin, vécu dans un *concaum saxum* (rocher concave) avant de fonder un monastère et de partir sur les routes de Gaule de sanctuaires en sanctuaires. Il mourut vers 591.

La vie d'*Aemilianus* (saint Millàn), saint navarrais mort en 574,¹⁵ montre un des premiers cas occidental de monastère rupestre qui nous soit connu. Fondé vers 550 ou peu de temps après, le monastère de Sant Millàn de Cogolla¹⁶ aurait été double, entre habitat pour moniales et abri pour moines. Le saint supposé fondateur est un ermite, qui choisit de vivre dans une grotte qui paraît correspondre aux vestiges d'une église souterraine et artificielle, dite grotte de saint Millàn, comportant deux étages communiquant par un puits et abritant encore aujourd'hui le gisant du saint réalisé au XIIe siècle. Ce monastère contient des vestiges d'architecture wisigothique et est suivi dans la documentation écrite durant tout le Moyen Âge. Il est agrippé à la pente, dont il déborde. Son plan montre une architecture particulière entre ermitage et abbaye, les moines disposant de grottes distribuées autour d'une église commune. Ces grottes s'apparentent aux cellules (*cellulae*) des monastères du haut Moyen Âge dans lesquelles les frères vivaient isolés ne se réunissant qu'au cours des repas et des prières et ce avant que le modèle bénédictin du dortoir ne leur soit imposé.

Ainsi, de l'ermitage isolé, on a pu dès le haut Moyen Âge s'élargir au monastère souterrain, ce qui s'inscrit dans un tournant de l'histoire de l'érémisme et illustre aussi la première proximité entre érémitisme et monachisme. Ce glissement ne doit bien sûr rien au monde souterrain, il est à l'image du développement d'un monachisme qu'il faut imaginer souvent limité à quelques hommes regroupés et encore peu souvent le fait de grandes communautés. On est finalement bien proche d'un érémitisme qui peut être vécu par l'isolement au sein d'une communauté. L'anachorétisme s'organisa vers un véritable cénobitisme¹⁷ aussi parce que l'érémisme sauvage et solitaire restait susceptible de produire des pratiques déviantes et des idéologies marginales voire hérésiarques. En même temps que s'établissent les premiers cadres de la vie monastique en Europe, du IVe au VIe siècles, une distinction apparaît entre le bon moine qui accepte la vie en communauté et le mauvais moine qui la refuse : le moine est un laïc peu aguerri

¹² Guelphe 1971.

¹³ G. de Tours, XIV.

¹⁴ Francisé en Yriez ou Yriex. *Vita aredii*.

¹⁵ *Vita Aemiliani*.

¹⁶ Province de la Rioja, Espagne.

¹⁷ Voir un des premiers exemples en Gaule, autour de Martin, évêque de Tour, et de la communauté de Ligugé près de Poitiers puis de celle de Marmoutier. Songeons aussi, à propos de l'exemple de saint Antoine que sa vie narre « dans les montagnes aussi on créa des ermitages (*monasterium*) et le désert devint une cité de moines ».

qui doit s'enrichir d'une longue expérience cénobitique et d'une solide culture chrétienne avant d'envisager l'isolement.

A travers les exemples d'Ambroise et de Mars, la caverne, qu'elle soit naturelle ou artificielle, représente d'abord un lieu de retraite, image de la grotte de saint Paul de Thèbes ou métaphore du désert de saint Antoine. Mais elle est aussi parfois, dans les cas de saint Ambroise ou saint Calupan, le refuge qui protège la mort sociale d'hommes attaqués et critiqués par les leurs. Cette réclusion volontaire peut être démesurée telle celle de saint Sour, qui construisit dans une grotte une cellule d'osier dans laquelle il ne pouvait se tenir debout¹⁸. L'enfermement et l'isolement forcent par définition à la recherche excessive de mortification dans une sorte de course à l'héroïsme, finalement contraire à l'humilité. Mais c'est à ce prix que ces hommes et parfois ces femmes purent intégrer la sainteté, modèle d'une société chrétienne, qui en l'absence de martyrs, était désormais réservée au plus glorieux des « pères et confesseurs ».

Les fondements théologiques de cette exclusion volontaire sont inscrits dans les textes chrétiens, tel ces versets de Jean « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous »¹⁹ / « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde »²⁰. Elle repose d'abord sur la fuite, le silence et le recueillement²¹.

A partir du haut Moyen Âge, le mouvement érémitique perdura, institutionnalisé dès le XI^e siècle avec l'ordre des Chartreux, ou toujours aux frontières du christianisme validé. Si parmi nos mentions textuelles d'ermites finalement une maigre proportion seulement semble avoir investi le milieu souterrain, les cas de grottes dont la tradition orale mentionne la fonction d'ermitages sont légions en Europe occidentale, dès lors que l'on se place en région karstique, mais aussi dans nombre de reliefs qui peuvent avoir été aménagés, tels les reliefs volcaniques de l'Auvergne. Ces ermitages supposés furent aussi souvent les prémices de petits établissements monastiques, comme à Collias dans le Gard ou à Châteauneuf-les-Moustiers dans le Verdon.

Dans ce dernier exemple, le toponyme campe le décor. Au plus tard au milieu du XI^e siècle, une seigneurie s'établit sur ce site et se munit d'un pôle castral : un château neuf. Celui-ci provoque le regroupement d'un habitat paysan subordonné, le village proprement dit. Mais auparavant, préexistait un petit monastère, St-Maurin de Meyreste, utilisant probablement deux grands porches au pied de la falaise. Cette communauté aurait pour origine le Ve siècle : Maxime, évêque de Riez, fit venir des moines de Lérins qui vécurent dispersés dans ces grottes, et peut-être dans d'autres²². La communauté monastique, « les moustiers », est encore attestée au XIII^e siècle²³. Mais l'aspect actuel de ces grottes indique un ouvrage fortifié auquel on aurait associé une chapelle. On y dénombre des murs percés de fenêtres de tir effectives qui paraissent être de facture

¹⁸ Sour et ses compagnons Cyprien et Amand, s'étaient installés en ermites dans le domaine mérovingien de Genouillac (*Genuliacus*). Là, Sour fonda un monastère en un lieu connu depuis l'antiquité pour ses fontaines sacrées. Avec l'aide de l'abbé *Aredius*, du monastère d'Attane (saint Yrieix), ce couvent fut doté d'une église dédiée à saint Julien, martyr. Quant à Amand, il fonda un monastère non loin de là, à Coly (Saint-Amand-de-Coly). Amand et Cyprien enterrèrent Sour dans une basilique, près du *castrum de Terrazo* (Terrasson-Lavilledie).

¹⁹ Chapitre 15, 17.

²⁰ Chapitre 2, 15.

²¹ **Chezodeau 2005.**

²² **Santschi 2004.**

²³ **Collier 1964.**

Moderne ce qui suggère qu'une fois le monastère abandonné, la grotte fut réutilisée à des fins militaires.

Bien sûr, parmi les traditions d'ermitages en grotte, certaines doivent être ou sont de pures légendes, des « inventions » médiévales. Parmi les légendes, citons par exemple la tombe de l'ermite saint Véran, vénérée à la Fontaine de Vaucluse, site majeur de la spéléologie française. Cet évêque de Cavaillon de la fin du VI^e siècle n'a a priori jamais trouvé refuge dans ce site, il s'agit donc d'une pure fiction.

Les lacunes des maigres textes dont nous disposons sont des obstacles à notre compréhension. Le fait que nombre de ces textes sont des *vitae*, donc par définition des œuvres difficilement crédibles et datables, le plus souvent en sus écrites sur le tard, pose de sérieux problèmes d'analyses.

Finalement nombre d'ermitages en grotte restent douteux, quelques-uns sont attestés et quelques autres peuvent être réfutés.

Reste aussi la question de la nouveauté du rapprochement entre lieu de culte et cavités. Si de nombreux cas restent obscurs, on doit mentionner l'exemple de saint Pair qui établit l'antériorité d'un *fanum* païen troglodyte sur l'ermitage. Peu avant 550, cet ermite aquitain et son compagnon Scubilion entrèrent dans ce temple rupestre païen recherchant la confrontation dont la vie du saint nous explique qu'elle fut à l'avantage des deux chrétiens²⁴.

Ce qui paraît plus clair dans la seconde partie du haut Moyen Âge est l'association de plus en plus fréquente du monastère avec la grotte. On en connaît d'autres exemples que celui des Moustiers ou de Sant Millàn, des exemples de premier ordre tel celui de San Juan de la Peña²⁵, fondé au début du Xe siècle par Galindo Aznárez, comte d'Aragon, à partir d'un probable ermitage du VIII^e siècle. Ce monastère devint le sanctuaire des rois de Navarre qui élargirent peu à peu le bâtiment. Celui-ci forme aujourd'hui un complexe d'églises, chapelles, salles et cloître, plaqués au rocher et emplissant une longue baume naturelle.

A partir de la fin du haut Moyen Âge, les exemples de monastères et d'églises utilisant les baumes et les grottes sont en fait nombreux et attestent certainement plus que le simple rapprochement des sites monastiques ou ecclésiastiques avec les anciens ermitages²⁶.

Dans certaines régions, tout concourt à proposer un véritable intérêt du pouvoir ecclésial pour les sites de grottes.

Peu de temps après l'an Mil, Ermessend, comtesse d'Urgell, donna la *spelunca* de Malagastre -proche des gorges du Segre en aval de la Seo- au monastère de Tabernoles²⁷. La donation n'est pas sans contrepartie : le monastère reçoit la charge d'aprisioner²⁸ les territoires avoisinants, de les doter de défense et d'un lieu de culte, de les peupler et de les mettre en culture. A partir de cette grotte, il s'agit d'une véritable opération de peuplement et de défrichement qui est déléguée par l'autorité publique, sur des biens du fisc, à l'abbaye. Cet exemple témoigne que la fonction de la grotte peut être tout autre

²⁴ Venance Fortunat, 34.

²⁵ A l'ouest de Pampelune.

²⁶ Voir aussi le site impressionnant de l'abbaye Saint-Roman à Beaucaire (Gard), occupation du Ve siècle au XVe siècle ou celui de l'abbaye de Brantôme en Périgord (fondation début VIII^e siècle).

Les églises sont fort nombreuses : voir par exemple les grottes de Jonas en basse Auvergne occupées au Moyen Âge central, l'église rupestre de Vals en Ariège d'origine carolingienne, l'ermitage Saint-martial de style préroman en Charente, etc.

²⁷ 1018. Bonnassie 1990, p. 216.

²⁸ Il semble s'agir ici d'une aprision « officielle », concession de terres fiscales au monastère.

que celle d'un refuge pour ecclésiastiques marginaux ou exceptionnels : elle est ici au centre des préoccupations du pouvoir public et sert l'expansion humaine. La grotte n'est donc pas du tout un espace en marge de l'autorité publique et de la société.

En fait, jusqu'au XII^e siècle au moins, la chiche et partielle documentation écrite ne permet qu'un regard biaisé sur les fonctions et les utilisations de la grotte.

La forte proportion d'écrits ecclésiastiques donne l'impression que seuls les ermites et les monastères investissent ce milieu.

Pour rétablir une image plus proche de la réalité, il faut s'intéresser de beaucoup plus près aux rares mentions de grottes dans les textes diplomatiques ou politiques. Car il est fondamental de redresser une image déformée par l'anamorphose documentaire.

Si l'on s'y penche, l'exemple de la grotte de Malagastre n'est pas isolé. La zone sud du royaume des Francs qui deviendra la Catalogne compte même de remarquables références qui affirment l'intérêt des pouvoirs publics pour les grottes et leurs usages fréquents en tant qu'habitat paysan.

On connaît des villages trogodytiques à la fin du haut Moyen Âge en Ribargorza, Pallars et Aragon, tels Lespluga de Francoli, Espluga de Serra, Esplugafreda et d'autres.

L'habitat paysan en baumes a été décrit depuis longtemps en Périgord, à la roche St-Christophe ou à la Madeleine. Mais ces occupations s'inscrivent dans un long terme et pourraient être analysées comme des survivances. D'autres sont difficiles à dater en l'absence de structures bâties, d'études archéologiques et parce que les mentions sont rares telle la balme de Fraissinet de Fourques sur le bord du Causse Méjean qui égrène des dizaines de mortaises ou d'encoches comme seuls indices²⁹.

Plus intéressant est le site découvert par Marie-Elise GARDEL et son équipe dans l'Aude à Moussoulens³⁰. Préalable à un *castrum* languedocien du Moyen Âge central, le peuplement était regroupé -au moins depuis le Xe siècle, époque où il apparaît dans la documentation- dans une longue baume juste sous la *roca*, sommet qui hébergea ensuite le *castrum* à partir du XII^e siècle.

Il est aussi des sites plus difficiles à interpréter, comme par exemple le village de Troo en Loir-et-Cher ou celui de St-Martin-le-Vieil, dans l'Aude³¹. L'utilisation encore récente voire actuelle de structures creusées en arrière des maisons, inspire que ces cavités artificielles ont pu n'être à l'origine que des caves à l'arrière de l'habitat. Néanmoins, dans le cas de St-Martin-le-Vieil, les travaux de Marie-Elise GARDEL et de son équipe tendent à montrer que ces cavités ont pu être creusées au IX^e siècle pour créer des cellules monacales et leur superficie moyenne est bien trop étendue pour qu'il s'agisse de simples caves.

A la grotte de Caussou, près de Millau³², les vestiges découverts indiquent deux phases d'occupation : la première est antique, la seconde est une occupation temporaire ou saisonnière des VI^e-VII^e siècles de notre ère.

A la grotte Sindou dans le Lot³³, une occupation de la fin du VIII^e siècle à la fin du IX^e siècle a succédé à une nécropole de l'âge du Bronze. Le mobilier a été retrouvé dans l'éboulis de l'entrée et dans la première salle et il pourrait s'agir d'un atelier de faux-monnayeurs ou de bijoutiers réutilisant par pillage le mobilier de la nécropole. A la grotte

²⁹ Mentionné en 1219, **Bouviala 2002**, p. 156 et d'après Daniel André (information orale).

³⁰ **Gardel Jeanjean 2005**, p. 79.

³¹ **Gardel Despratx Bès 2006b**.

³² **Allios 2005**, p. 30.

³³ Fouille menée par Briois (François), EHESS de Toulouse, citée par **Allios 2005**, p.36.

du Moulin de Corps dans l'Aveyron³⁴, le matériel archéologique conservé permet d'émettre une hypothèse fonctionnelle analogue : une occupation au moins temporaire du site vers les VIe-VIIe siècles surmonte une nécropole de l'âge du Bronze et pourrait être simplement due à un pillage de la nécropole ancienne. Ces déprédations d'anciennes inhumations durent être fréquentes dans un contexte d'appauvrissement numéraire et de multiplication des ateliers monétaires. Or, nombre d'inhumations de la protohistoire sont situées en grotte, beaucoup ont été pillées même récemment, peu ont été étudiées en tenant compte des occupations postérieures qu'elles ont pu abriter.

Les études actuelles (Daniel BERNADIN, Bernard FABRE et Emmanuelle FAURE-GIGNOUX) sur les grottes de Puymoyen en Charente³⁵ qui sont d'abord connues pour leurs vestiges préhistoriques mais qui ont clairement connu des occupations plurielles à l'époque médiévale, montrent à quel point, il serait d'intérêt de reprendre nombre d'études anciennes en grotte pour en débusquer les éléments médiévaux (s'ils ont été conservés !).

Du point de vue des pouvoirs nous possédons un autre indice d'importance, par le biais d'une mention de fief. Le fief du Moyen Âge central est traditionnellement symbolisé par son point fort : la fortification castrale. Or, une des premières mentions de fief en Catalogne est attachée à une grotte et non pas à une fortification de plein air : dans le comté d'Urgell au cours des années précédant l'an Mil, est citée la *spelunca* de *Chansuda*³⁶, concédée à un fidèle du comte.

Rappelons surtout l'analyse globale que porte Pierre BONNASSIE sur la relation entre la grotte et le pouvoir dans ce secteur : « C'est dans les grottes du haut Berguedà que les légendes catalanes placent les débuts de la reconquête de leur pays et les documents des IXe-Xe siècles confirment cette tradition »³⁷.

La grotte est alors incontestablement un élément d'importance dans l'occupation du sol et un élément d'intérêt stratégique de la part du pouvoir dans ce secteur sud-Pyrénéen.

Qu'en est-il du reste du *regnum francorum* ?

La recherche textuelle est souvent beaucoup plus malaisée du fait de la plus faible quantité générale de documents et de la prédominance des cartulaires ecclésiastiques. Cependant, à partir de l'exemple mieux documenté de la Catalogne, on a pu chercher à retrouver les mêmes indications.

Un premier cas est exemplaire des obstacles de la recherche documentaire. Le cartulaire de la grande abbaye de Conques mentionne en l'année 801 une *roca*³⁸. Finalement rien de bien anormal. Or, à l'étude, cette *roca* pourrait correspondre à la grotte du Boundoulaou à Creissels. L'acte comporte des délimitations et des indices de situations cohérents et précis qui confirment cette identification³⁹. L'amalgame *roca/spelunca* est d'un intérêt majeur.

Il pose d'abord le problème des termes utilisés par les scribes : si la *spelunca* peut avoir été confondue avec une *roca*, nous pourrions découvrir d'autres mentions de grottes

³⁴ Citée par Allios 2005, p. 30. Balsan 1946, p. 78.

³⁵ Archéologie Médiévale 2004, p.196-7. Archéologie Médiévale 2005, p.242.

³⁶ Bonnassie 1974, p. 117.

³⁷ Idem.

³⁸ « *Rocca de Priscio* », charte 1, St-Guilhem.

³⁹ Vernhet 1981. Dans cette grotte, ont été découverts des sarcophages taillés dans le rocher.

jusqu'alors ignorées. Or, cette équivalence terminologique n'est pas unique : on en connaît au moins un autre exemple au Mas d'Azil en Ariège en 1246 : le comte de Foix s'octroie le droit de fortifier la *roca* du Mas d'Azil et nos prospections tendent à démontrer qu'il ne peut s'agir que de la célèbre percée souterraine, ou au moins de son entrée nord⁴⁰.

Cet amalgame terminologique n'est pas fortuit ni étonnant pour le médiéviste. Dans ces deux cas, la grotte remplit les fonctions d'une *roca* : c'est un site fortifié dépendant du pouvoir public, outil d'une domination politique et sociale. Finalement sa qualité de grotte importe peu aux yeux des contemporains.

Dans un autre texte du haut Moyen Âge, les *speluncae* sont rapprochées des *rocae* et définies à part des *castra*⁴¹ : pendant la conquête de Pépin en Aquitaine en 767⁴², eut lieu une campagne qui mena Pépin et ses troupes depuis Bourges vers la Garonne. Le pouvoir public royal assujettit les fortifications, pôles de la domination sur lesquelles s'étendait ou était censé s'étendre l'autorité du Roi. Deux transcriptions un peu divergentes d'annales mentionnent rapidement cet épisode et chacune prend soin de séparer les *castra* ou *castella* des *speluncae*. Les cavités sont définies⁴³ comme synonymes des *petri* et l'on retrouve la proximité terminologique puisque morphologique entre roques et cavités. Elles sont détaillées comme abritant de nombreux défenseurs. Il s'agit ici de chroniques qui ne s'encombrent pas de détails sur la vie de Pépin, dans lesquelles la mention de *speluncae* est significative de l'importance des troglodytes parmi les fortifications publiques de ce secteur, à cette époque.

Ce dernier exemple suggère également que du point de vue des pouvoirs et de la fortification, l'usage des entrées des grottes pourrait avoir connu des disparités géographiques, suivant un élargissement typologique acquis à la fin du haut Moyen Âge dans certaines régions au moins qui sont au minimum la Catalogne, le sud du Massif central (de la Montagne Noire aux Causses) et la grande Aquitaine.

Cette proximité des grottes avec le cœur de la société est totalement à l'inverse de la vision que nous propose la grotte-ermitage. Dans ces cas point question de réclusion, d'éloignement ou de refuge, mais bien au contraire de peuplement, de développement et de pouvoir.

Même s'ils sont peu nombreux, ces quelques éléments se révèlent fiables et exemplaires. Ces indices permettent de bâtir une problématique d'intérêt qui chercherait à savoir si la

⁴⁰ Paréage entre l'abbé du Mas d'Azil et le comte de Foix, 1246, **Cart. Mas d'Azil**, p. 105.

⁴¹ *Annales Laurissenses maiores*, citées **Piboule 1978**, note 29, p. 128. Ces annales sont équivalentes à celles dites d'Eginhard (voir ci-dessous). Le texte est légèrement différent. Edition électronique des annales : www.thelatinlibrary.com. Chapitre [767] DCCLXVII des annales. « *Et in eodem anno in mense Augusto iterum perrexit partibus Aquitaniae, Bituricam usque venit; ibi synodum fecit cum omnibus Francis solito more in campo. Et inde iter peragens usque ad Garonnam pervenit, multas roccas et speluncas conquisivit, castrum Scorialiam, Torinnam, Petrociam et reversus est Bituricam. Ibique nuntiatum est de obitu Pauli papae, et ibi celebravit natalem Domini.* »

⁴² On connaît aussi une *villa* qui prend le nom d'une baume, la baume Auriol dans le cirque de Navacelles, à la même époque (807) : « *alium villarem quem vocant Balmann* », *Gellone*. Cette grotte comporte des traces de fortifications d'après **Bouviala 2002**.

⁴³ **Annales d'Einhard** : « *Indeque ad Garonnam fluvium accedens, castella multa et petras atque spelunca in quibus se hostium manus plurima defendebat coepit, inter que praecipua fuere Scorialia, Torinna et Petrocia.* »

grotte est uniquement ou majoritairement dans la première moitié du Moyen Âge, le cadre d'une réclusion antisociale ecclésiastique et aristocratique ou un élément plus large du cadre occupationnel d'un peuplement global dont les formes sont aujourd'hui encore très mal connues.

Dans cette réflexion, se pose forcément la question du regard que les médiévaux jetaient sur le milieu souterrain.

Ici encore, s'impose d'abord une vision chrétienne : c'est dans sa grotte que Calupan lutte contre le diable qui prend la forme de serpents et qu'il devient un saint. Huit siècles plus tard, la grotte sert de métaphore à Bernard Gui rédigeant son manuel de l'Inquisiteur : elle est le réceptacle du mal, de la diablerie et de l'hérésie : "Longtemps les hérétiques restèrent rebelles à la lumière se couchant tantôt dans les montagnes tantôt dans les grottes et cavernes, à la manière des hiboux et des fils des ténèbres"⁴⁴.

Mais avancer que la grotte au Moyen Âge est perçue par les hommes comme le repoussant monde des ténèbres, peuplé de diableries me paraît à peu près aussi simpliste que d'avancer que la fonction première du milieu souterrain était le refuge ou la fuite. En dehors de l'habitat à proprement parler, on connaît trop d'exemples d'utilisations des porches pour penser les hommes du Moyen Âge comme tétanisés de peur par le monde souterrain. Certes, je ne nie pas les frayeurs éventuelles, que je pense finalement plus liées à l'inconnu qu'à la grotte elle-même. Mais les multiples références ou observations archéologiques à des villages, maisons, fortifications, ateliers artisanaux, recherches de gisement minéralogique, extraction d'argile, bergeries, caves à fromages, ateliers de faux monnayeurs, caveaux et autres témoignent d'une appropriation réelle de ce milieu par l'homme.

Cette impression se renforce avec le Moyen Âge central et la pluralité des occupations des porches à cette époque.

Apparaît d'abord une première catégorie de sites qu'il est difficile de cerner dans l'état actuel de la recherche. Il est des grottes qui dessinent un questionnement particulièrement intéressant, ce sont celles qui sont situées sous les rochers des châteaux du Moyen Âge central. Cette problématique a été reprise l'an dernier dans le titre du premier colloque interdisciplinaire de St-Martin-le-Viel qui posait la question : « de la *spelunca* à la *roca* ? ». L'exemple étudié ci-dessus de la grotte/fief catalane est le premier indice d'un questionnement qui s'interroge à la fois sur des questions d'antériorité de l'occupation des espaces et sur l'usage des dizaines de grottes que nous dénombrons, situées sous des ouvrages castraux du Moyen Âge central.

Bien sûr, le simple fait que nombre de *castra* aient été construits sur des sommets calcaires, parce que simplement ils constituaient des reliefs vigoureux, implique que ces reliefs comportent souvent de façon toute naturelle des grottes dans leurs flancs. Cependant, on ne peut nier que ces cavités contiennent très fréquemment des traces et des vestiges d'occupation médiévale. Citons, pour exemples, la grotte de la cité sous le *castrum* de Cabardès à Lastours en Minervois (Aude)⁴⁵, celle du Campanal sous le *castrum* de Montréal-de-Sos en haute Ariège⁴⁶, celle de la barbacane sous le château de Foix,

⁴⁴ Bernard Gui, p. 259.

⁴⁵ Gardel 1999.

⁴⁶ Guillot 2001.

toutes trois obturées par des murs et comportant des mortaises en arrière de ces murs. On peut élargir ces exemples à des cavités artificielles, en dehors de possibilités naturellement offertes. Ainsi sous le *castrum* du Moyen Âge central de Mirepoix en Ariège⁴⁷ existe une grande salle creusée, dans plusieurs châteaux de la Vienne, notamment dans une motte, et à la Roche-Guyon dans le val d'Oise où les actes de la documentation écrite indiquent une préexistence carolingienne de troglodytes sous la tour-maîtresse seigneuriale du XIIe siècle⁴⁸.

Certes, souvent, ces cavités ont pu être le site d'habitats civils subordonnés au *castrum* ou encore sont-elles clairement des annexes aux ouvrages sommitaux comme cela paraît être le cas des souterrains sous les châteaux, dont on connaît de beaux exemples en Dordogne et dans sa région⁴⁹.

Malheureusement, ces cavités ont surtout été étudiées dans les secteurs comme la Dordogne bénéficiant de l'ancienneté de la recherche sur les troglodytes.

En Pyrénées ou en Languedoc, elles ont été négligées au profit de l'étude des ouvrages sommitaux. Or, leur présence en quantité non négligeable engage des questionnements qui touchent aux ouvrages castraux du Moyen Âge central ou de la fin du haut Moyen Âge, monuments finalement assez mal connus comparés à leurs successeurs des XIIe-XIVe siècles. La question principale est celle de la préexistence ou de la simultanéité de l'usage de la grotte associée au château. Si l'on suit l'exemple catalan, il faudrait d'abord vérifier la chronologie de ces occupations en grotte qui pourraient être parfois préalables à celles des promontoires. Mais même si ces occupations sont concomitantes, quelles fonctions attribuer à ces grottes qui sont parfois si peu étendues comparées au sommet où est construit le château ? Naturellement, on pourrait les envisager comme des postes défensifs avancés, mais ce postulat est peu séduisant quand il s'agit d'ouvrages castraux peu défensifs ou de vastes troglodytes dont le creusement a été difficile. En l'absence de précision documentaire, parce que les chartes médiévales réunissent en une seule appellation le site castral entier sans le fragmenter ou le décrire, l'archéologie médiévale doit aujourd'hui investir cet axe de recherche, nécessaire à la construction d'une histoire du château.

Au cours de la seconde partie du Moyen Âge, les troglodytes naturels les plus manifestes, parce que leurs vestiges nous sont parvenus et qu'ils sont parfois mentionnés dans les chartes, sont les cavités ayant servies de châteaux. Tout comme le fait castral, elles sont plurielles tant du point de vue de la chronologie que des fonctions.

Les grottes fortifiées du comté de Foix en haute vallée de l'Ariège forment un exemple qui a été étudié. Ces grottes apparaissent dans les chartes avec des terminologies propres et ne sont jamais dénommées *castrum* ou *castellum*, ni *spelunca*, terme réservé aux cavités non aménagées. Le terme occitan *lespugue* n'est utilisé qu'une seule fois, tardivement au début du XVe siècle⁵⁰. On pratique en fait deux qualificatifs différents. En 1213, apparaissent des *cauna*, en utilisant le vocable occitan le plus classique pour

⁴⁷ Information orale, Nicolas Portet.

⁴⁸ **Piboule 1978**, mentionne de nombreux souterrains sous des châteaux, notamment (p.128) dans la Vienne à Vellèches au château de Marmande, désigné au XIe siècle sous le terme *rupes*, ou au hameau de la Motte à Pouant (Vienne) où existe un souterrain dans une motte castrale, ou encore à Champagnac-de-Belair (Charente-Maritime), où une occupation est attestée au XIIe siècle.

⁴⁹ Voir par exemple sous le château de Fratteau à Neuville, le cluzeau.

⁵⁰ Grotte de Bouan : 1401. Bnf, Doat 209, f°240r-246v.

désigner une grotte. Les actes postérieurs, dès le second tiers du XIII^e siècle, utilise le terme roman *spulga*, dérivé du latin *spelunca* qui a subsisté dans la toponymie locale pour désigner ces grottes fortifiées. Contrairement à *cauna*, ce terme est restrictif car il ne s'applique qu'aux seuls ouvrages fortifiés. La naissance d'un nouveau type d'ouvrage a abouti à la création d'un qualificatif nouveau. La formation de ce terme marque probablement à la fois le particularisme et la nouveauté des monuments.

Ces spoulgas font partie d'un réseau de fortifications délibérément isolées du monde civil, donc des casernements. Elles étaient toutes dépendantes des comtes de Foix, autorité publique supérieure sur le secteur aux XII^e et XIII^e siècles.

L'étude du bâti des vestiges des fortifications, resitué dans un contexte plus large, la connaissance de la géopolitique locale et quelques actes documentaires ont permis de proposer pour ces grottes une évolution en deux temps :

Au cours du XII^e siècle, au fur et à mesure que le pouvoir comtal se structure et s'homogénéise dans la haute vallée sont construites les premières fortifications souterraines, ouvrages extrêmement simples, ce qui confirme la pauvreté des moyens mis en œuvre et donc renforce l'hypothèse selon laquelle les grottes ont aussi été choisies pour des raisons d'économie. Ce sont de simples porches perchés et barrés d'un mur, munis d'aménagements planchiés en arrière. Leur perchement naturel peut atteindre 50 mètres et elles s'apparentent à des donjons à entrée en hauteur. Leur défense est linéaire pratiquement passive et simpliste. Ce sont de petits points forts répartis là où les porches sont naturellement présents, au-dessus des voies de communication.

A partir des années 1250, la majorité des spoulgas sont abandonnées, particulièrement les porches qui ne peuvent être élargis. Deux grottes sont perfectionnées et conservées jusqu'à la fin du Moyen Âge : la fortification se dilate, elle s'étend à des porches coalescents et vers l'extérieur car le calcaire est ici bien trop résistant pour être aisément creusé⁵¹ ; une enceinte relie les porches ; les murs s'épaississent et on aménage une ou plusieurs citernes⁵².

Cet exemple permet deux remarques d'importance :

En premier lieu, la morphologie de ces spoulgas et leur environnement est comparable à de nombreux exemples moins étudiés mais inventoriés à travers la France, dans les Alpes-Maritimes⁵³, en Savoie et haute Savoie⁵⁴, en Ardèche, ou autours des Causses du Massif Central⁵⁵. Dans la tradition orale, ces grottes passent la plupart du temps pour des refuges soit de la guerre de Cent Ans, soit des Guerres de Religion. C'était d'ailleurs le cas des spoulgas ariégeoises qui étaient couramment justifiées par les guerres de Religion et plus récemment par une analyse mystique associées à des refuges pour Cathares. L'étude des souterrains connaît la même prédilection pour la fonction de refuge qui n'est souvent contrebalancée que par celle de supposées fonctions cultuelles énigmatiques.

On peut faire un parallèle historiographique d'intérêt avec l'étude des fortifications du Moyen Âge central : les ruines des centaines de châteaux qui s'égrènent à travers la

⁵¹ Même constat dans **Corbière 2006**.

⁵² Les citernes sont finalement beaucoup plus nombreuses dans les grottes de la fin du XIII^e siècle que dans les ouvrages fortifiés de plein air. En effet, la pluviométrie ariégeoise n'est pas un obstacle à l'alimentation en eau sauf dans ces porches dépourvus de circulation d'eau.

⁵³ **Allemand Ungar 1986, 1988 et 1989**.

⁵⁴ **Corbière 2006**.

⁵⁵ **Bouviala 2002**.

campagne française étaient -comme les cavités- traditionnellement perçues comme des refuges contre les guerres de toutes sortes qui étaient censées s'être multipliées dans un Moyen Âge sombre et violent. Les médiévistes ont maintenant largement démontré la naïveté de ces interprétations : le château médiéval est pluriel, il est le symbole et l'outil de domination d'un pouvoir socio-politique aristocratique, pour caricaturer il opprime plus qu'il ne protège.

Attribuer à une cavité aménagée la fonction de refuge est une réponse facile en l'absence d'explication évidente. L'exemple des spoulgas montre que la motivation peut être tout autre ; outil de domination militaire du pouvoir public, moindre cherté des aménagements, les spoulgas sont des casernes en grottes et c'est dans l'étude des fortifications comtales qu'il faut les replacer. Pour affirmer la fonction de refuge à un troglodyte il faudrait -comme pour les autres fonctions- avoir de sérieux indices ; or même lorsqu'il s'agit des souterrains creusés presque toujours dénommés souterrains refuges dans la littérature parce qu'ils sont découverts aujourd'hui isolés en plein champ, les travaux de Patrice CONTE et de son équipe ont montré que nombre des cavités limousines étaient très fréquemment associées à des habitats paysans situés à la surface⁵⁶.

Bien sûr, la grotte est un espace tactiquement défensif, donc au même titre que les sommets, utilisé dans la recherche de protection. Mais le rapprochement pressenti entre grottes et pouvoir public au moins à partir de la fin du haut Moyen Âge indique clairement que les cavités ont probablement été aussi des lieux de pouvoirs et de domination.

Loin de moi l'idée d'affirmer qu'il n'y a point de troglodytes refuges, mais j'avance que l'on a trop aisément utilisé cette explication en l'absence d'indication.

Evidemment, nul doute que nombre de cavités ont bien servi d'asile au moins temporairement. On en connaît de nombreux exemples, quelques-uns dans les registres de l'Inquisition dénichant les Cathares en vallée de l'Ariège ou dans les clusels du nord de Toulouse⁵⁷, ce qui a provoqué une littérature débordante et totalement inappropriée décrivant un rapprochement fantasmé entre le catharisme et le monde souterrain. Mais à l'étude des actes, ces cavités sont plus souvent mentionnées comme de véritables fortifications ou des « demeures sous terre » que comme de simples tanières de cachette. Il semble tout de même acquis que dans la dernière partie du Moyen Âge et dans les secteurs frappés par les conflits ou opérations autour de la guerre de Cent Ans, le milieu souterrain ait pu être largement investi dans l'objectif d'une protection vitale.

Mais dans de nombreux cas, encore faudrait-il être certain que ces habitats et fortifications qui apparaissent comme des refuges dans une documentation écrite plus fournie de la fin du Moyen Âge n'ont pas été des ouvrages plus anciens, réutilisés à des fins de refuges au moment de leur apparition dans les chartes.

Car bien sûr les phénomènes de réutilisation sont nombreux. Dès lors qu'une structure existe, il est plus aisé de la réinvestir que d'en créer d'autres tout particulièrement dans le cas des cavités artificielles. Le simple glissement de l'habitat médiéval à la cave ou au dépotoir moderne et contemporain est un des exemples les plus fréquents. Nombre de

⁵⁶ Conte 2005, p. 21.

⁵⁷ Par exemple, mention de la spoulga d'Ornolac ayant servi de refuge temporaire à des hérétiques vers 1231, Doat, 23, f°120r. On connaît aussi de nombreuses mentions de clusels du Tarn, Coustet 2005, p.47. Ces cavités sont souvent décrites comme des *domuncula subtus terram*, ce sont donc des habitats, quelques-unes sont des *speluncae inforciatae*, donc des fortifications. Duvernoy 1964.

carrières ont ainsi finalement servi à l'habitat monastique, par exemple à Sante-Barbe de Dieppedalle⁵⁸ à partir du XVe siècle.

L'exemple des spoulgas éclaire une seconde constatation qui informe sur la question de la spécificité ou non du milieu souterrain. Nous revenons à la question posée au début de mon allocution : peut-on faire de l'histoire médiévale des troglodytes ?

Le particularisme du milieu souterrain peut être nié, taxant l'étude propre des cavités d'un déterminisme géographique inadapté à la recherche historique. Chacun sait que l'utilisation du rocher est un phénomène essentiel dans l'habitat rural médiéval, civil ou militaire, et qu'il démontre une volonté maximale d'adaptation aux possibilités naturelles offertes. Les spoulgas sont à ce titre exemplaire, elles relèvent plus d'une recherche d'économie et d'efficacité que d'un rapprochement propre au milieu souterrain. Les sites en cavité sont à rapprocher des sites de vires, eux-mêmes comparables aux cases encoches des maisons médiévales des *castra*.

Certaines études sont révélatrices de cette mixité dans laquelle le rocher est l'élément central, bien plus que la cavité. Aux Baux-de-Provence, l'extrême imbrication entre le rocher et l'habitat du *castrum* est exemplaire⁵⁹ : les maisons sont encochées, enfoncées mais aussi épigées au point que l'on ne peut vraiment les classer entre habitats troglodytiques et habitats de surface.

L'utilisation du milieu souterrain comme habitat n'est qu'une des expressions d'un fait architectural courant et sa seule spécificité est peut être celle d'être moins bien étudiée que les autres formes d'habitat.

Il ne faut donc pas isoler l'Histoire du troglodytisme quel qu'il soit de l'étude des autres formes d'occupation ou d'habitat. L'érémisme en grotte doit être investi par l'Histoire globale de l'anachorétisme et du cénobitisme, les châteaux souterrains doivent être étudiés avec les autres fortifications de la même chronologie, les troglodytes paysans s'insèrent dans l'étude globale des habitats. C'est à ce prix que l'on pourra faire de l'Histoire.

Cependant, le particularisme architectural des structures troglodytiques vaut bien des études propres : les inventaires des sites, les études monographiques peuvent être sans danger conduites isolément. Au-delà, dans une démarche historienne, dès que l'on attaque l'étude du bâti, celle de ses fonctions, il faut envisager de repenser les troglodytes dans des mouvements plus vastes, adaptés à la chronologie et au style des occupations étudiées.

Les porches de grottes, les baumes, les cluseaux ou les cruzels, les souterrains sont au même titre que les autres sites d'occupation des éléments dont l'histoire n'est pas propre et doit être resituée dans un contexte géopolitique et une dynamique sociétale. En cela, leur étude enrichit une histoire élargie et s'enrichit des problématiques historiques.

Le troglodytisme médiéval en vallée de l'Ariège

Si cette question avait été traitée de façon exhaustive, la présente recherche n'aurait évidemment pas lieu d'être.

⁵⁸ Seine-Maritime.

⁵⁹ D'après **Mauffras 2006**.

Ma démarche est d'un parallélisme frappant avec la recherche sur le troglodytisme médiéval en France et c'est aussi pourquoi l'étude préalable est intéressante à insérer ici. Dans le cadre d'un D.E.A.⁶⁰, d'une thèse⁶¹, puis de recherches complémentaires⁶² j'ai d'abord étudié les vestiges les plus visibles, ceux des spoulgas. Sur ce sujet, ma recherche est aujourd'hui optimisée à son maximum, compte-tenu des sources d'informations dont je dispose et donc en l'absence de fouilles archéologiques modernes.

C'est en étudiant ces casernes du comte de Foix en grotte, que je me suis rendu compte qu'existaient quantité d'autres traces et vestiges qui pouvaient être attribués au Moyen Âge ou au moins à des époques clairement postérieures à la préhistoire et même postérieures aux époques Néolithique et à l'âge du Bronze.

Quelques-uns de ces vestiges avaient déjà été décrits, mais ils avaient été souvent classés comme anciens, comme les murs en pierres sèches barrant les entrées, ou comme pastoraux.

En étudiant les fortifications médiévales de plein air, je me suis rendue compte de l'importance de la pierre sèche dans ces mêmes fortifications en montagne et jusqu'au XIIIe siècle. La règle simpliste qui s'appliquait souvent dans les publications (même récentes) pierre sèche = protohistoire est battue en brèche par l'étude de nombreux sites et par les fouilles archéologiques menées en Andorre⁶³. L'autre règle tout aussi simpliste mur en pierre sèche = pastoralisme ne tient pas à l'observation, notamment quand ces murs sont rectilignes et constitués de parements bien équarris.

Parallèlement, en visitant les cavités, je me suis rendue compte de la proximité de certaines traces, notamment les mortaises, avec celles que j'avais pu observer dans les spoulgas de la vallée. En outre, la multiplicité des traces et des vestiges, c'est aussi peu à peu imposée à moi.

Et c'est parce qu'ils ont été peu étudiés et peu décrits que j'ai choisi de mener cette prospection, dont vous trouverez une partie des résultats ci-dessous.

Un exemple est révélateur : il s'agit de la grotte de Pladières très célèbre parmi les préhistoriens, fouillée au début du XXe siècle par le commandant Octobon, moult fois visitées depuis et dotées d'une topographie de très grande qualité réalisée par des spéléologues habitués à la description des vestiges préhistoriques et par des archéologues de renom (dont François Rouzaud). La topographie publiée dans *caouguo* est très précise et on peut vérifier sur site que la grotte a été bien prospectée : sont décrits des peintures (ponctuations et possible claviforme) sur les parois, un mur calcité, la fouille d'Octobon et ses traces, la moindre stalactite est dessinée. Pourtant manque une information capitale à ce tableau : l'entrée est barrée d'un mur qui n'a jamais été décrit ; en pierre sèche mais parementé, il est rectiligne sur plus de 7 m de long. Certes, il est très peu élevé et peu passer inaperçu, mais l'œil affuté de ces archéologues et spéléologues l'aurait remarqué s'ils s'étaient intéressés à l'entrée de la cavité. Or leur motivations mues par la préhistoire allait vers les parois... qu'ils ont scrutées, dessinées, parcourues et reparcourues ; en négligeant l'entrée... et la grotte de Pladières et une

⁶⁰ Guillot, 1990.

⁶¹ Guillot, 1998a.

⁶² Guillot, 1998b et 2006.

⁶³ Ce sont les conclusions du PCR dont je suis responsable, « Naissance, évolutions et fonctions des fortifications médiévales dans les comtés de Foix, Couserans et Comminges ». Voir les différents rapports depuis 2004. Téléchargeables sur www.chateaux09.fr

cavité accessible parmi la plus étudiée du secteur... s'il est possible d'y découvrir encore des vestiges, c'est dire l'intérêt des autres cavités, celles qu'il faut atteindre par des escalades délicates ou de longues marches dans les ronces.

Ce sont ces carences de ces recherches sises dans des cavités aisément accessibles qui m'ont démontré l'utilité de la prospection qui vous est présentée ici. Elle est rendue possible dans le fait que je suis à la fois spéléologue et médiéviste et que les amis m'ont accompagnée et aidée dans des escalades parfois hautes.

Même si l'objectif était de revoir et de visiter toutes les cavités du secteur, c'est-à-dire toutes les cavités des flancs des vallées de l'Ariège et du Vicdessos en Sabartès (haute Ariège) sans *a priori* il a été tenu compte des travaux antérieurs.

Disons d'abord que les chercheurs étaient évidemment dans la très grande majorité des cas intéressés par la préhistoire et c'est aussi pourquoi nombre de murs en pierres sèches même parementés ont été oubliés des descriptions ou décrits comme pastoraux. Pour ces chercheurs le milieu souterrain périphérique et profond n'avait été utilisé réellement qu'à la préhistoire et les quelques utilisations postérieures qui s'imposaient parfois ne pouvaient être qu'anecdotiques, donc le fait d'activités temporaires marginales comme le pastoralisme ou éventuellement de refuges contre les abominations fantasmées du monde historique.

C'est pourquoi les vestiges et les traces ne sont souvent simplement pas décrits même si les visiteurs les ont vus : ils ont peu d'intérêt...

Parmi les études passées, un massif sort de l'ordinaire, c'est celui du Sédour (communes de Surba, Bédeilhac, Arignac). Il a été décrit par une remarquable monographie de massif menée par le spéléo club du haut Sabartès et publiée dans leur bulletin *Caouguo*. Du point de vue de ses objectifs et de sa méthodologique, cette étude correspond à ce que je veux faire ici et sur ce massif, le travail a donc été réalisé en partie. Mais il a tout de même fallu le reprendre, car on a vu, avec la grotte de Pradières que cette prospection avait des carences. Et ce n'est pas uniquement à Pradières⁶⁴ : à l'entrée du SR 23, le mur maçonné est décrit dans *Caouguo* comme ... un muret ! Mais en plus des grottes manquent à cet inventaire qui n'est donc pas exhaustif, notamment celles des *Traoucos* au-dessus de Surba, où le commandant Octobon qui a ratissé ce secteur dans les années 30 du XXe siècle disant qu'elles contenaient des tessons d'amphores.

Même sur le Sédour, la recherche doit donc être précisée. Sur les autres secteurs, elle est de toute façon beaucoup moins avancée et on est étonné de l'absence de publication synthétique sur un massif comme celui du cap de la Lesse qui contient les grottes de Lombrives, Sabart et Niaux.

Sur tous les secteurs, j'ai pu m'appuyer sur les travaux antérieurs des spéléologues et notamment toutes les topographies (1/6 des porches ont été topographiées) publiées dans le bulletin *Caouguo* ou fichées dans le fichier du Comité Départemental de Spéléologie. J'ai pu aussi m'appuyer sur la mémoire des spéléologues.

⁶⁴ On pourrait multiplier les exemples, à l'entrée de la célèbre grotte de Fontanet le mur rectiligne et parementé est considéré comme un mur pastoral, etc.

Parmi les différents types de vestiges, seuls les graffiti ont fait l'objet d'une étude considérable et de grande qualité menée par Lucien Gratté qui a repris et précisé une étude antérieure nettement moins précise qu'avait faite l'abbé Glory au milieu du XXe siècle. Aujourd'hui encore, il n'y a rien à ajouter aux travaux de Lucien Gratté et les graffiti anciens ne sont pas donc pas l'objet de ma propre étude.

A cette étude, s'ajoute la découverte par Yannick Leguilloux de gravures dans une grotte en vallée du Vicdessos.

Ce sont toujours des graffiti, mais cette fois dans la zone profonde et probablement plus récents, qui ont été remarquablement étudiés par Jean-Noël Lamiable et publiés en 2006. Cette étude sur les signatures nombreuses conservées sur les parois des cheminements dans la grotte fait date et son auteur est en train actuellement de la poursuivre dans d'autres grottes du secteur. Nous avons pu coopérer puisque les grottes qui ont été visitées par cette prospection ont été observées dans le but de découvrir des indices pour la recherche en cours de Jean-Noël Lamiable. Néanmoins, notre but reste différent puisque nous nous attachons aux vestiges d'occupation et non pas à ceux de la visite et de l'exploration que traient Jean-Noël.

En dehors de ces études, celles des spoulgas « classiques »⁶⁵, celles du Sédour, des graffiti et gravures et des signatures, les travaux antérieurs sont généralement bien décevants en ce qui concerne les traces et vestiges autres que ceux de la préhistoire. La question des vestiges d'occupations historiques n'a pas été vraiment abordée ou alors elle l'a été de façon anecdotique ou carrément fantasmée quand il s'agit des soi-disant sanctuaires cathares de la vallée de l'Ariège⁶⁶.

Parmi ces recherches anciennes, c'est toujours dans le Sédour, autour du Commandant Octobon cette fois, que les recherches les plus poussées ont été menées et publiées⁶⁷. On découvre dans son compte-rendu toute l'imagination du commandant dont les résultats sont aussi souvent très fantasmés mais pour d'autres raisons que ceux qui ont été abordés ci-dessus. Néanmoins, on appréciera quelques mentions de découvertes de céramiques, tout en regrettant qu'il ne les ait pas dessinées ni décrites, ce qui fait que ses dires sont difficilement vérifiables.

En dehors de ces études, les informations sont tout à fait fragmentaires ou alors les publications et l'intérêt des érudits et des spéléos ne concernent que les spoulgas classiques et pas les autres vestiges.

⁶⁵ Par spoulgas « classiques » j'entends, les casernes comtales, c'est-à-dire des grottes qui sont presque toutes mentionnées dans la documentation médiévale et qui sont barrées de structures bâties maçonnées évoluées et analogues à ce que l'on rencontre dans les forteresses de plein air de la même chronologie (XII-XVe siècles). Il ne s'agit en fait que de 5 à 6 grottes. Ce sont ces grottes qui méritent vraiment le titre de spoulga, puisque le terme a été inventé au Moyen Âge pour désigner ces casernes comtales et les différencier des autres grottes. Aujourd'hui, nombre d'autres grottes sont nommées spoulgas par un effet de mode, tout particulièrement par les grimpeurs-équipes. Mais ces noms sont des inventions très récentes et ne correspondent pas aux termes employés au Moyen Âge ni au sens donné alors au nom « spoulga » par ses inventeurs.

⁶⁶ Je ne m'étendrais pas sur l'historiographie de ces fantasmes qui n'a strictement rien à voir avec le sujet que je veux traiter et qui a déjà été très bien décrite par **Brenon, 2006**.

⁶⁷ Soulignons, vu la quantité de trous perforants les sols des entrées des grottes, que certains secteurs autour de la grotte Niaux ont aussi été très visités par des chercheurs... de trésors ; mais évidemment ces recherches-là ne sont pas publiées.

On ne connaît pas non plus dans les publications spéléo de descriptions qui pourraient être étudiées pour rechercher des indices, car les spéléos sont peu intéressés par les entrées et sont plus attentifs aux colmatages, aux éventuelles continuations, bref, aux fonds des cavités et aux réseaux. Les coordonnées des anciennes topographies, réalisées à vue, sont aussi souvent fausses et ont pu être recalculées grâce au G.P.S.

Quand des fouilles ont été réalisées, et à en juger par les trous qui subsistent, elles ont été très nombreuses..., ce sont presque toujours des fouilles clandestines sans rapport, sauf dans le cas d'un sondage à la spoulga de Soloubrié (1968), mais c'est encore une spoulga « classique » et le sondage était très (trop) réduit ou encore dans celui d'une fouille à la grotte du Midi. Cette dernière menée comme toutes les études dans un objectif centré uniquement autour de la préhistoire magdalénienne ne permet pas aujourd'hui de revoir les conclusions avec une approche plus diachronique car le rapport est très léger, omettant le dessin et la description des éléments céramiques. Pourtant nul doute que cette grotte a été le site d'une occupation médiévale et probablement plus⁶⁸ ! Dans un cas, à Sakany (commune de Quié) dans le porche dit de Sakany grotte, il semble qu'il y ait eu des fouilles légales anciennement reprises encore récemment par des clandestins. Mais je n'ai trouvé aucun rapport et la seule chose que nous conservons est la grille très laide que les archéologues avaient posée à l'entrée ainsi que leurs détritiques et poubelles divers en arrière... La mémoire des spéléologues qui les ont connus m'a appris que la fouille avait été décevante car les résultats étaient faibles mais qu'il y aurait eu des graffitis découverts sur des pierres... encore est-ce possible que l'on confonde ici avec ceux qui sont réellement sur les parois de ce porche et ont été étudiés par Lucien Gratté.

⁶⁸ Voir son étude ci-dessous.

Techniques et méthodes employées

Du point de vue des grottes visitées la stratégie était simple : notre volonté était de toutes les visiter sur les flancs des vallées de l'Ariège, du Vicdessos, de la Courbière, du Saurat et au Pas de Souloubrié⁶⁹, y compris les porches qui étaient très en hauteur. Aucun tri n'a été pratiqué.

Néanmoins, nous avons pu en « louper », car certaines peuvent être cachées par la végétation.

C'est pourquoi, vous trouverez dans ce rapport toutes les grottes visitées, pour que l'on puisse ultérieurement se rendre compte de celles qui ont été vues et vérifier sans avoir à refaire la prospection entière...

La prospection est finie autant qu'elle peut l'être, car il y a bien sur des oublis : la végétation en facilite pas la recherche des entrées notamment en pied de falaises et nous resterons vigilants complétant ces fiches s'il y a besoin.

Pour repérer les cavités, on est monté sur les versants opposés pour les observer sans rester confiné dans le fond des vallées d'où on ne voit rien. Hormis la recherche visuelle avec jumelles, on a pris des clichés pour pouvoir vérifier sur ordinateur.

On a aussi réalisé une enquête orale auprès des habitants des villages voisins et des spéléologues.

Pour atteindre ces grottes des escalades toute à fait verticales de plus de 50 m de haut ont parfois été menées. Certaines grottes ont donc demandé des heures d'approche, alors que d'autres sont au bord du sentier.

Les grottes qui n'avaient pas de topographie anciennement publiée ou dont les topographies étaient de mauvaise qualité ont ensuite été topographiées avec un disto laser, un clinomètre et un compas électronique ou un clinomètre et un compas classique (SAP ou Suunto). Des photos ont toujours été réalisées et chaque grotte a été pointée au G.P.S. classique. Certaines coordonnées G.P.S. ont été recalculées avec un cheminement topo car les porches dans les falaises ne permettent pas toujours de capter 4 satellites....

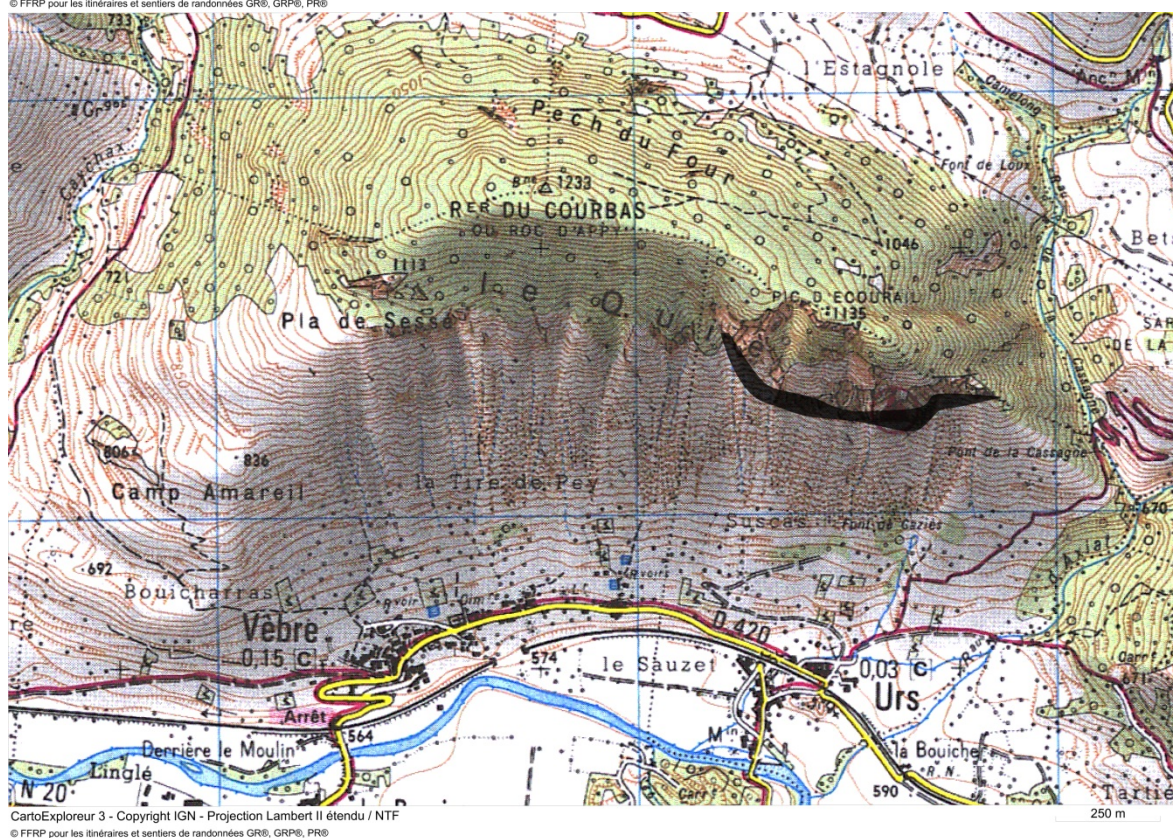
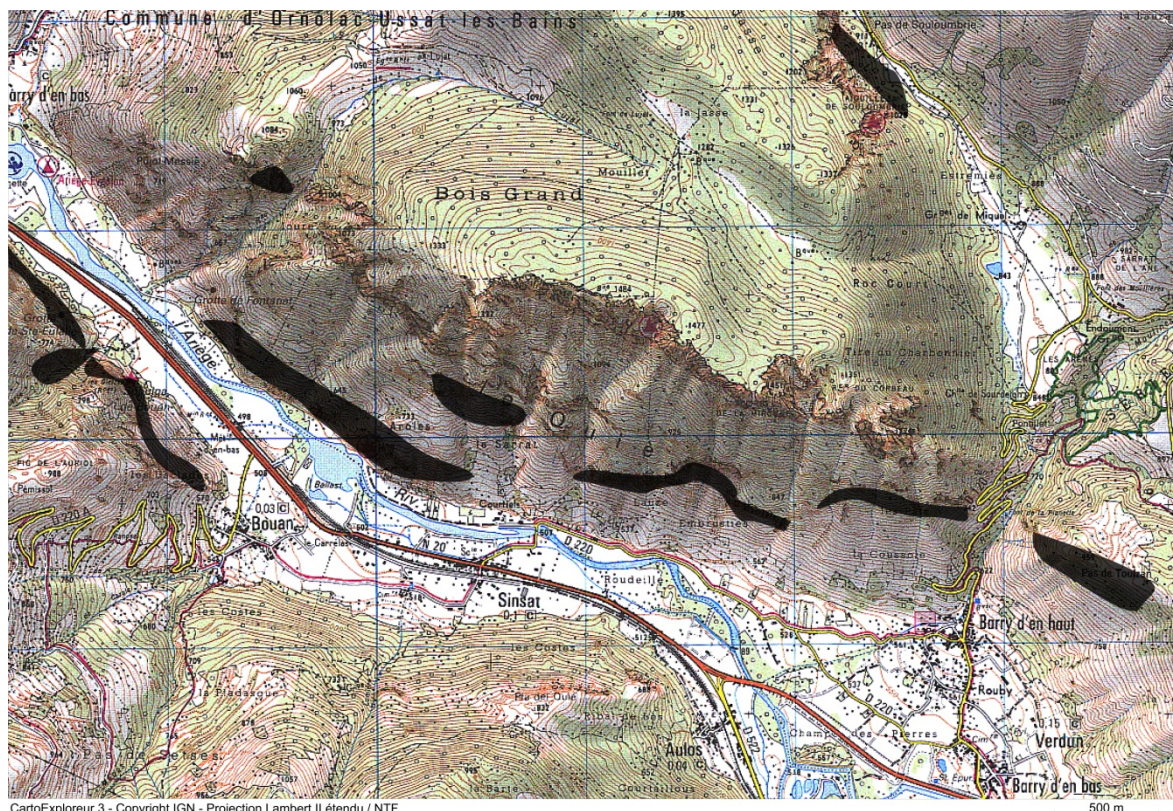
Quand des vestiges étaient découverts, ils ont été photographiés et/ou levés sur place.

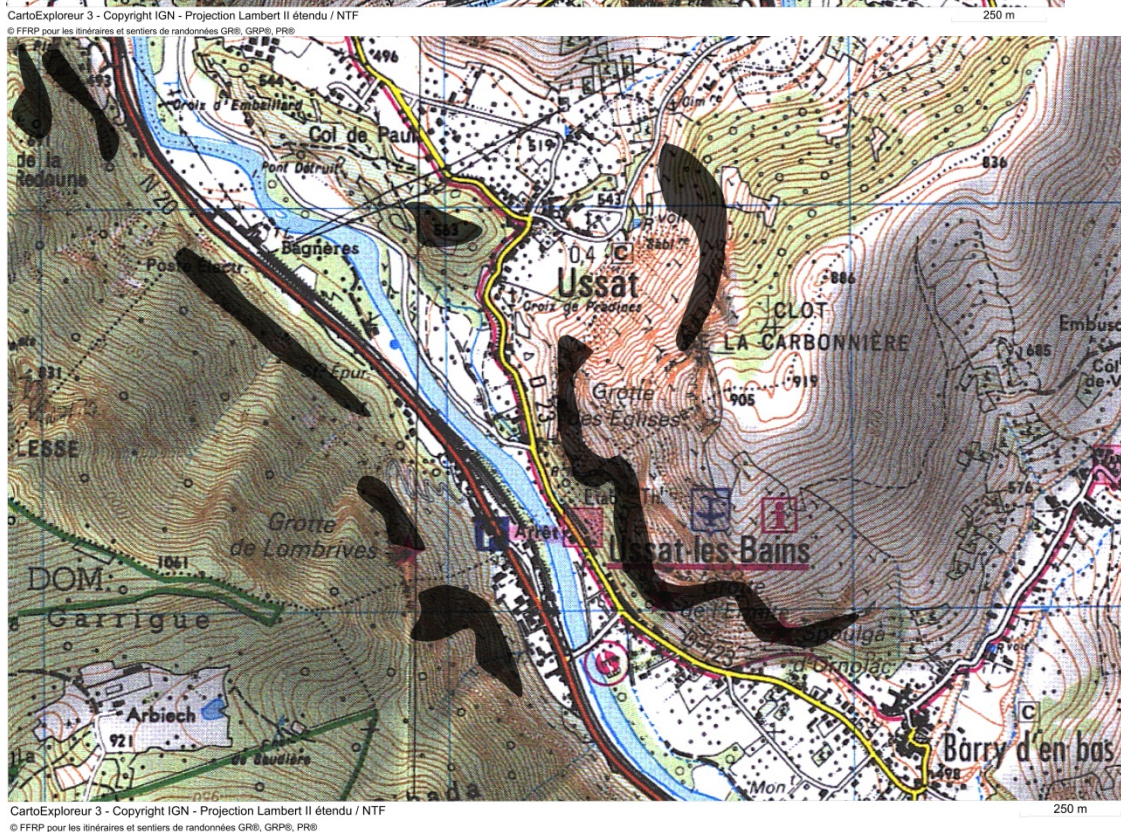
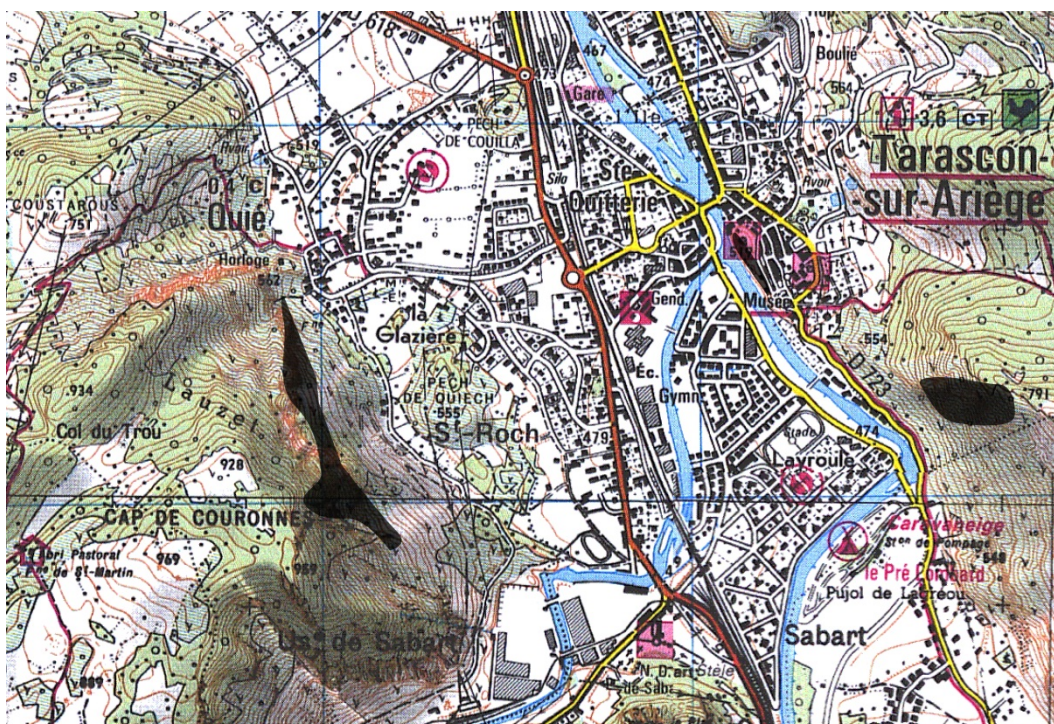
Une prospection du sol dans les grottes et au-devant a été menée à chaque fois dans le but de découvrir éventuellement quelques fragments de céramiques. Même si cette dernière a souvent été infructueuse, elle a tout de même parfois permis de relever quelque tessons.

Les résultats sont présentés ci-dessous.

⁶⁹ Communes d'Arignac, Saurat, Bédeilhac, Surba, Cazenave, Verdun, Bouan, Ornolac, Ussat, Tarascon, Bompas, Axiat, Lordat, Génat, Alliat, Niaux, Miglos, Auzat, Sem, Siguer, Lercoul.

Cette prospection a aussi parcourue les pieds des falaises à la recherche de grottes, vous trouverez ci-dessous une carte des pieds de falaises visités pour pouvoir jauger des éventuels manques et savoir ce qui a été prospecté.



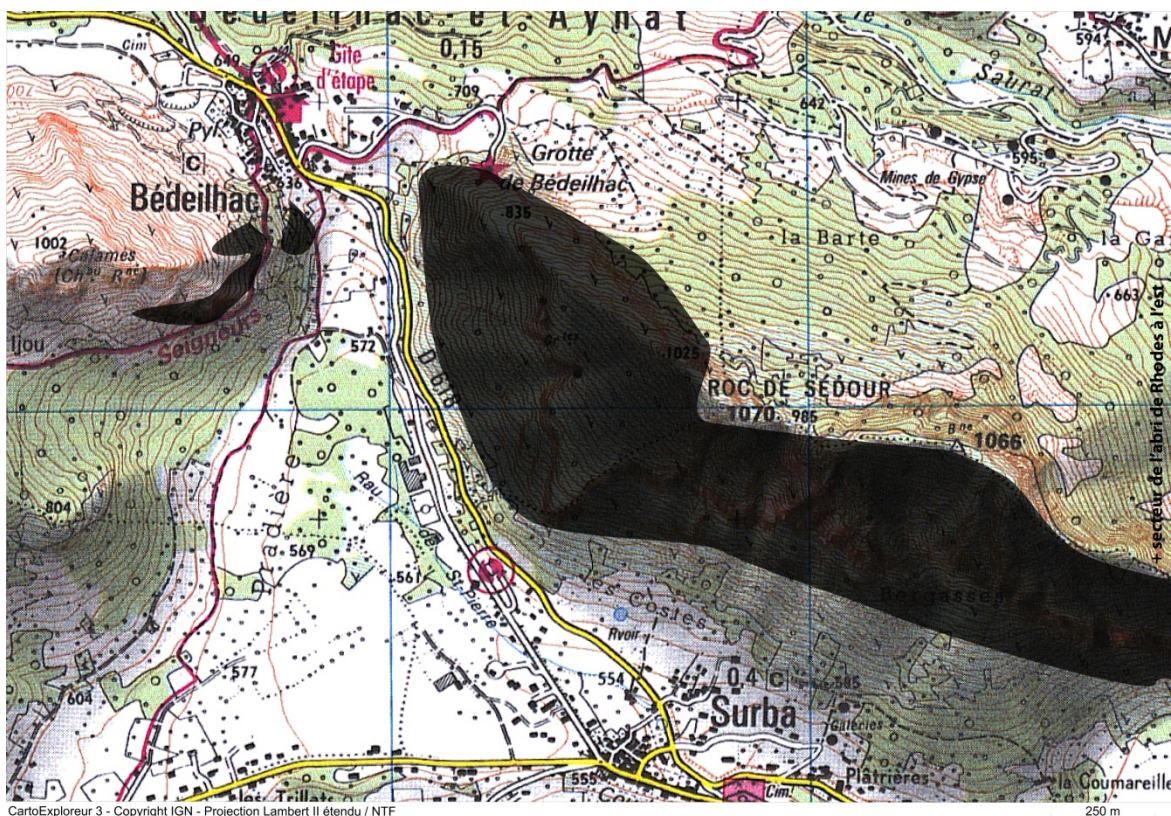




CartoExplorateur 3 - Copyright IGN - Projection Lambert II étendu / NTF
© FFRP pour les itinéraires et sentiers de randonnées GR®, GRP®, PR®



CartoExplorateur 3 - Copyright IGN - Projection Lambert II étendu / NTF
© FFRP pour les itinéraires et sentiers de randonnées GR®, GRP®, PR®



Résultats

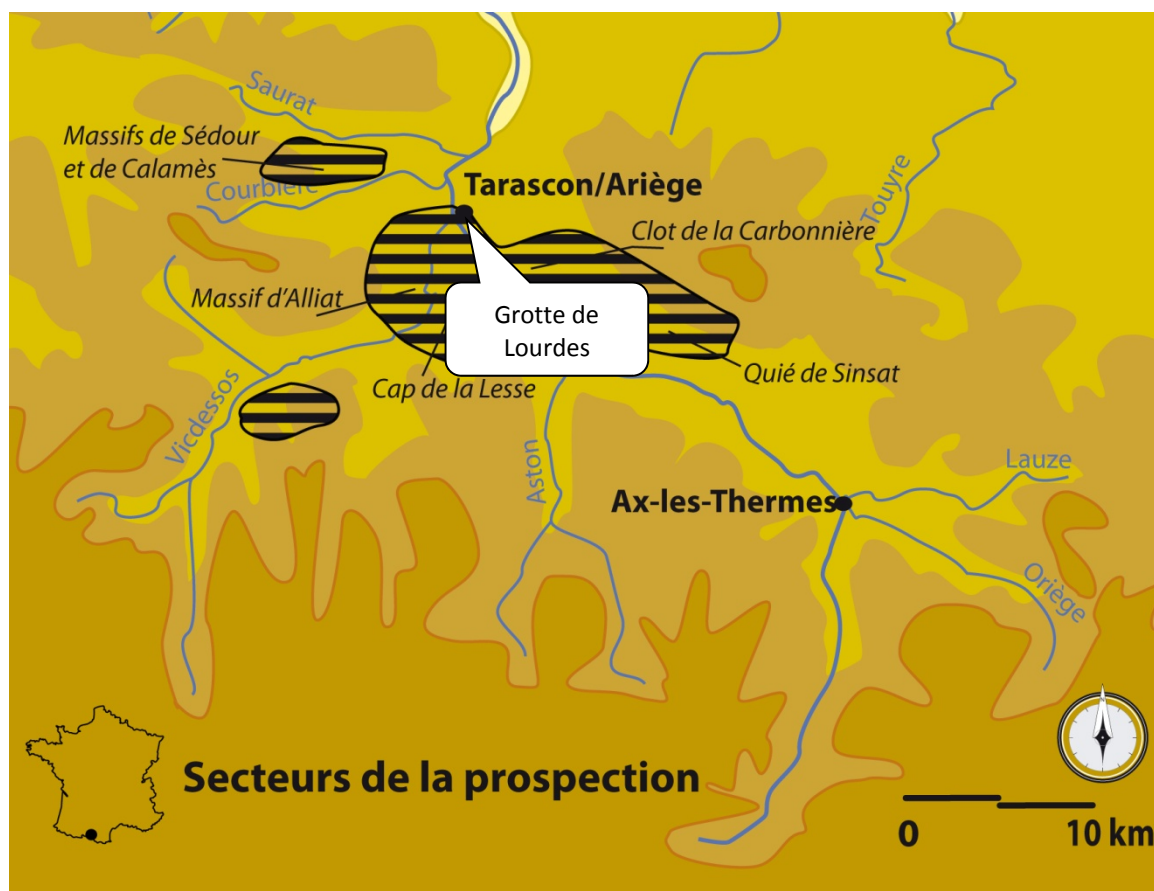
Les cavités présentant des traces

Grotte de Lourdes

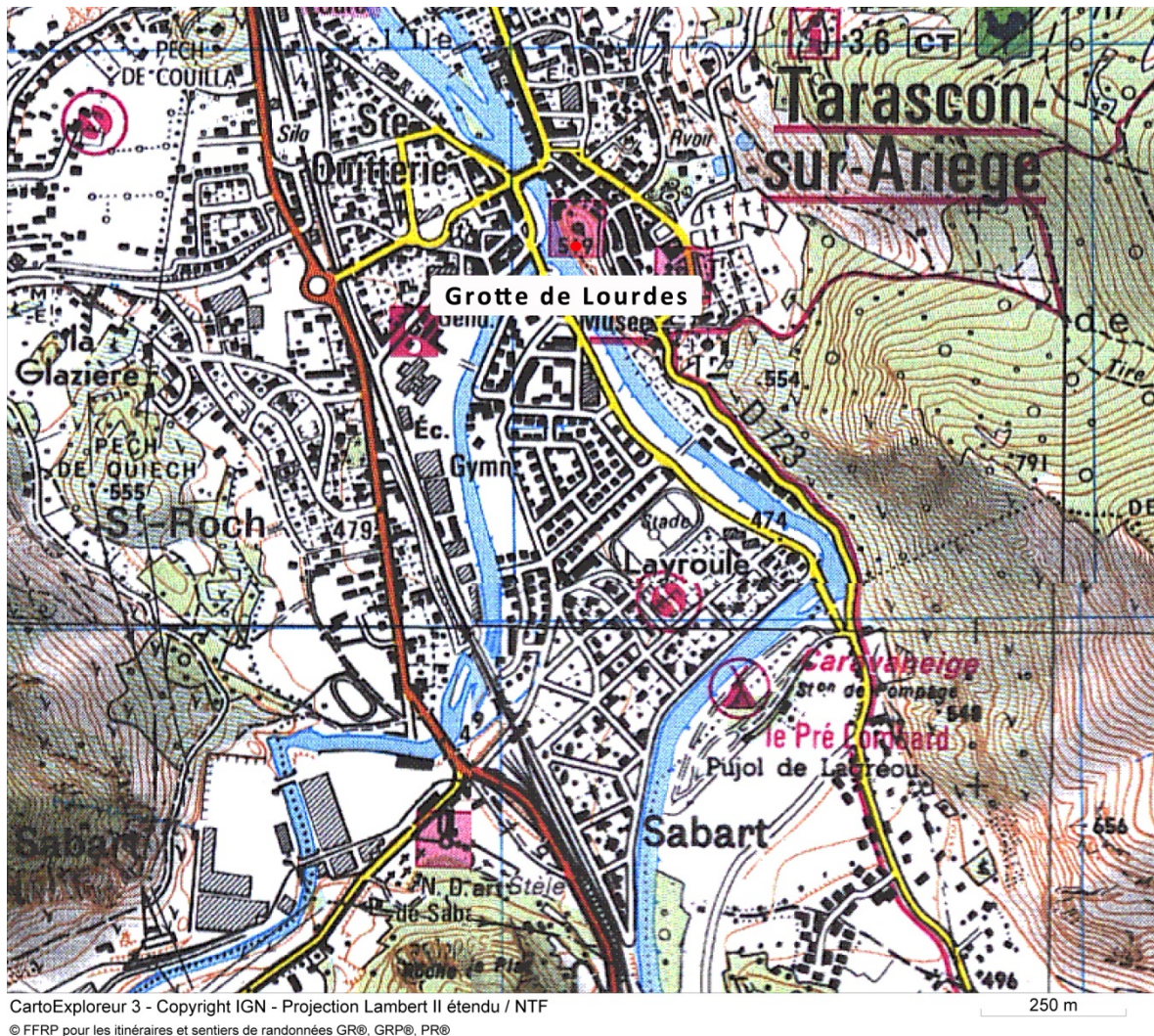
Commune de Tarascon-sur-Ariège.

Massif du bourg castral de Tarascon.

La grotte est située juste au-dessus de l'Ariège (aujourd'hui des jardins qui bordent l'Ariège)



Coordonnées Lambert III : x : 540,311 / y : 3060,939 / z : 484, coordonnées GPS.
Cadastre : feuille A2, parcelle 1033.



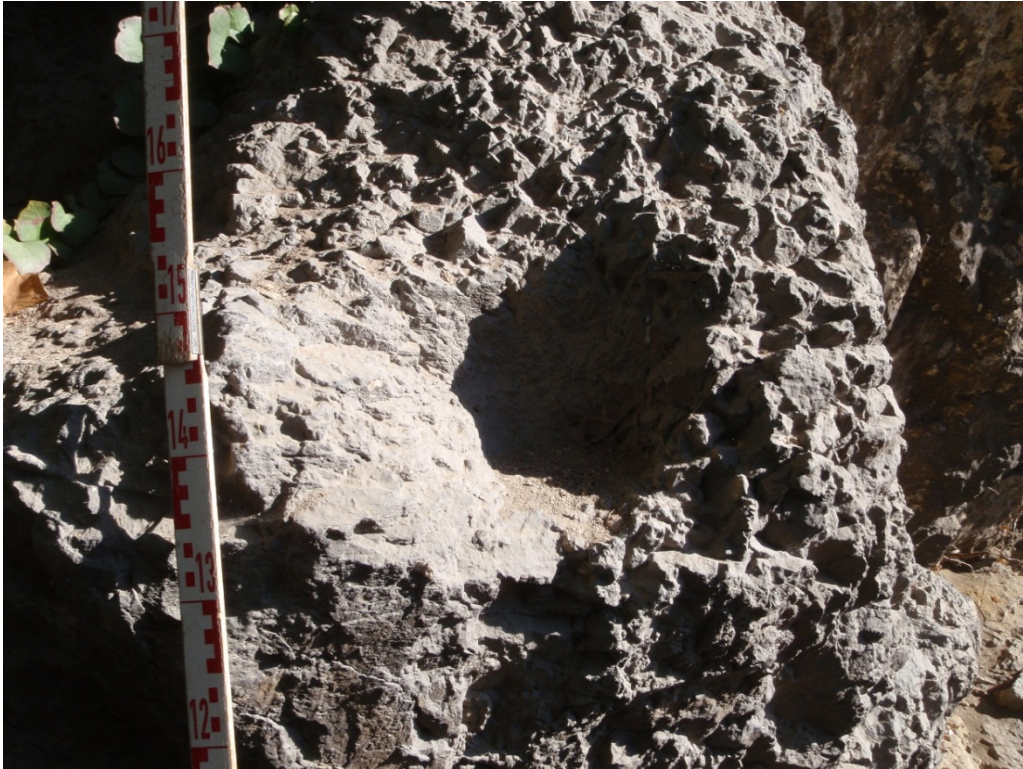
Situation : Juste au-dessus de l'Ariège, 30 m après sa confluence avec le Vicdessos, en rive droite donc en face de la confluence, la grotte de Lourdes est située juste sous le château et le mur d'enceinte du bourg castral de Tarascon. Elle s'atteint par une pente raide et une petite vire sans corde. Il faut ensuite faire une courte escalade facile pour pénétrer dans la galerie. Il s'agit donc d'une grotte perchée.

Historique des explorations : Inconnu, mais la grotte est connue depuis toujours. On m'a dit qu'une topographie était parue dans *Caougnon* spécial topo mais je n'ai pas pu la voir et cet ouvrage est épuisé.

Description : Porche de quelques mètres d'extension. Une escalade donne accès à la petite galerie qui atteint 5,5 m de largeur maximum.

A la base de l'escalade, on ne repère pas de vestige ou de trace, mais ils sont nombreux dans le porche en hauteur qui a été nettement arasé et dont les parois sont mortaisées. Seule une petite galerie étroite qui s'enfonce vers l'est sur quelques mètres ne comporte pas de traces, mais son étroitesse explique l'absence d'aménagement.

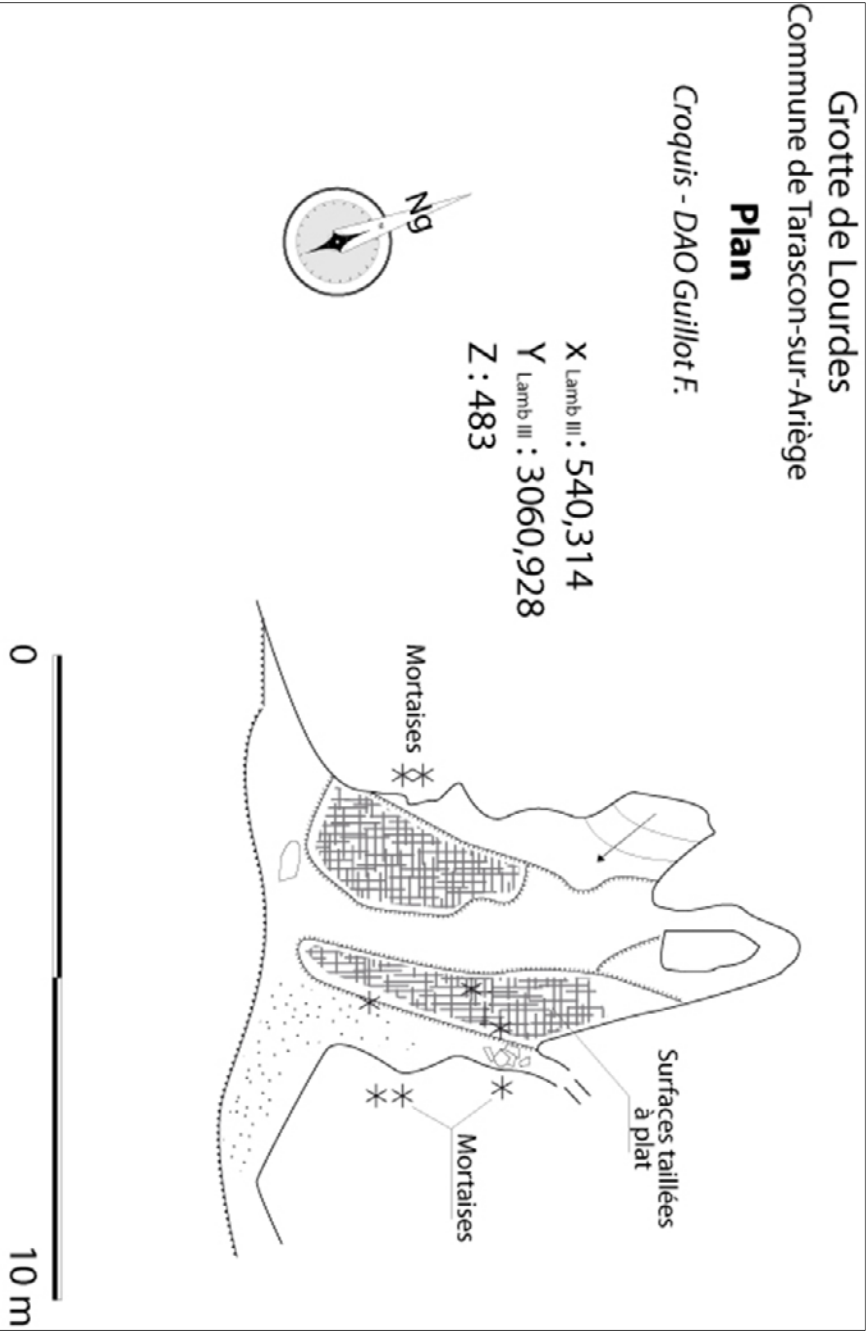
Située juste sous le château de Tarascon et surtout juste au-dessus de l'Ariège, la grotte pourrait avoir eu une fonction évidente de surveillance du cours d'eau et d'appui à la défense du château. Néanmoins, il ne subsiste pas de traces de bâti maçonné.



Mortaise en paroi sud de la grotte de Lourdes



Grotte du cagibi (en bas) et de Lourdes (au-dessus)





Autres petites grottes au pied du *castrum* de Tarascon, au bord de l'Ariège



Cette année nous avons revisité deux spoulgas pour lesquelles notre lot de photo était limité car réalisé avant le numérique. Ces visites ont été l'occasion de réaliser de nouvelles observations. Elles vous sont présentées ci-dessous avec quelques-unes des images les plus significatives.

En même temps, a été noté la similitude des faces internes des entrées de ces deux spoulgas : la porte est perchée et en arrière de la porte, il faut encore monter pour accéder au sol principal. A Baychon, les retailles portent l'étage principal plus d'un mètre plus haut que le seuil de la porte, à Verdun on a construit un mur de terrasse de forme arrondi (pierres sèches) en arrière pour créer cet étage principal. On a déjà noté un tel aménagement aux grottes de l'Ermite et du Lierre ou du midi.

Spoulga de Verdun (massif du Quié de Sinsat)

XLambIII = 546,114 / YLambIII = 3055,915 / Z = 705

Au pied de la spoulga de Verdun.

Photo Phil Bence.



La visite de la spoulga de Verdun a permis de disposer de bonnes images de la grotte et de ses aménagements mais aussi de découvrir deux fragments de la même meule, l'un au

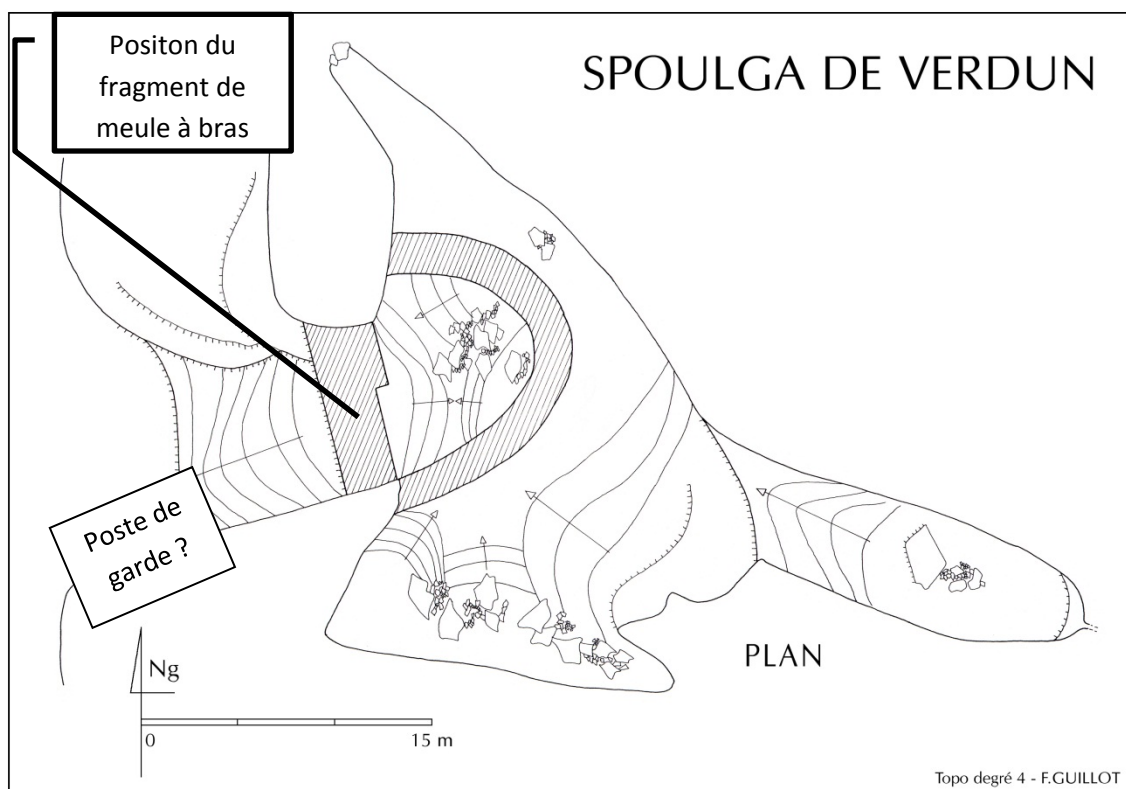
pied de la spoulga (tombé), l'autre dans le mur barrant le porche d'entrée de la spoulga. Ces fragments servaient de moellons au mur maçonné qui barre l'entrée et étaient donc en remploi. Cependant, la pierre dans laquelle est faite cette meule ne se rencontre pas localement autour de la spoulga et ces fragments ont donc été apportés sur place pour servir à la construction. Vous trouverez ci-dessous toutes les informations sur cette découverte dans la fiche du groupe meule qui a été remplie et envoyée au groupe.

On a pu aussi étudier un possible départ du chemin avec un petit aménagement comportant des traces de foyers, du type poste de garde) juste au pied de la grotte.

Enfin, il a pu être vérifié que cette spoulga comporte un étage inférieur d'entrée (voir remarque ci-dessus) par-dessus lesquels on compte 4 étages : l'étage principal assis sur le mur de terrasse et des retailles dans les sols de la grotte et 3 autres étages sur mortaises.



Images et montage Phil Bence.
Porche d'entrée et vue sur la vallée de l'Ariège.



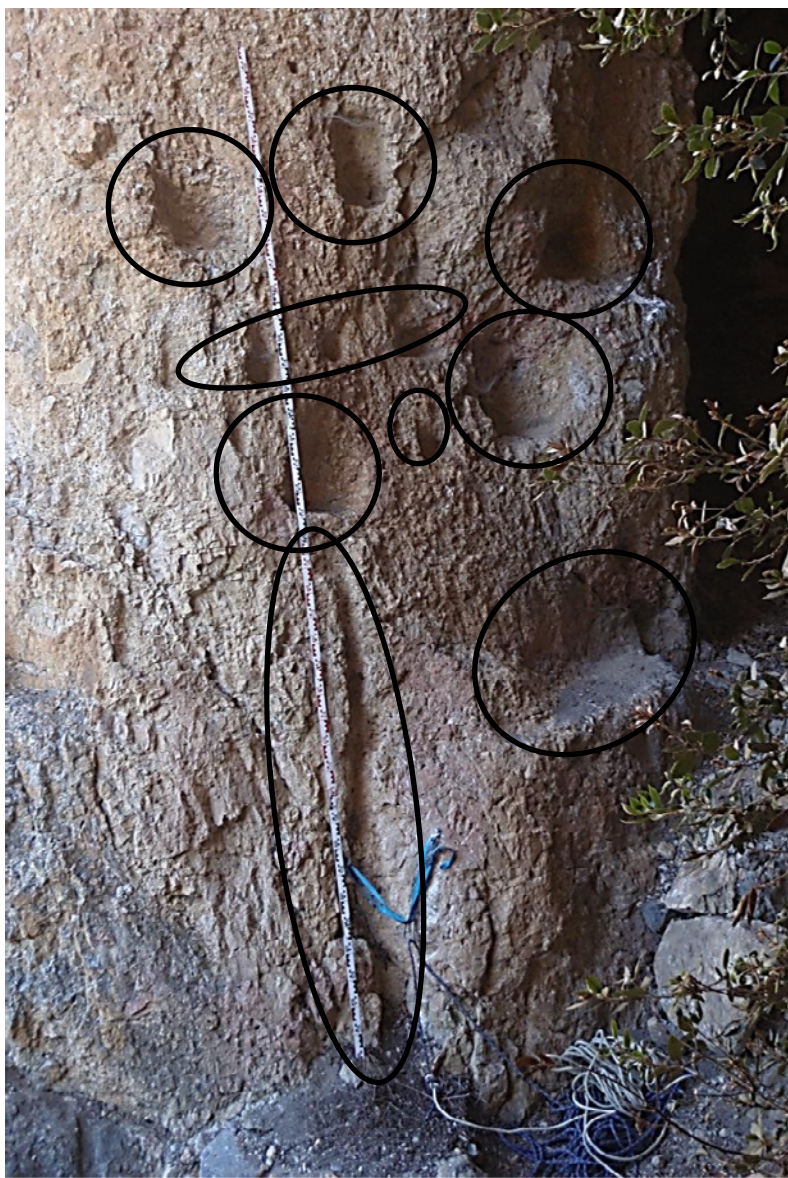
Fragment de meule à bras tombé au pied de la spoulga.



Fragment de meule à bras en place dans le mur maçonné de l'entrée. A l'arrière et à gauche vous apercevez la terrasse de forme arrondie en pierres sèches. Photo F. Guillot.



Fragment de lauze
(moellon allochtone)
découvert dans la grotte.
Un carreau fait 0,5 cm de
côté. Photo F. Guillot.



Entrée, versant nord, au-
dessus du mur qui est sous
la mire. La mire mesure 4
m.

Vous noterez la profusion et
la diversité des encoches,
ainsi que l'encoche
verticale qui suggère que le
mur n'était pas plus haut et
que s'encastrait un montant
(en bois ?) à cet endroit.

Photo F. Guillot.



Même paroi (entrée face bord) que la photo précédente, mais vue différente. Le personnage est sur le mur maçonné et la mire mesure 4 m. A droite et en bas, on aperçoit la terrasse arrondie. Photo Phil Bence.



Au fond de la grotte, un petit réduit comporte à son entrée (juste devant le personnage) des encoches verticales suggérant une porte en bois. Photo et montage Phil Bence.

Entrée de la spoulga vue de l'intérieur. Mur maçonné, fragment de meule et terrasses (sous les ronces en arrière). Noter la retaille à hauteur de l'étage principal et du haut de la terrasse sur la droite de l'image. Photo F. Guillot.





Paroi est de la spoulga. La mire mesure 4 m. A 2 m ou 2,2 m du sol actuel (= niveau sup de la terrasse arrondie en pierres sèches) apparaît un niveau de mortaises. Vers 4m de haut apparaît un second niveau et on en repère encore un autre au-dessus qui n'a pas pu être photographié. Ces trois niveaux sont repérables sur toutes les parois de la grotte. Noter entre les deux niveaux visibles sur cette image des mortaises s'élevant de biais, possible trace d'une rampe d'accès à l'étage supérieur. Le tout ne pouvait fonctionner qu'avec des poteaux au cœur de la spoulga. Photo F. Guillot.



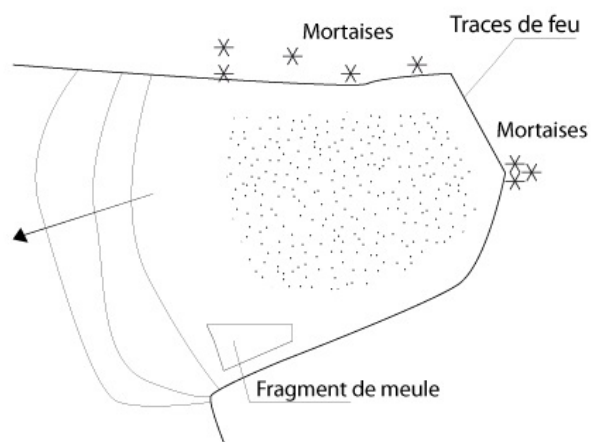
La mire fait 4 m. Paroi sud au-dessus du mur d'entrée de la spoulga. Vous noterez la même profusion d'encoche que sur la paroi d'en face, mais l'absence d'encoche verticale. Photo et montage Phil Bence.

Baume sous la spoulga de Verdun
(possible départ montée et poste de garde)
Commune de Verdun

Plan

Topo- DAO Guillot F.

X Lamb III : 546,114
Y Lamb III : 3055,916
Z : 690



Fiche envoyée au groupe meule pour les fragments découverts à la spoulga de Verdun

FICHE MEULE ROTATIVE Version du : 05/11/2011

FICHE
Auteur **Guillot Florence** Date création **05/11/2011** modification
Votre numéro de fiche

Document(s) joint(t)s / nom du fichier dessin

1 DECOUVERTE LOCALISATION Code INSEE (départ. + comm.) **09328** Région **Midi-Pyrénées**
Département (nom) **Ariège** Commune **Verdun**
Lieu-dit ; nom du site archéo **Spoulga de Verdun**
Précisions

1-2. CIRCONSTANCES Inventeur / Resp. fouille
Année **2011** ☐ fouille ou sondage ☒ prospection ☐ découverte fortuite ☐ Autre

1-3. CONTEXTE ARCHEOLOGIQUE
Site **Grotte fortifiée**
(type, datation) **Moyen-Âge**
Structure **Mur** Datation du contexte
Entre et
XIIe siècle

2 LIEU DE CONSERVATION Dépôt, localisation, n° de référence de la meule
Les deux fragments sont restés sur place. L'un dans le mur où il était, l'autre au pied du mur où il est tombé donc au pied de l'escalade pour atteindre la grotte.
Dernière date d'observation / mention de la meule dans ce lieu **09/09/2011**

3 MORPHOLOGIE ☐ Ebauche
3-1. TYPE ☐ Meta ☐ Catillus ☒ Indéterminé
3-2. ETAT DE CONSERVATION ☐ Entier ☐ Secteur
☐ Demi ☒ Fragments
3-3. PRINCIPALES DIMENSIONS
A. Diamètre maxi. meule 69 46 cm
B. Oeil : diam/écartement max ? ? cm
C. Hauteur maxi. meule 10,2 10,3 cm
D. Hauteur du flanc 8,3 8 cm
E. Oeil : épaisseur (hauteur) ? ? cm
3-4. OIL DE LA MEULE
Forme de la section supérieure
☐ Circulaire ☐ Quadrangulaire ☐ Autre
Oeil catillus ☐
Type oeil catillus **1A**
Oeil meta
☐ Perforant
☐ Non perforant
Précisions sur l'oeil
Non visible sur les deux fragments

4 DESSINS
Spoulga de Verdun
Fragments de meules
Fragment en place dans le mur
Fragment au pied du mur
0 50 cm

3-5. PENTE DE LA SURFACE ACTIVE
Type pente **III** Degré courbure 1 **0, plat**
Degré courbure 2
type pente commentaires ☐ ok

3-6. AMÉNAGEMENT(S) POUR L'ACTIONNEMENT DU CATILLUS ☐ absent ☒ non visible
ENCOCHE(S) ☐ sur le flanc ☐ "à ciel ouvert" (face sup.) ☐ trou vertical (face sup.) ☐ Autre...

groupe-meule@orange.fr

FICHE MEULE ROTATIVE Version du : 05/11/2011

	Type	Forme	Angle axe oeil (en °)	Hauteur (en cm)
Perf. latérale 1	<input type="button" value="▼"/>	ronde	<input type="button" value="▼"/>	
Perf. latérale 2	<input type="button" value="▼"/>	<input type="button" value="▼"/>	<input type="button" value="▼"/>	<input type="button" value="▼"/>

Précisions (nombre, dimensions, commentaires ...)

AUTRE(S) TYPE(S) D'AMÉNAGEMENTS POUR L'ACTIONNEMENT (description, position, dimensions...)

Cercle Rien de visible 3-7. ÉLÉMENTS RAPPORTÉS Rien de conservé3-8. MORPHOLOGIE : OBSERVATIONS COMPLÉMENTAIRES

5 MATIERE 5-1. ROCHE Précision Couleur Noir, gris et blanc
 5-2. DESCRIPTION Poudingue siliceux (permien)

Aspect matière ☐ Poreux ☐ Vacuolaire ☒ Massif

Grains 10-13 taille maxi.(mm.)

☒ Visibles à l'oeil nu ☐ Non visibles à l'oeil nu

Vue par un géologue Oui

Lame mince Non

ORIGINE SUPPOSÉE haute Ariège, nombreux gîtes**6** TRACES 6-1. SUR LA SURFACE ACTIVETraitement,
façonnageHabillage habillage raisonné ☐ oui ☒ non habillage type Usure (degré,
position)
6-2. SUR AUTRE FACE, FLANCS, OEIL (traces façonnage, usure ...)

Non

7 SOURCES D'INFORMATION

Personne(s) ayant étudié la meule + date + n° de classement

Florence Guillot, sur site octobre 2011.

Bibliographie, rapports, archives, témoins ...

Rapport de la prospection Traces et vestigestroglodytiques des époques historiques dans les cantons de Tarascon-sur-Ariège, Vicdessos et Les Cabannes, 2011, à paraître, dactylographié.

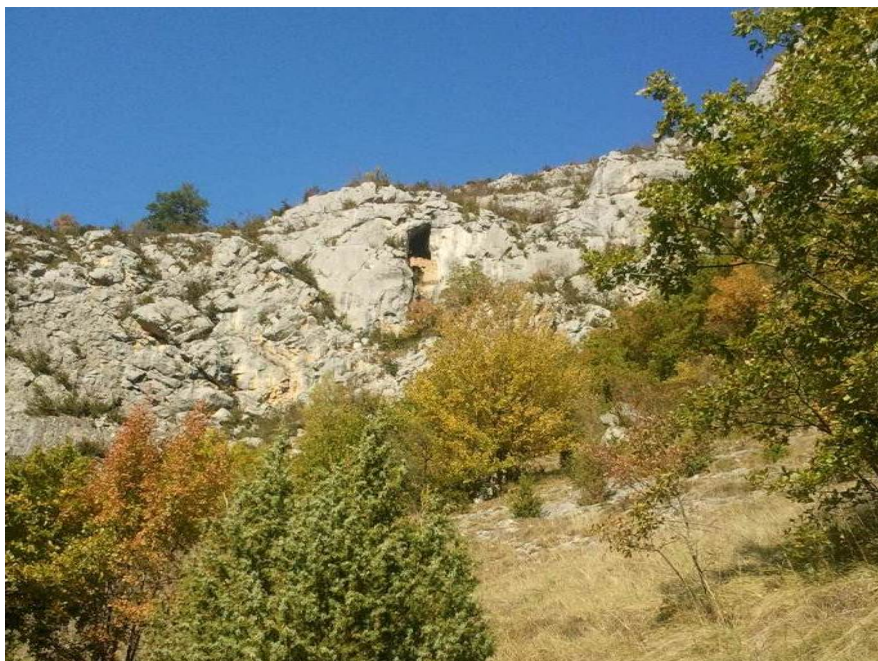
Téléchargeable sur www.lebarri.fr et www.chateaux09.fr / dépôt au SRA Midi-Pyrénées et aux Archives Dépar-**8** REMARQUES COMPLÉMENTAIRES

Site accessible par une escalade de 15 m.

groupe-meule@orange.fr

Spoulga de Baychon (massif de Castel Merle et Sibada)

La visite de la spoulga de Baychon a permis de réaliser des images numériques de la grotte et de ses aménagements dont les plus intéressantes sont reproduites ci-dessous.



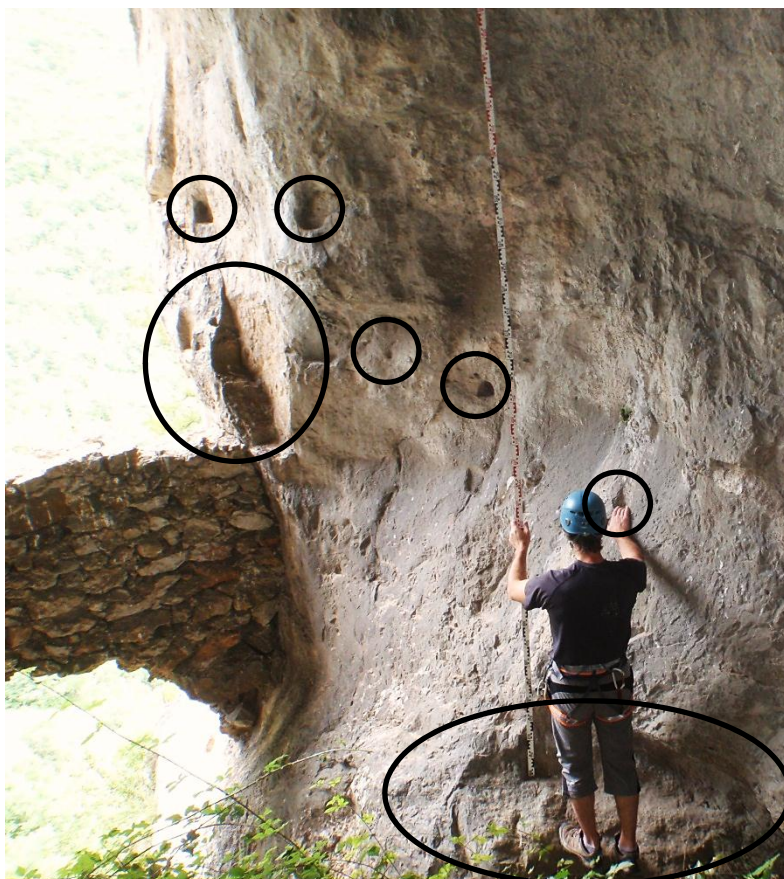
Spoulga vue de Baychon (hameau de la commune de Miglos). Photo F. Guillot.



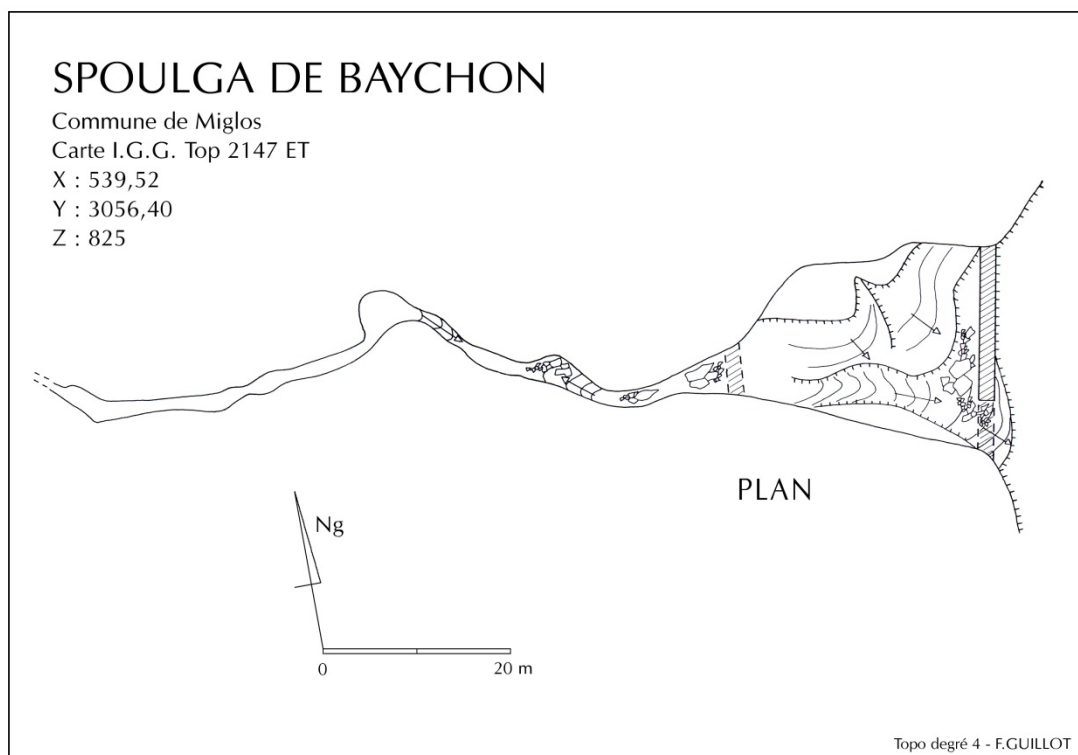
La spoulga vue du dernier pallier. La forme outrepassée de la porte est due à la perte des moellons au-dessus du piédroit. Noter l'absence de merlons/créneaux, le fait que la porte s'appuie sur la roche et le boulin (traversant) au-dessus et à droite de la porte. Photo F. Guillot.



Paroi et mortaises à l'intérieur, côté nord, Photo Phil Bence.



Paroi et mortaises à l'intérieur, côté sud. Sous les pieds du personnage existent aussi une retaille plate du sol dont le niveau correspond au niveau principal de la grotte qui domine donc l'entrée. Elle aurait connu un étage de plus sur mortaises. Photo F. Guillot



Dessin d'Enrico Cangini - Proposition de restitution de l'état de la spoulga de Baychon au XIIIe siècle





A l'extérieur de la grotte, en avant de la porte et en hauteur (à peu près en haut du mur) on note des mortaises, possibles vestiges d'ouvrages en bois en encorbellement sur le vide (hourds ou aménagement pour récupérer de l'eau ?). Photo Phil Bence.



Sous la porte, une encoche en paroi. Photo F. Guillot.



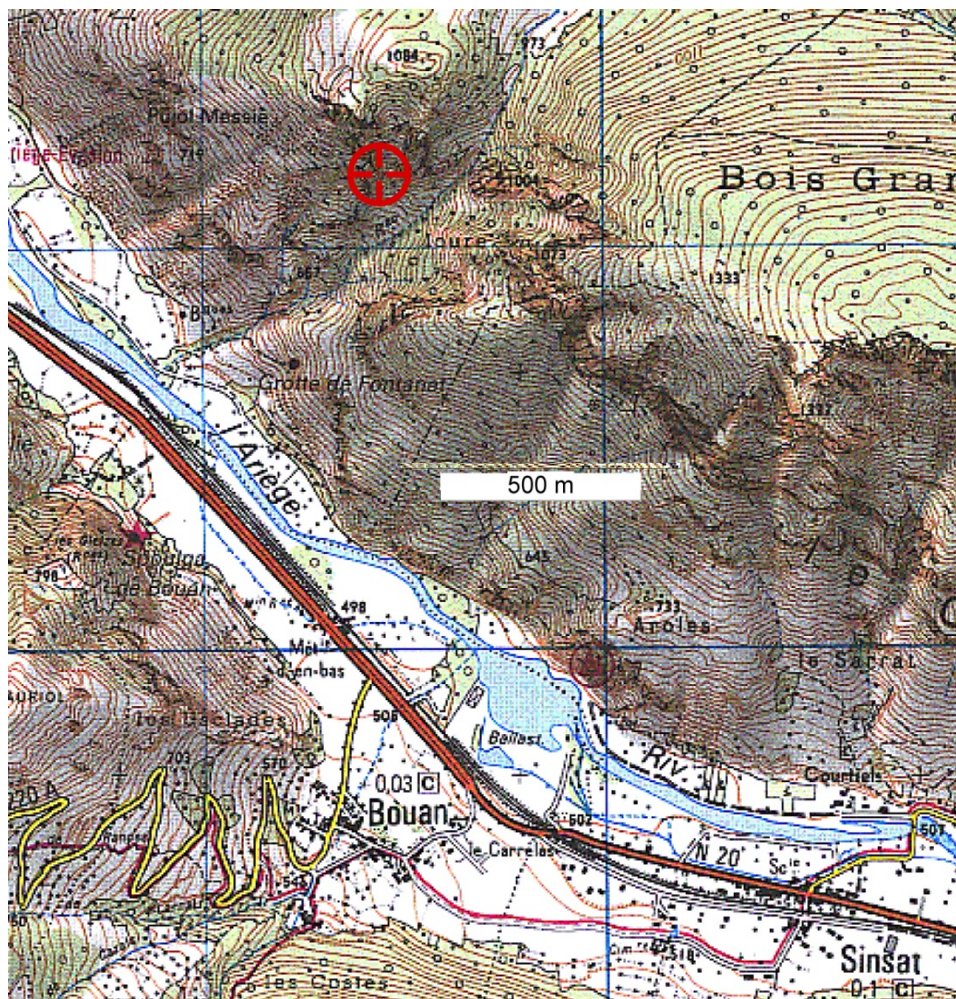
Face interne du mur qui barre le porche d'entrée. Photo F. Guillot.

QI 15

Il s'agit aussi d'un revisite pour le QI15 qui est la grotte située en dessous du QI15bis.

Grotte décrite et topographiée par Luc Wahl et Vincent Guinot au préalable.

Nous avons refait une topographie du QI15. Nous avons en plus réalisé en plus l'escalade du QI15bis au-dessus du QI 15 car elle n'avait pas été faite mais rien n'y a été découvert.



Commune d'Ornolac-Ussat-les-Bains.

Massif en rive droite du ruisseau de Lujat.

LambIII : X=543,637 / Y=3057,497 / Z=855 m à 890 m (grottes étagées), coordonnées GPS

La grotte se développe dans des brèches calcaires.

Cette grotte est très éloignée du fond de vallée et son existence pose de vraies questions. Elle est située 350 m au-dessus de la vallée dans un vallon très raide -entrecoupé de falaises- qui se termine en cirque barré de toutes parts de hautes falaises calcaires.

Cinq étages de mortaises + des mortaises d'accès en-dessous de l'étage le plus bas ont été repérés... Ces aménagements s'étagent sur 15 m de haut dans une fissure

naturellement peu propice car étroite et située en arrière donc peu en vue du fond de la vallée.

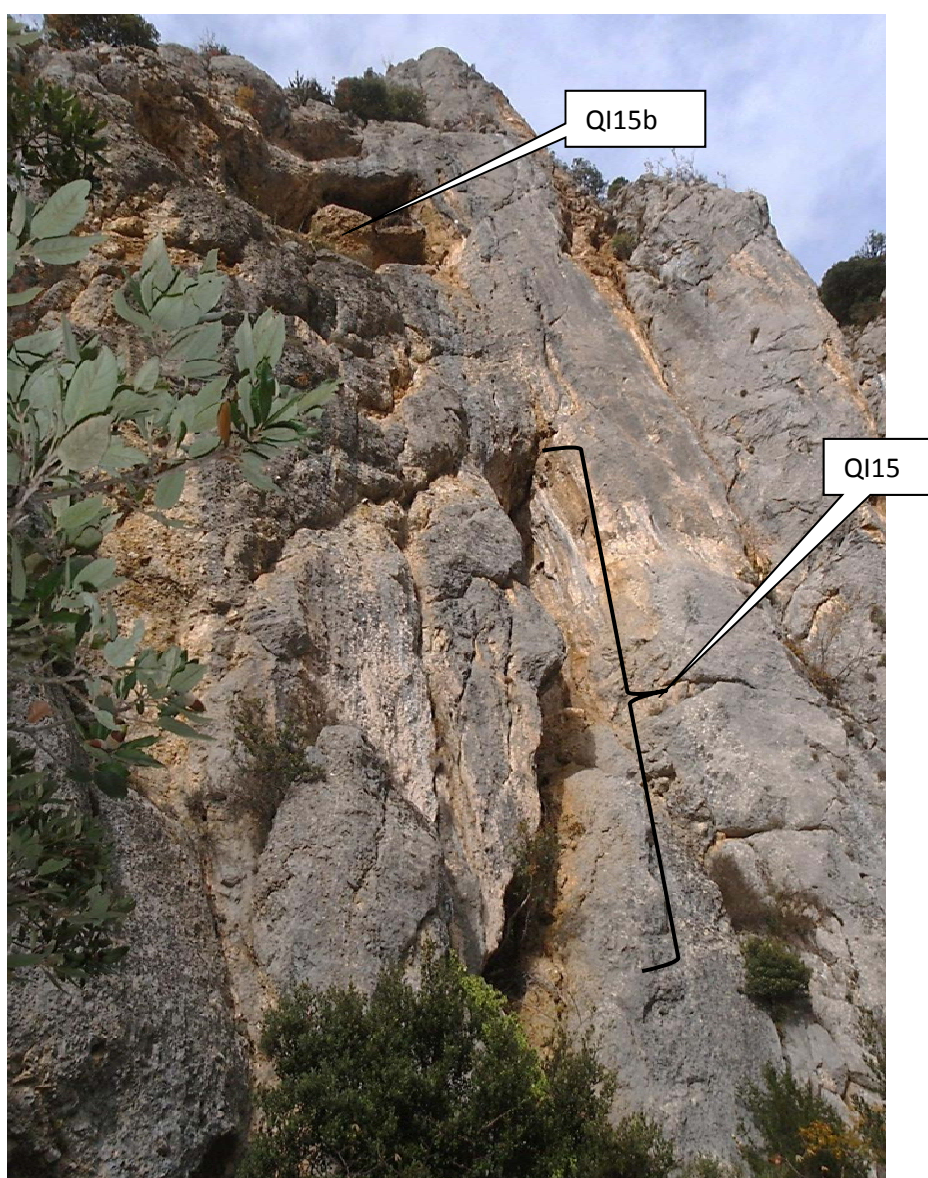
L'étage 4 et le dernier étage s'avancent de plusieurs mètres en encorbellement sur le vide (vers l'extérieur), ce qui permet de mieux voir la vallée de l'Ariège, sur 500 m de long et au niveau des spoulgas de Bouan auxquelles ont fait parfaitement face.

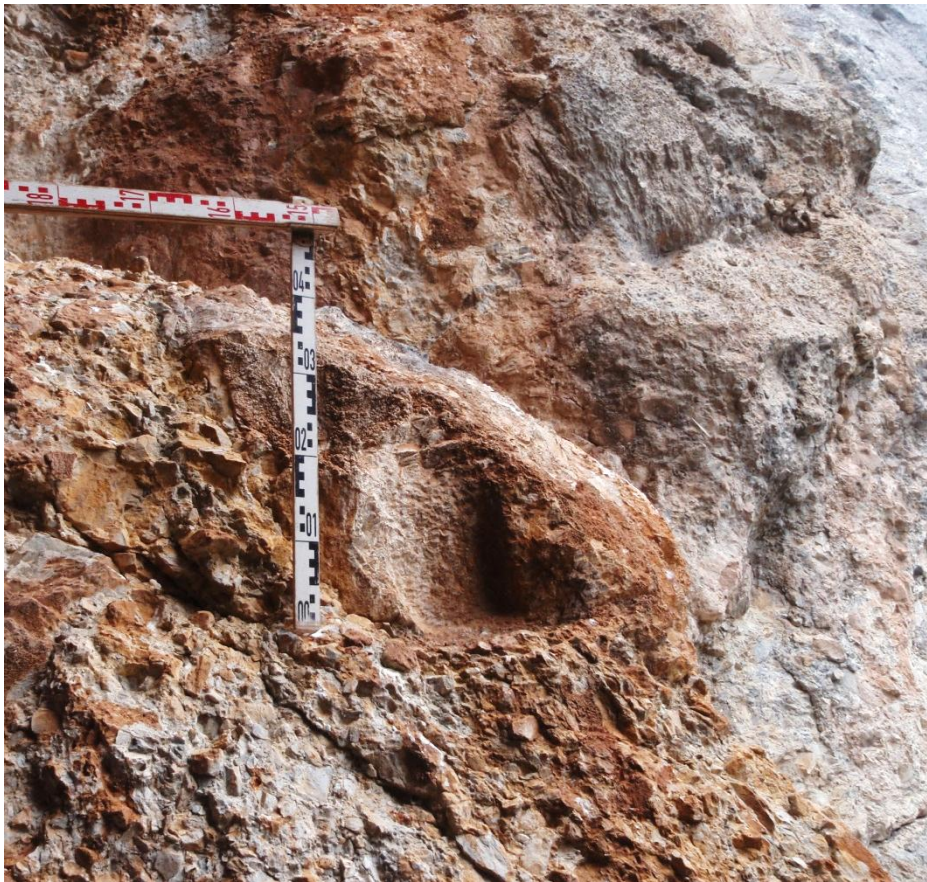
Les mortaises de planchers sont toutes de section quadrangulaire du type 10-12 x 16-20 cm. Tandis que les mortaises liées à l'accès sous le premier étage sont de sections ovales et plus petites.

Dans tous les cas, les coups de pointerolles sont bien visibles.

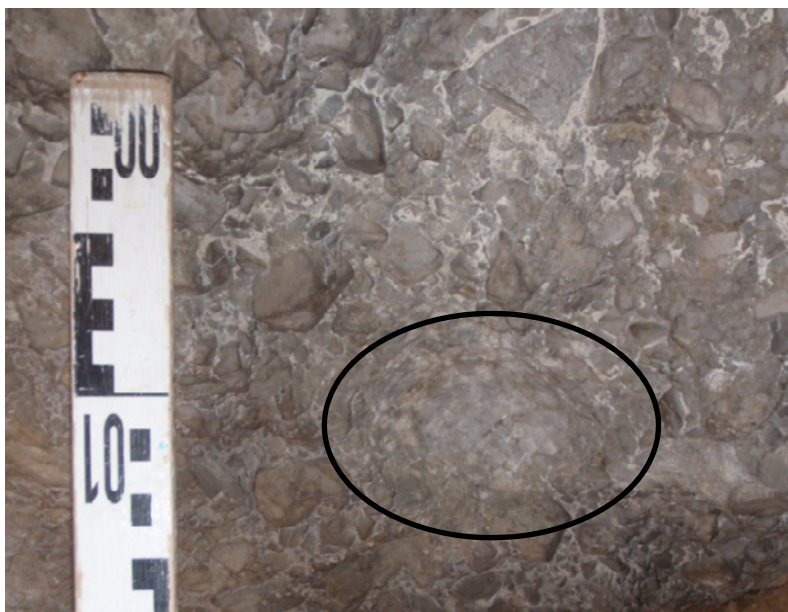
Existent aussi au niveau des étages des surfaces retaillées à plat.

On retrouve aisément les mortaises face à face et la lecture de l'étagement est assez simple ce qui semble indiquer qu'il y a eu un seul aménagement pas ou peu remanié.





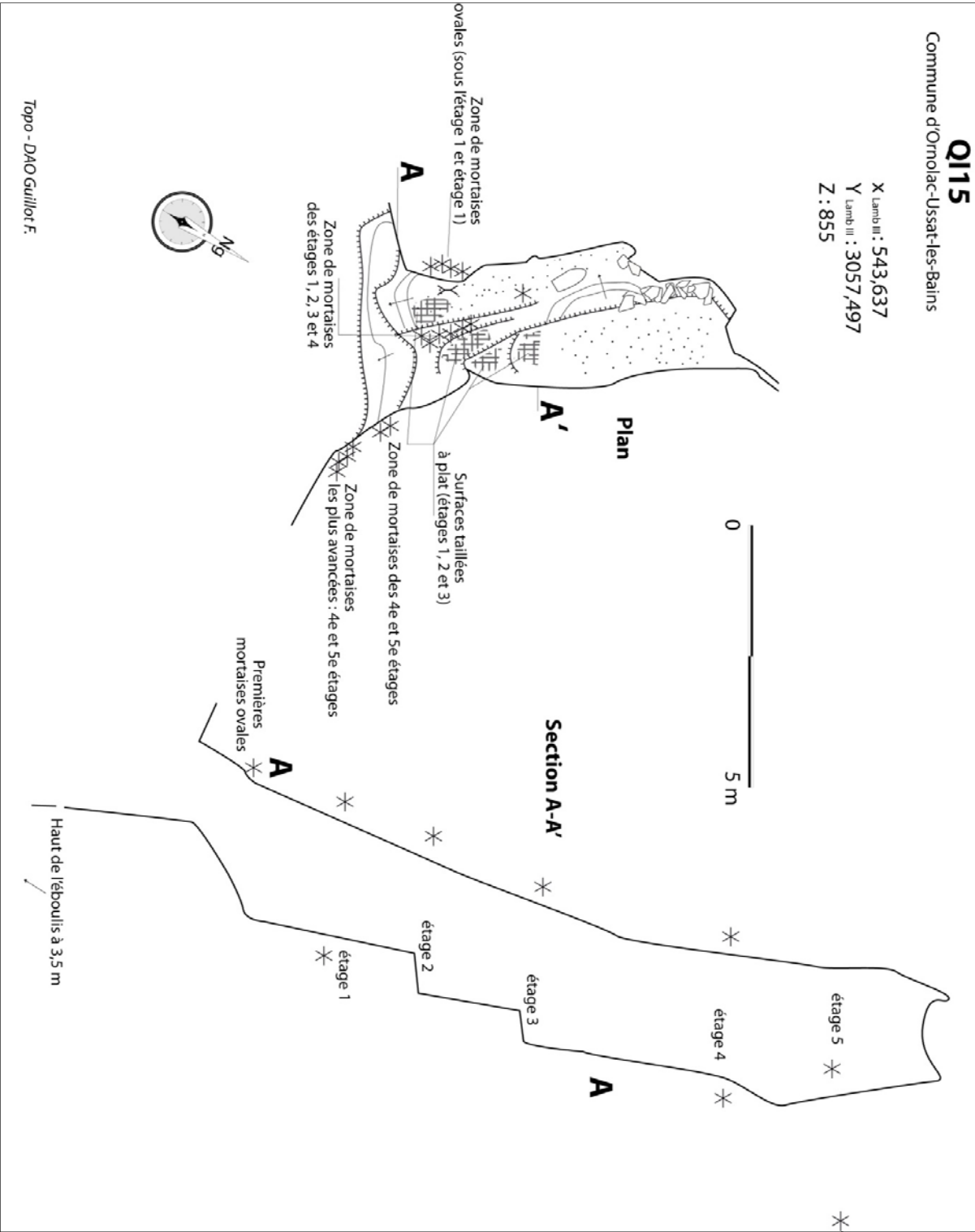
Mortaise quadrangulaire dans le Q15



Mortaise ovale en bas du Q15



Mortaise (au bout de la main) et retaille à plat (sous le personnage) du 3^e étage du QI15



Autour de Saurat : massifs de Siech et l'Arse et de Calamès

Les grottes comportant des céramiques repérées par Monsieur G. Vidal dans les années 1930 dans ses articles

Dans trois grottes, aucune trace ou vestige médiévaux n'ont été repéré, mais monsieur Vidal y décrit des découvertes de tessons qui ont l'air médiévaux, d'autant qu'il en a dessiné certains (**Vidal 1929**).

Grotte de Siech

Commune de Saurat

X = 535,38 Y = 3065,77 Z = 696, coordonnées GPS

La grotte de Siech, dont une des entrées inférieures est pointée sur la carte IGN est très connue. L'entrée est un petit méandre sans aucune possibilité d'habitation ou de gros stockage. Vidal y dit avoir fouillé, mais ce terme peut seulement signifier qu'il y a cherché dedans des traces et vestiges. Il rappelle une découverte qui y aurait eu lieu d'une hâche en bronze. Vidal y rapporte avoir découvert dans la galerie montante à droite à l'entrée un fragment de céramique.

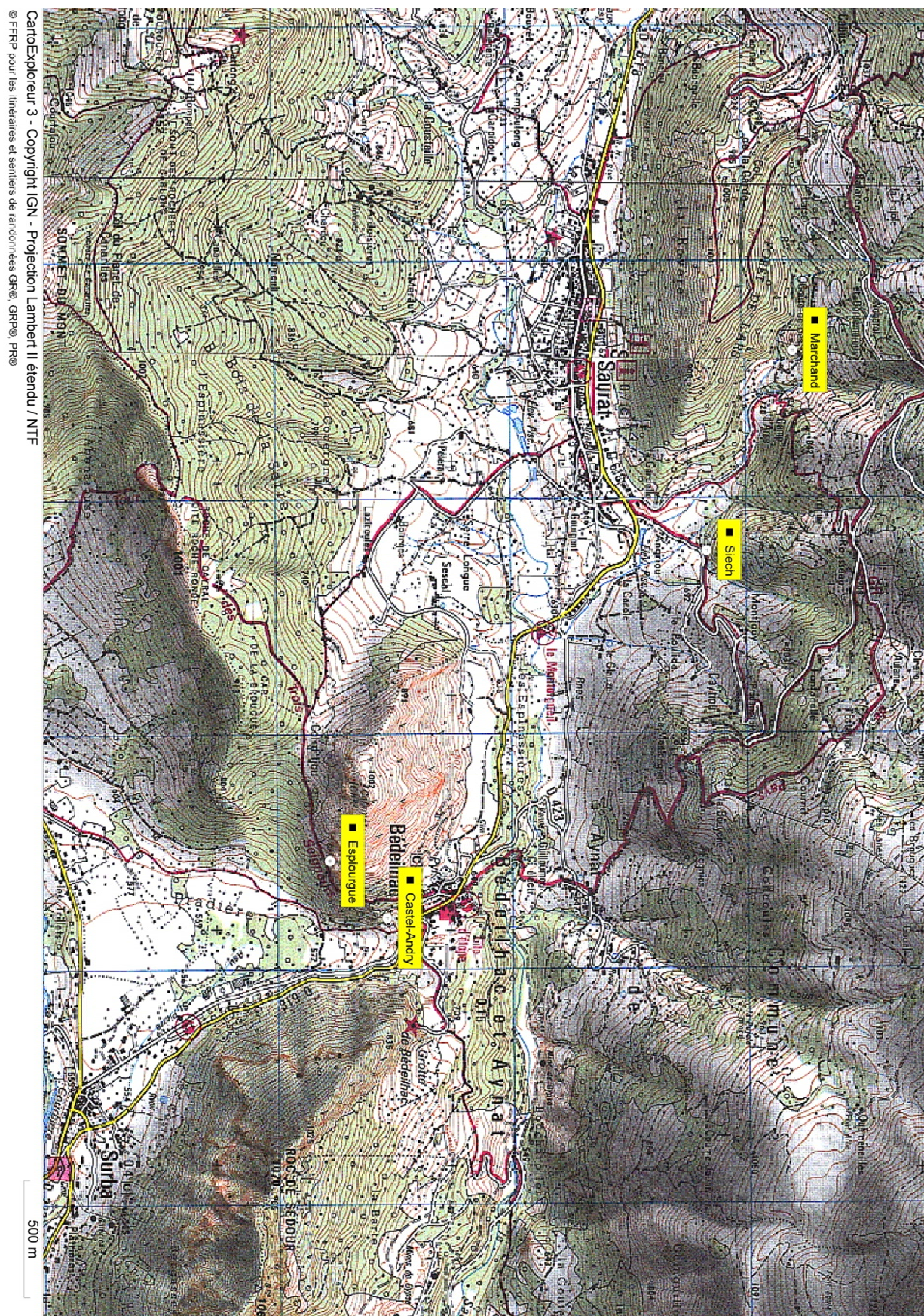
Grotte du Marchand

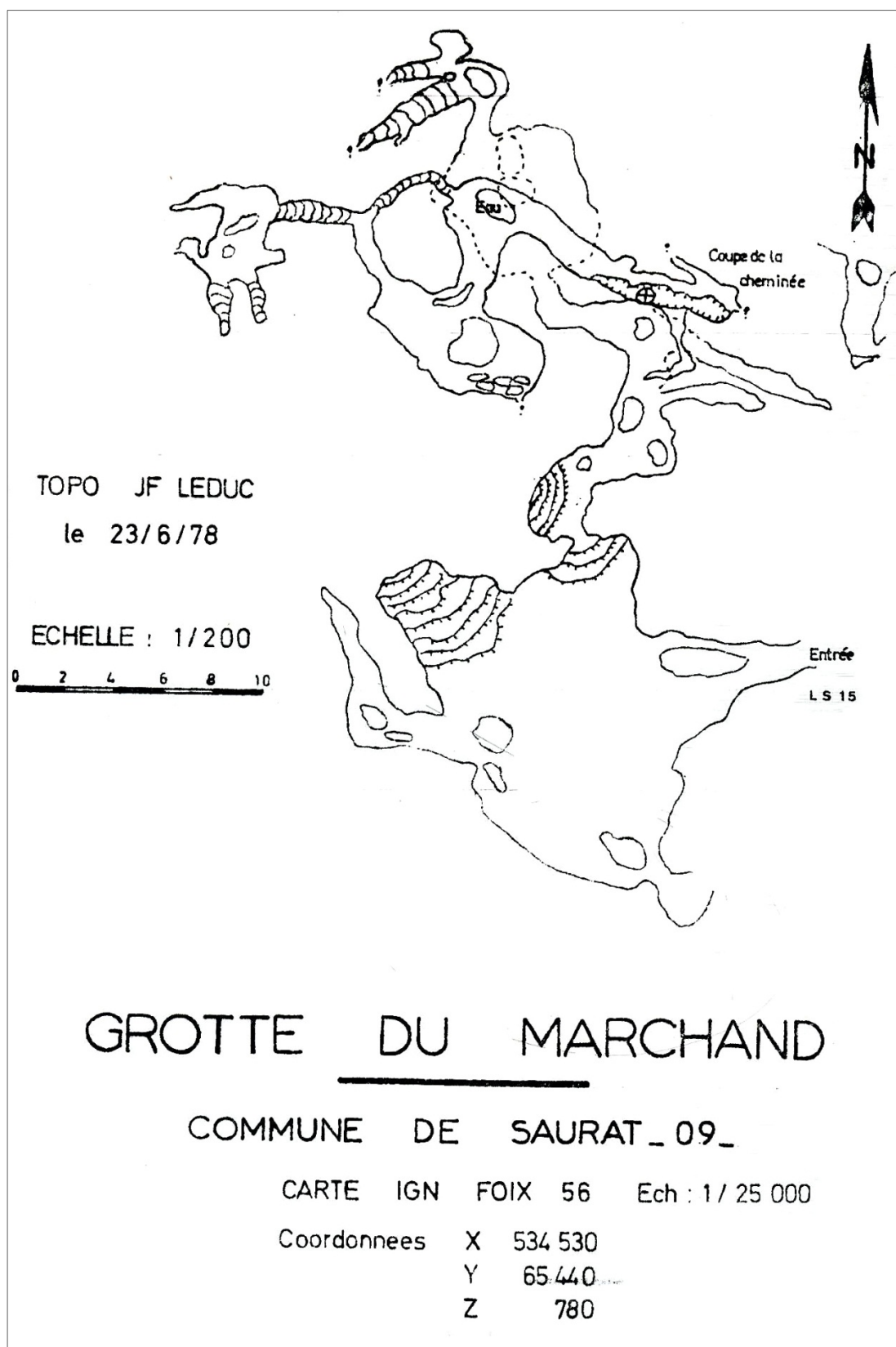
Commune de Saurat

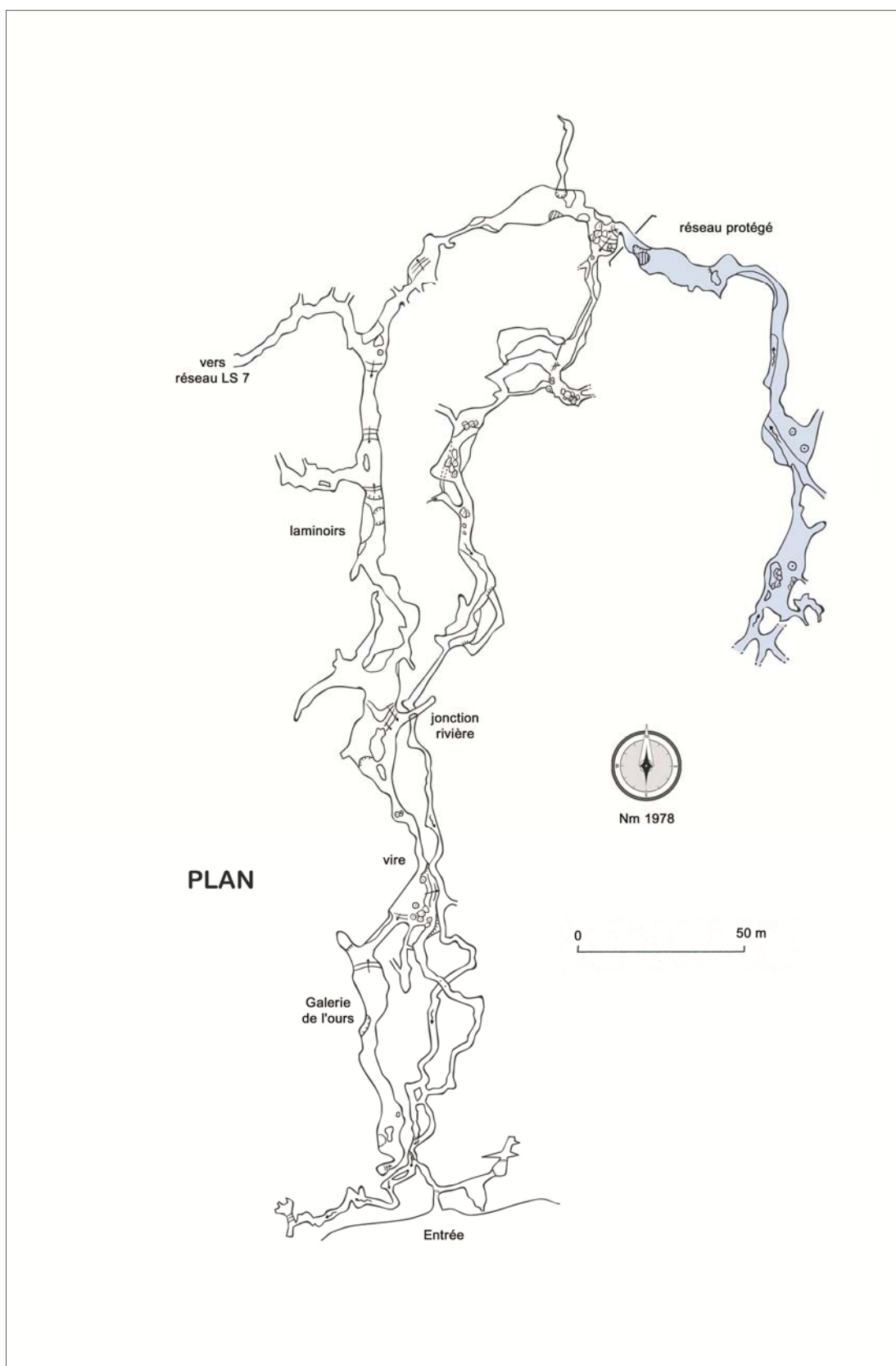
X = 534,53 Y = 3065,440 Z = 780, coordonnées de la topographie

La grotte du Marchand supérieure est bien moins développée que la grotte de Siech mais est composée de salles de dimensions suffisantes pour y réaliser des opérations de stockage, voire y vivre. Vidal y rapporte avoir découvert dans les deux premières salles des fragments de céramiques.

Les céramiques sont décrites non glaçurées et de « facture grossière ». Elle aurait été noire en surface seulement et le cœur est de couleur gris « cendré » ou « blanc sale ». Les panses sont arrondies et les cols « rabattus et recourbés dehors ». On y repère du dégraissant quartzeux assez gros. Elles ne sont pas montées au tour. Suivent dans son article les images de ces tessons dont certains au moins (l'image n'est pas très nette) sont tout à fait médiévaux.







Grotte de Siech – Commune de Saurat – Topo SCHS

Enfin, dans un autre article, G. Vidal rapporte (**Vidal 1929a**) une autre découverte dans une baume située au bord du chemin qui conduit depuis Bédeilhac au col de Jou, en face sud du Calamès. Cette grotte, appelée l'Esplourgue⁷⁰, est située au niveau du secteur d'escalade nommée « les grottes » et est composée de quelques baumes qui jonctionnent.

Enfin, dans le même article, il rapporte aussi des découvertes (mais non dessinés) dans les grottes des enchantés (*Encatados*), la grande grotte de Bédeilhac⁷¹ et de Castel-Andry près du village de Bédeilhac. Bien sûr le toponyme de Castel-Andry m'a attiré il y a longtemps, mais mes prospections dans cette grotte comme dans celle des Enchantés n'ont rien donné et les découvertes que mentionnent G. Vidal ne sont pas à coup sûr des éléments médiévaux.

Notons, qu'il a mentionné dans son article qu'il existait auparavant un usage de deux de ces grottes par les habitants de Bédeilhac « Castel-Andry et l'Esplourgue sont encore utilisées par l'homme de nos jours, la première comme dépôt de bois de chauffage, la seconde comme abri à gerbes de blé pendant la belle saison. Cette dernière, bien abritée des vents froids, sert aussi en hiver de « cagnard » aux habitants de Bédeilhac ».

Les photos de son article permettent de se rendre compte qu'il existait devant une des baumes de l'Esplourgue un mur en pierres sèches qui ne l'obturait que partiellement et haut d'environ 2 m.

Il a mené une fouille dans celle des Enchantés découvrant des céramiques et vases cinéraires de l'époque Antique.

⁷⁰ De *Spelunca*.

⁷¹ Les collections du SRA Midi-Pyrénées comportent d'ailleurs un pot issu de la galerie Vidal ???

Annexes – addenda :

Commune de Tarascon :

- Grotte de Lourdes

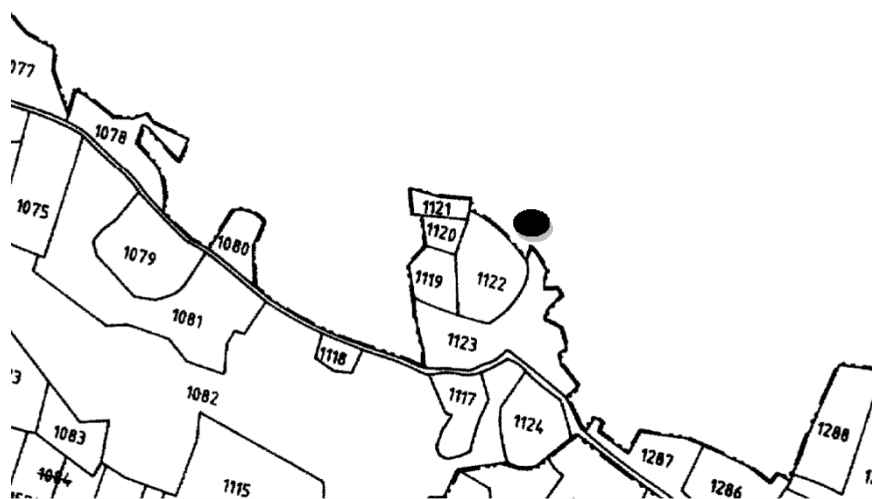
Cadastre : feuille A2, parcelle 1033.



Commune de Verdun :

- Spoulga de Verdun

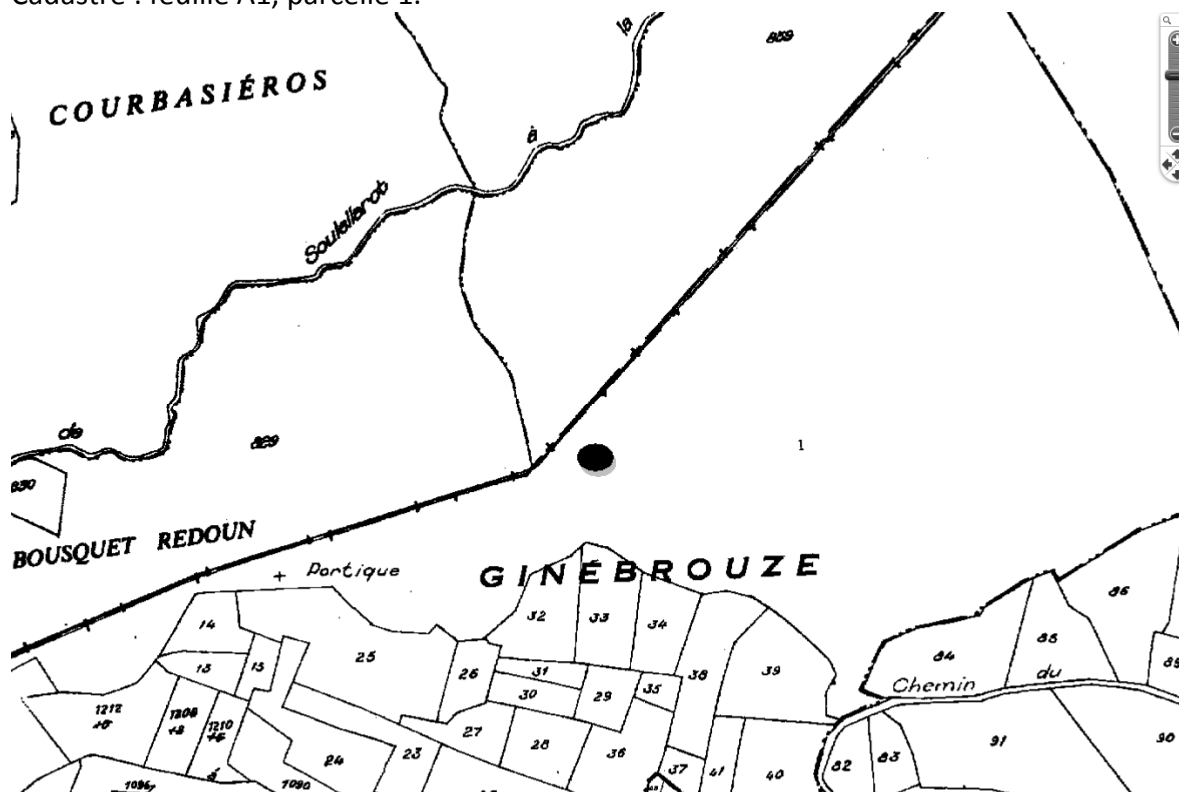
Cadastre : feuille A4, parcelle 1005.



Commune de Miglos :

- Spoulga de Baychon

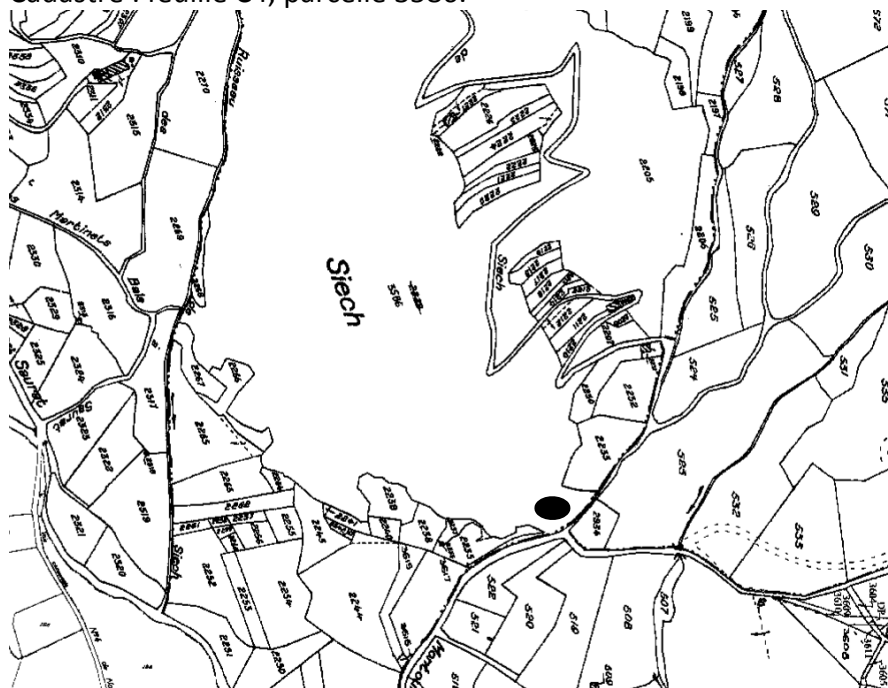
Cadastre : feuille A1, parcelle 1.



Commune de Saurat :

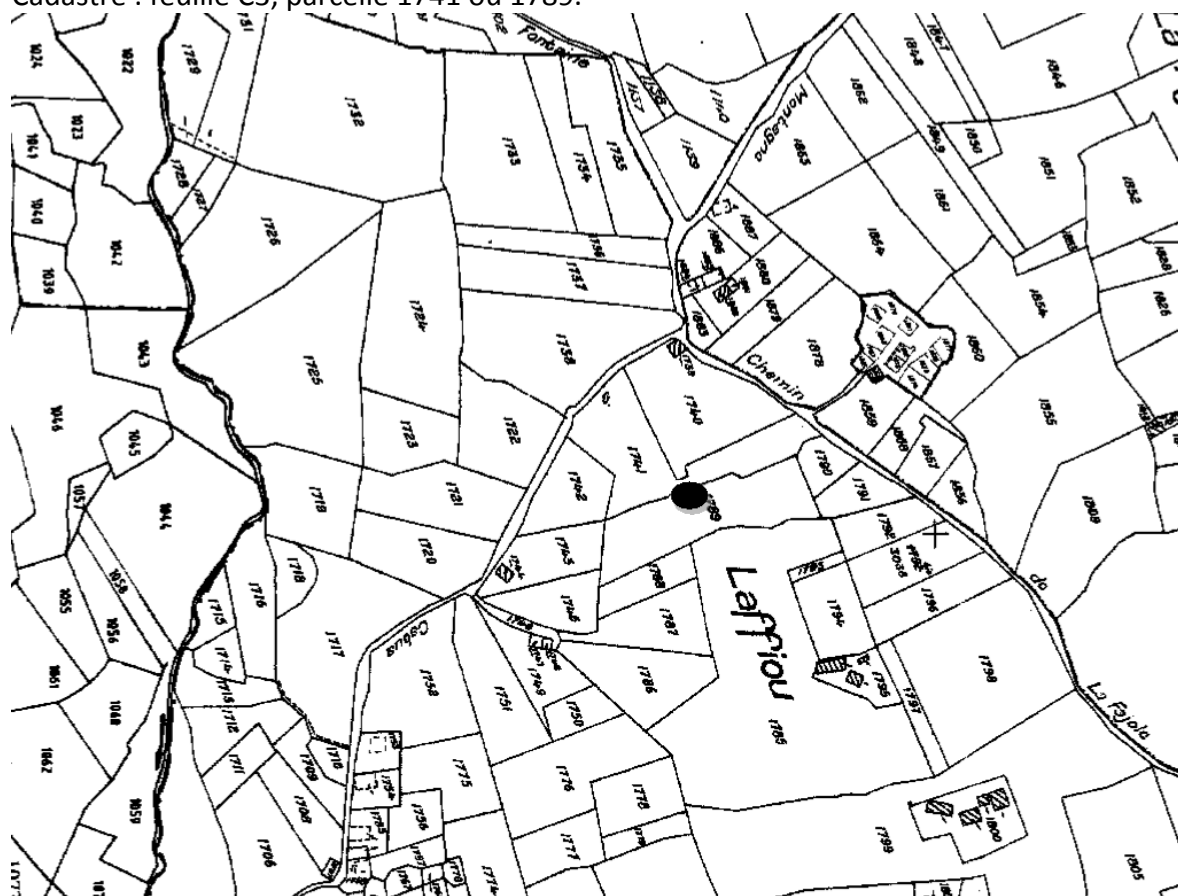
- Grotte de Siech (entrée classique et inférieure)

Cadastre : feuille C4, parcelle 3586.



- Grotte du marchand

Cadastre : feuille C3, parcelle 1741 ou 1789.



Grottes sans traces apparentes

Massif de Niaux



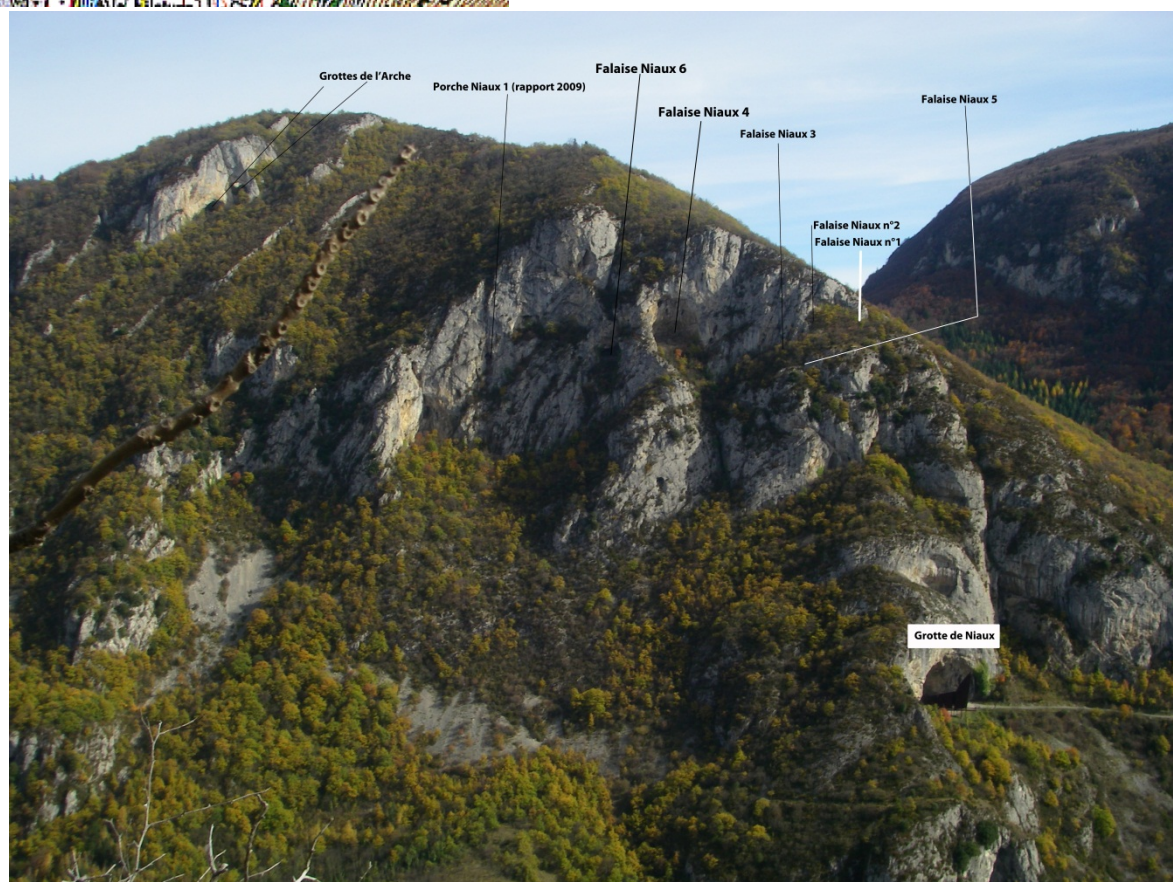
A été aussi vérifiée l'entrée de la grotte aux cierges.

Nom de la cavité : Falaise Niaux 6

Commune : Niaux

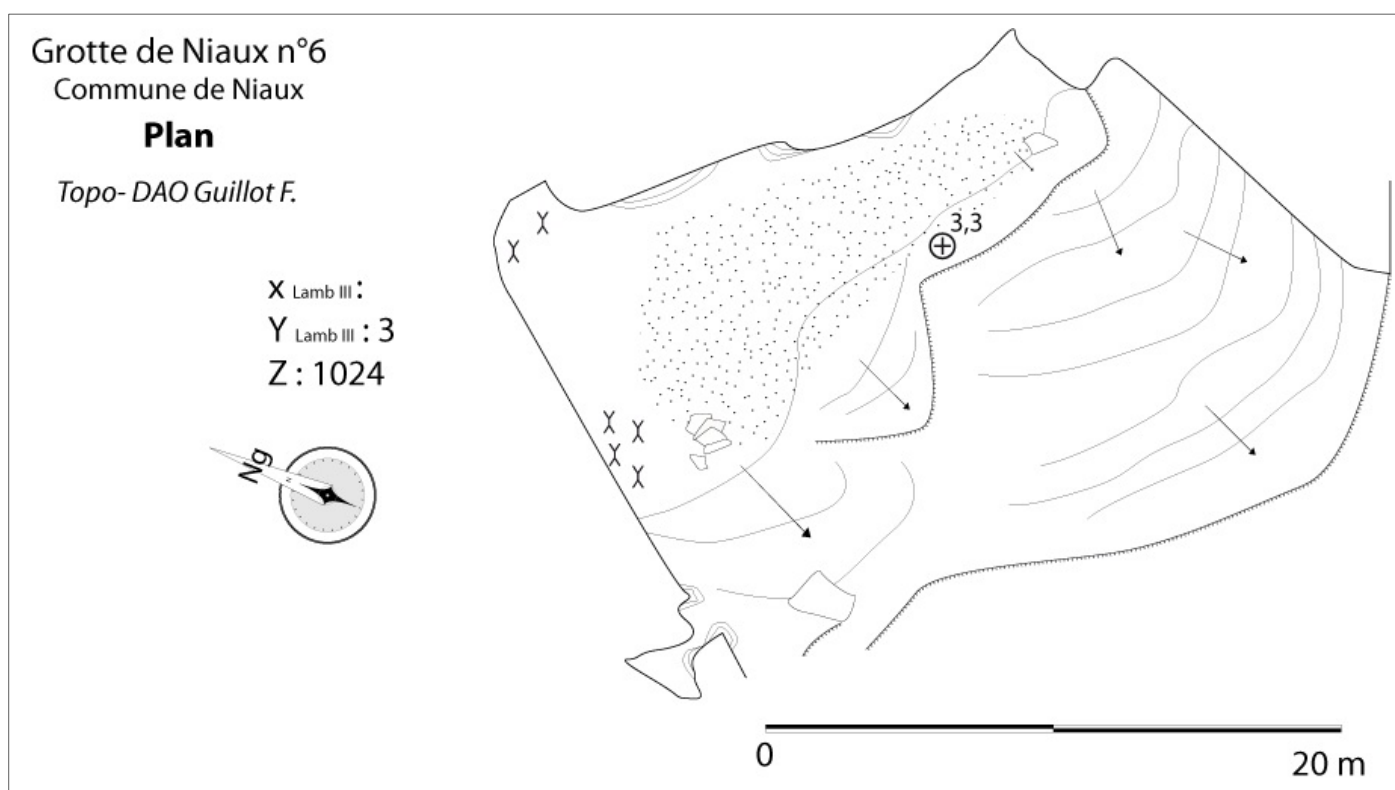
Coordonnées Lambert III : x : 539,417 / y : ?3058,233 / z : 824, coordonnées GPS.

Une escalade d'une trentaine de mètres conduit à ce porche qui ne comporte aucun vestige apparent.





Intérieur de la grotte dite falaise Niaux 6. Photo F. Guillot.



Massif du Quié de Sinsat

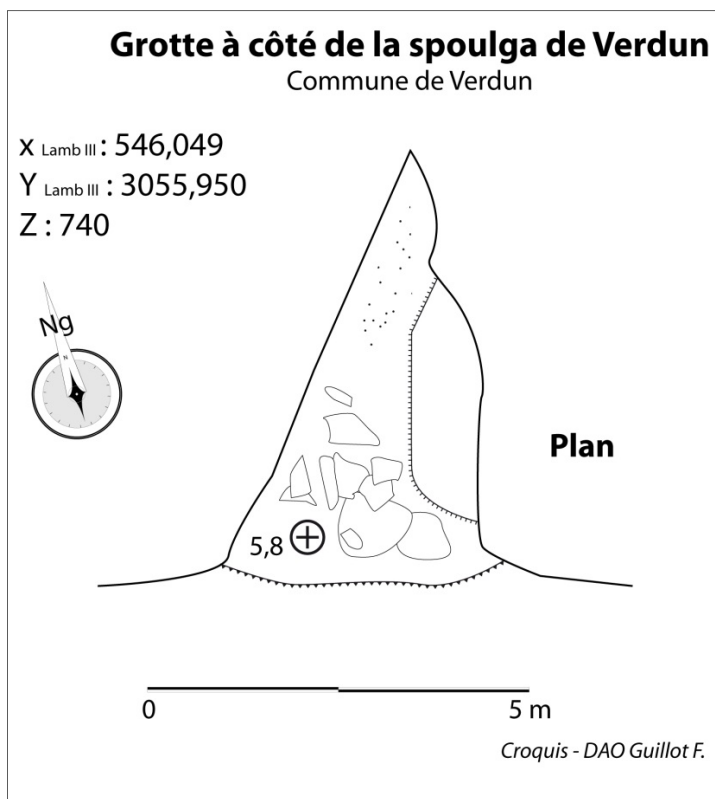
Nom de la cavité : Grotte à côté de la spoulga de Verdun

Commune : Verdun

Coordonnées Lambert III : x : 546,049 / y : 3055,950 / z : 740, coordonnées GPS.

Une escalade d'une dizaine de mètres conduit à ce porche à l'ouest de la spoulga de Verdun et dans la même barre de falaise mais qui ne comporte aucun vestige apparent.





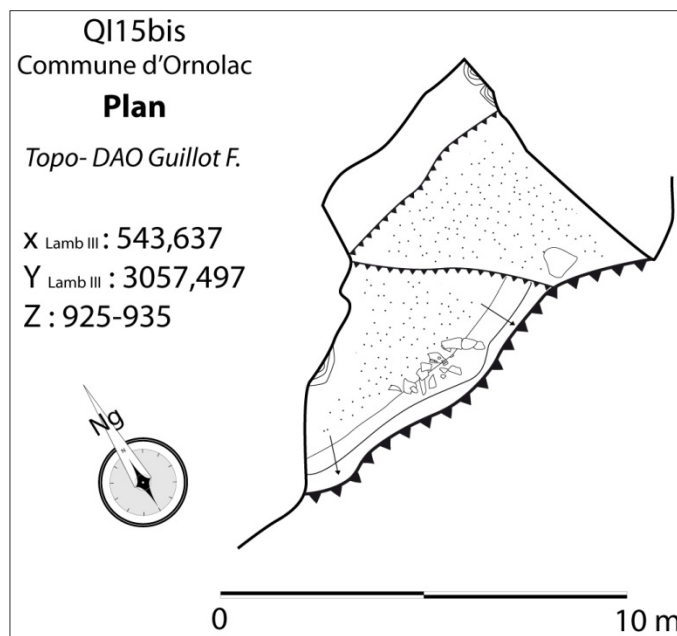
QI15bis

Une escalade de 50 m au-dessus (par la gauche) du QI15 a mené au QI15bis. Aucune trace n'y a été repérée, mais nous avons été troublés par la régularité et l'horizontalité des niveaux de sol.

Commune d'Ornolac-Ussat-les-Bains.
Massif en rive droite du ruisseau de Lujat.

LambIII : X=543,637 / Y=3057,497 / Z=925 à 935 m, coordonnées GPS
La grotte se développe dans des brèches calcaires.

Voir photo ci-dessus chapitre QI15.



Publication proposée à Archéologie du Midi Médiéval

Le troglodytisme médiéval en haute vallée de l'Ariège : occupations et utilisations des porches des grottes.

Florence GUILLOT⁷²

Résumé : Une prospection archéologique utilisant des techniques d'escalade a permis de revisiter tous les porches de grottes situés autour de Tarascon en haute vallée de l'Ariège, au cœur du versant nord des Pyrénées. La recherche ciblait les vestiges des époques historiques et ceux des XIIe-XIVe siècles ont été particulièrement nombreux à être observés. Il s'agit d'un troglodytisme certes éclectique mais finalement peu marqué par les usages pastoraux. Les porches utilisés, majoritairement perchés, ont surtout été des sites de points forts défensifs et de surveillance dépendant des comtes de Foix et associés dans un réseau à un vaste glacis fortifié, comprenant aussi des *castra* isolés du monde civil et des bourgs castraux.

Mots clefs : Grotte, karst, spoulga, troglodytisme, fortification, Pyrénées, Ariège, comté de Foix, réseau castral, bergerie.

Sur le versant nord des Pyrénées, en haute Ariège, entre Foix et Verdun, la couverture sédimentaire secondaire se dresse en larges et hautes falaises issues du modelé glaciaire quaternaire et percées de multiples porches : c'est là qu'a pris place une prospection archéologique (fig. 1).

Ces calcaires durs, souvent marmorisés, sont bien karstifiés et parcourus par de célèbres réseaux souterrains comme celui de Niaux-Sabart-Lombrives qui se développe entre les vallées du Vicdessos et de l'Ariège, à peu de distance de Tarascon-sur-Ariège. Outre quelques grandes entrées de réseaux, les flancs redressés des vallées encaissées sont percés de centaines de porches de toute taille qui doivent parfois leur creusement plus à l'action glaciaire qu'à celle de l'eau courante. Autour de Tarascon-sur-Ariège, se concentrent de très hautes falaises calcaires, cloisonnant des vallées resserrées surcreusées par les glaciers et façonnant des reliefs isolés vigoureux, témoins de l'ancienne couverture sédimentaire laminée par l'érosion (fig. 2).

L'objectif de la prospection n'était pas tant de découvrir des nouveaux réseaux - car ces porches ont presque tous été déjà visités par des spéléologues ou des préhistoriens - mais plutôt de lever des topographies souvent manquantes et surtout de dénombrer les traces et vestiges d'occupations et d'utilisations du milieu souterrain aux périodes historiques.

En préhistoire, la recherche liée aux grottes a été extrêmement structurée et ce dès la seconde moitié du XIXe siècle. Les résultats acquis aujourd'hui autorisent une connaissance des civilisations anciennes et de leurs activités en milieu souterrain qui est sans commune mesure avec ce que nous savons concernant les périodes historiques. En haute Ariège, la perception même du troglodytisme aux époques historiques est très largement en deçà de sa réalité : comme souvent on associe grotte et refuge et cette fonction est l'unique usage que l'on attribue aux porches des grottes. Mais attribuer à une cavité aménagée la fonction de refuge est une réponse facile en l'absence d'explication évidente.

Il est certain que les historiens et les archéologues médiévistes ont peu investi le sujet du troglodytisme aux époques historiques et tout particulièrement en haute Ariège. D'abord parce que l'accès à nombre de grottes est difficile en raison de leur perchement en falaise qui oblige à

⁷² flo@explos.fr. Associée CNRS Traces-Terrae.

de chronophages et sportives escalades pour les rejoindre⁷³. Mais aussi parce qu'ici le sujet est peut-être encore plus piégé qu'ailleurs : la recherche a été freinée par la profusion d'études d'ésotériques loufoques, toujours largement fantasmées (Brenon 2006). La question du troglodytisme en haute Ariège a été polluée par des élucubrations sur un catharisme imaginaire et falsifié, parce que quelques grottes ont été mentionnées comme abris pour des parfaits⁷⁴, ou encore parce que le trésor de Montségur qui a été évacué avant la prise du *castrum* en 1244 a transité par une grotte fortifiée de la vallée de l'Ariège (Duvernoy, 1998, 35)...

Les études rigoureuses ont donc été exceptionnelles sur notre sujet, et c'est pourquoi en 2009 il fallut d'abord mener une prospection pour décrire et dénombrer vraiment les vestiges. Cette prospection a concerné tous les types de vestiges ou de traces, hormis ceux qui avaient déjà été bien décrits notamment les gravures et graffiti dénombrés par Lucien Gratté (1985) ou les grottes fortifiées mentionnées dans les chartes que j'avais étudiées dans le contexte où elles s'épanouissaient, celui des fortifications des comtes de Foix (Guillot 2006a et 2006b).

J'avais d'abord étudié les vestiges les plus visibles, ceux des célèbres spoulgas. Les premières mentions utilisent le mot occitan *cauna* qui signifie grotte⁷⁵. Dès le second tiers du XIII^e siècle, apparaît le terme roman *spulga*, dérivé du latin *spelunca* qui a subsisté jusqu'à aujourd'hui. Contrairement à *cauna*, ce vocable est restrictif car il ne s'applique qu'aux seuls ouvrages fortifiés. La nouveauté et la création de ce terme indiquent à la fois le particularisme et la nouveauté de ces monuments. Ces grottes fortifiées étaient des fortifications dans des porches, des châteaux abrités et perchés dans les falaises. Au nombre de 5 ou 6, toutes (exceptée une) mentionnées dans la documentation écrite, elles faisaient partie d'un réseau de fortifications délibérément isolées du monde civil, donc des casernements. Elles étaient toutes dépendantes des comtes de Foix, autorité publique supérieure sur le secteur au moins à partir du XII^e siècle. Au cours de ce siècle, au fur et à mesure que le pouvoir comtal se structurait et s'homogénéisait dans la haute vallée, furent construites les premières fortifications souterraines, ouvrages plus simples que les grands *castra* comtaux sur des sommets, ce qui indique la faiblesse des moyens mis en œuvre et suggère que les grottes ont aussi été choisies pour des raisons d'économie.

C'est en étudiant ces points forts des comtes de Foix dans les grottes, que je me suis rendue compte qu'existaient quantité d'autres traces et vestiges qui pouvaient être attribués au Moyen Âge ou au moins à des époques clairement postérieures à la préhistoire et même à la protohistoire, dont les vestiges sont présents dans la grande majorité des porches du secteur étudié.

Les grottes pâtiennent d'idées préconçues : nombre de publications voudraient qu'elles soient avant tout des habitats secondaires et marginaux. Quand on ne les voit pas comme des refuges de brigands, elles sont forcément des bergeries...

En fait, nos premiers résultats de prospections montrent que les vraies bergeries sont fort rares, même si on en devine quelques-unes. La raison est probablement toute simple : ces grottes sont mal situées par rapport aux pâturages, difficiles d'accès pour les bêtes ou éloignées des activités humaines.

Nombre de murs en pierres sèches découverts à l'entrée des grottes sont bâtis trop précautionneusement pour être de simples abris : ils sont réguliers, bien rectilignes et les blocs qui les composent sont équarris en face visible. En haute Ariège, dans les sites d'habitat ou de

⁷³ Prospection soutenue par la DRAC Midi-Pyrénées, le Conseil Général de l'Ariège et le laboratoire Traces (UMR 5608). Merci à mes amis spéléos qui m'ont accompagnée dans ces prospections tout particulièrement à Stéphane Bourdoncle et Philippe Bence, de la Société Spéléo Ariège - Pays d'Olmes.

⁷⁴ Par exemple : « ...il accompagna Ramon d'Arvigna, l'hérétique, de Dun, jusqu'à la grotte d'Ornolac... » (BnF, fonds Doat, 24, f° 242r).

⁷⁵ Acte en 1213 : Alvira Cabrer 2010.

fortification de plein air, on sait d'ailleurs que la pierre sèche est utilisée massivement jusqu'au Moyen Âge central et même jusqu'à la fin du Moyen Âge. De tels murs ont été découverts dans une vingtaine de grottes, notamment à l'entrée de cavités pourtant bien étudiées auparavant mais dans le cadre de recherches centrées sur l'étude de l'époque magdalénienne telles les grottes de Fontanet et de Pladières (fig. 3).

Certes dans quelques cas nous avons acquis la certitude que leurs porches servaient de bergeries, mais ils sont minoritaires. Le SR 20 dans le massif de Sédour est un large et bas porche barré d'un mur hérissé de blocs fichés verticalement. Ce mur est en tous points comparable à ceux des enclos pastoraux de la haute montagne. Ces obstacles constituent d'efficaces barrières pour les animaux qui tenteraient de sauter le mur, tant pour que les bêtes ne sortent pas que pour éviter que certains prédateurs puissent entrer (fig. 4).

Semblent exister des groupes hiérarchisés de grottes qui paraissent fonctionner ensemble, mais avoir des fonctions différentes les unes des autres : un porche principal pouvant servir à l'habitat et d'autres -situés aux alentours- à des activités telles que le stockage ou la boucherie. Souvent, il est extrêmement difficile d'être plus précis : quelles sont les fonctions de ces occupations, sont-elles temporaires ou permanentes et surtout dans quelles chronologies s'insèrent-elles ? En prospection, on récolte de rares tessons de céramiques qui peuvent renseigner sur la périodisation des occupations : la grande majorité sont des céramiques communes médiévales des XIIe-XVe siècles.

Ainsi dans le massif du Sédour, la grande grotte de Pladières (fig. 2 et 3) comporte des vestiges pré- et protohistoriques nombreux⁷⁶ et anciennement étudiés mais aussi un mur qui barre son entrée et autour duquel on a retrouvé en quelques instants plusieurs tessons de céramiques médiévales mêlés avec un fragment antique⁷⁷. La superficie du porche permet d'y habiter aisément. Tout autour, à peu de distance, en plus de la grotte-bergerie SR 20, existent deux autres cavités qui comportent des murs en pierres sèches mal bâtis à l'entrée. Elles sont nommées SR 9 et SR 11 (fig. 5). Deux tessons de céramique médiévale⁷⁸ ont été découverts dans l'une d'elles, mêlés aux ossements. Des trous de fouilles clandestines percutent leur sol et à leur faveur on peut observer qu'existent de très nombreux restes faunistiques d'ovicapridés dans des unités stratigraphiques assez proches de la surface. Nombre de ces ossements comportent de nettes traces de découpe. Une activité de boucherie dans ces grottes n'aurait eu aucun intérêt pour nourrir les habitants des villages environnants qui sont trop éloignés : il faut donc que ces grottes aient fonctionné avec un habitat situé à proximité, et le seul site possible est le grand porche de Pladières. Entre la grotte de Pladières et les SR 20, 9 et 11, on peut donc émettre l'hypothèse d'un groupe coordonné, d'usages contemporains et pas seulement protohistoriques mais aussi médiévaux. Mais on atteint là les limites de la recherche menée ; en l'absence de documents écrits, de comparaisons envisageables ou d'autres indices, les conclusions possibles restent extrêmement réduites.

Un autre groupe de grottes paraît plus aisément qualifiable : la spoulga de Niaux, mentionnée en 1213 (Alvira Cabrer 2010) que nous avons retrouvée dans la falaise de Castel Merle et Sibada (fig. 6). La grotte fortifiée proprement dite est constituée d'une galerie qui traverse la falaise. Ses deux entrées (l'une à 7 m du sol, l'autre à 20 m au-dessus de la pente) sont barrées de murs d'élévations réduites et maçonnés au mortier de chaux (fig. 7). Dans la grotte, le sol en pente a été garni d'une épaisse couche de chaux. La galerie, bien que de hauteur assez faible (rarement

⁷⁶ Des sépultures, un fragment de mur calcité, un grand bloc taillé, des ponctuations rouges, un possible claviforme, des tessons de l'âge du fer et du haut-Empire et surtout un important lot de l'âge du bronze : des vases carénés, un polypode à deux anses, des vestiges en bronze, etc. (Sablayrolles 1997, 79-81 ; Rouquerol 2004, 88-89, etc.)

⁷⁷ Le Commandant Octobon qui y avait mené des fouilles importantes avant-guerre, y décrit aussi un pot médiéval (Octobon 1936)

⁷⁸ Informes, céramique grise modelée à cuisson réductrice.

plus de trois mètres) comptent quantité de mortaises dans les parois, suggérant qu'un plancher en crans successifs pour suivre la pente du sol existait à environ 2,2 mètres au-dessus du sol. Bien que mentionnée uniquement au XIII^e siècle, la grotte pourrait avoir été bâtie au XII^e siècle car y a été retrouvé un fragment de céramique polie des Xe-XII^e siècles. Soulignons que dans la grotte de Remploque, une des grottes fortifiées du Clot de la Carbonnière à Ussat, les éléments céramiques récoltés indiquent aussi plutôt le XII^e siècle ou le tout début du XIII^e siècle.

Cette spoulga de Niaux fait partie d'un ensemble de quelques porches situés les uns à côté des autres. Si tous n'ont pas livré de vestiges, la spoulga n'est pas la seule à en comporter. Comme autour de Pladières, on a trouvé deux autres porches aménagés. Ils sont tous les deux barrés de murs en pierres sèches de factures très rustiques. Ce sont de simples tas de pierres amoncelées sur peu de hauteur et barrant complètement les deux entrées (fig. 8). Juste à l'aplomb de l'entrée inférieure de la spoulga de Niaux, la plus petite des deux entrées est constituée d'une courte diacase dont on imagine mal qu'elle ait pu servir à autre chose qu'au stockage ou à l'hébergement de quelques animaux. Il est possible que la plus grande ait aussi servi aux mêmes fonctions ; et ni l'une ni l'autre n'ont eu en tout cas aucune fonction défensive ni de surveillance. La grande grotte recèle quelques mortaises, toujours vers 2,2 m du sol, mais l'espace au-dessus de celles-ci est très peu élevé et on ne pourrait pas s'y tenir debout. Dans cette grotte des ossements d'ovi-capridés, dont certains comptent des traces de découpe et de décharnement, ont été relevées sur le sol. Comme autour de Pladières, il semble donc que la grotte fortifiée de Niaux n'était pas un point fort isolé, mais était dotée de quelques structures annexes des porches qui permettaient le stockage et éventuellement des activités pastorales et nourricières.

Toutes les grottes fortifiées ne sont pas à proximité d'autres grottes. D'éventuels aménagements extérieurs sont bien plus difficiles à mettre en évidence que ceux qui ont été conservés dans les porches, et si des aménagements légers ont existés, ils ont disparus. La prospection a tout de même révélé deux autres sites comportant des annexes en grotte mais dont la fonction est moins évidente. Sous une grotte très perchée nommée « grotte de Calamas »⁷⁹ (fig. 9) on a découvert un petit porche barré d'un tas de blocs, et un tesson de céramique médiévale commune ancré dans un sol très induré composé d'une épaisse couche d'excréments.

De façon analogue, toujours en vallée de Vicdessos, au pied de la spoulga de Baychon (fig. 10), une mortaise a pu être repérée dans une des falaises. Cette dernière ne peut pas être liée à l'accès de la spoulga, car cette falaise est un peu décalée vers le sud. Située à 2 m du sol actuel, cette encoche pourrait avoir appartenu à une structure appuyée contre le rocher. Bien sûr, rien ne démontre que celle-ci était en lien avec la spoulga et on pourrait aussi y voir la trace d'une cabane pour desservir les terrasses sous-jacentes. Cependant ces terrasses sont situées à proximité du hameau de Baychon, le besoin d'un stockage pour les travailler n'est pas évident. Mais surtout l'encoche est régulière, parfaitement quadrangulaire et très bien taillée. Elle a été confectionnée pour la pose d'une poutre relativement massive car elle mesure 15 cm de côté, ce qui suggère un bâtiment plus important qu'une simple cahute pour stocker quelques outils⁸⁰.

Globalement, ce sont les traces situées à l'extérieur des grottes qui sont les plus difficiles à retrouver car l'érosion a décapé les falaises et les rochers. Ainsi, on a pu observer très peu d'aménagements d'accès aux grottes perchées. Sous celle de Remploque inférieure (fig. 11), une petite encoche ovale isolée marque peut-être le départ d'une échelle, tandis qu'au pied de la

⁷⁹ Jamais mentionnée dans la documentation mais qui semble devoir être rattachée au groupe des fortifications comtales en grottes.

⁸⁰ Une gravure arbalétriforme a aussi été découverte sur un rocher au pied de la spoulga (Gratté, 1985, 60). Des gravures arbalétriformes ont été retrouvées dans la *Tuto Dreite* du château comtal de Montréal-de-Sos (XIII^e-XIV^e siècles) situé à une quinzaine de kilomètres en amont et à la grotte du Grand-Père à une dizaine de kilomètres, dans le massif de la Carbonnière (commune d'Ornolac – Ussat-les-Bains), en rive droite de l'Ariège (Gratté, 1985, 40).

falaise que l'on suit pour monter à la spoulga de Soloubrié (fig. 12), on a relevé deux mortaises dans une baume le long du chemin qui marque l'emplacement d'un poste de garde. A la spoulga de Verdun, au pied de l'accès, une petite baume semble aussi avoir servi de poste de garde : ses parois conservent mortaises et traces de foyer (fig. 13).

La question de l'accès peut néanmoins être résolue par comparaison. Aujourd'hui, nombre de populations continuent d'avoir besoin d'accéder à des grottes perchées, par exemple en Asie. On n'hésite pas à confectionner des échelles sur plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Elles sont construites en matériaux organiques : bois, bambous, etc. Elles sont souvent articulées et pendues depuis des structures ancrées dans les porches (fig. 14) mais aussi posées contre les falaises (fig. 15) ne laissant que fort peu de traces sur les parois. Elles peuvent être totalement verticales dès lors que l'on prend soin de disposer des pieux perpendiculaires accrochés dans des fissures de la falaise pour éviter que l'échelle ne bascule en arrière quand quelqu'un monte dessus. Il est probable que les accès aux grottes fortifiées perchées étaient ainsi équipés rapidement d'échelles ou de rampes en matériaux périssables qui ont laissé si peu de traces qu'il nous est ardu de les retrouver.

Connues au nombre de 5 ou 6 avant que nous ne menions la prospection, les grottes perchées (donc défensives) et aménagées se sont révélées être beaucoup plus nombreuses jusqu'à avoisiner la vingtaine sur quelques kilomètres autour de Tarascon-sur-Ariège (fig. 16).

Elles sont toutes situées directement au-dessus des fonds de vallées, dans les falaises qui les dominent.

Au sud, dans la vallée de l'Ariège, les premières sont situées dans le secteur de Verdun et du Quié de Sinsat. Elles sont ensuite remarquablement nombreuses et denses dans le massif du Clot de la Carbonnière juste en amont de Tarascon : on y dénombre 7 à 8 porches aménagés d'encoches et de murs maçonnés sur à peine un kilomètre de distance. Pourtant la documentation écrite du XIII^e siècle ne cite que deux grottes, la spoulga d'Ornolac et celle de Subitan, toponyme disparu qui doit correspondre à l'un de ces trois grottes : celles des Églises, de Remploque ou de l'Ermite.

Dans la vallée du Vicdessos, les spoulgas, au nombre de 4 ou 5, sont concentrées dans la partie aval, la seule qui comporte de raides falaises et des porches perchés. Deux d'entre elles sont mentionnées dans la documentation médiévale (Alliat, Niaux) mais les deux ou trois autres ne le sont pas.

Leur position dépend des axes de communication et des possibilités naturelles : ainsi leur absence au sud de Verdun tient au fait que les porches y sont presque inexistants. Il en va de même à l'amont de la vallée du Vicdessos ou au nord de Tarascon.

En vallée de Vicdessos, où des chemins existaient sur les deux rives, les 4 ou 5 grottes sont en quinconce, surveillant l'une après l'autre, les deux rives.

Le chemin de la vallée de l'Ariège est mentionné dès 1052 sous le vocable de *via mercadal* (Bonnassie 1990, 201) et il constitue un axe privilégié de Toulouse à Barcelone. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, le chemin principal évitait de franchir le Vicdessos et l'Ariège et restait depuis l'amont de Tarascon en rive droite, là où étaient concentrés le plus grand nombre de villages (Ussat, Ornolac, Verdun, etc.). C'est sur cette rive que se situent presque toutes les grottes fortifiées de ce secteur soulignant que le contrôle des communications était leur fonction principale. Une seule est située en rive gauche, celle de Bouan, qui a justement été perfectionnée et élargie quand le chemin de la rive gauche est devenu plus fréquenté à la fin du Moyen Âge. Cette modification des flux marchands eut probablement lieu en même temps que l'installation d'un faubourg en rive gauche à Tarascon qui impliqua la pérennité d'un pont sur l'Ariège en ville⁸¹. Dès le début du XIV^e siècle, la croissance des flux de denrées provenant de la vallée du Vicdessos et de Château-Verdun, en rive gauche de l'Ariège⁸², eut pour conséquence la mise en place d'un

⁸¹ Mentionné pour la première fois en 1192. B.n.F., Doat, f°218.

⁸² Notamment du fer à partir de l'installation des forges hydrauliques au tournant des XIII^e et XIV^e siècles.

pont solide, tarifé et entretenu, à la confluence du Vicdessos et de l'Ariège⁸³. Dès lors le glissement des communications depuis la rive droite vers le chemin de la rive gauche de l'Ariège à partir de Tarascon se confirma. La spoulga de Bouan est justement mentionnée plus tardivement que le premier groupe qui apparaît dans le serment de 1213⁸⁴. Citée en 1272, elle fut conservée jusqu'à la fin du Moyen Âge, perfectionnée et élargie, constituant un monument bien plus grand, plus complexe et mieux défendu que les autres spoulgas⁸⁵.

Quant aux deux spoulgas isolées, SR 23 et Soloubrié, elles dominent chacune un col d'intérêt régional.

Au nord de Tarascon, dans le roc de Sédour, le SR 23 (fig. 2) est situé juste au-dessus de la voie vers Saurat et, au-delà, Massat et la vicomté de Couserans. A l'est, la spoulga de Soloubrié (fig. 12) est positionnée dominant un col qui offre un diverticule au passage par la vallée de l'Ariège et par Tarascon : ce chemin pouvait être utilisé comme évitement de la vallée et des péages sur ses ponts.

Finalement, même si la documentation écrite ne mentionne pas toutes les grottes, elle aborde les plus monumentales et cite des grottes réparties dans tous les massifs, comme si la mention d'un des porches recouvrait en fait bien plus que le porche seul et faisait référence à un groupe de porches.

On a pu montrer (Guillot 2006a et b) que ces grottes font partie d'un groupe incluant d'autres points forts érigés sur des sommets, des *castra*. Ils ont tous été délibérément isolés du monde civil, qu'ils soient en grottes ou en extérieur. Ils forment un vrai réseau de bâtiments militaires et ne sont pas répartis sur tout le comté, mais sont presque tous bâtis en haute Ariège autour de Tarascon⁸⁶. Alors que le comté de Foix s'étend au XIIe siècle jusqu'à 30 km au nord de Foix, nous ne savons pas pourquoi ce réseau est restreint à la haute Ariège, secteur montagnard sur lequel on note une plus grande concentration de *castra* comtaux dès le XIIe siècle, peut-être même avant.

Si les structures érigées servant à la défense sont parfois archaïques, au regard des techniques connues à l'époque où elles sont construites, ces fortifications sont de redoutables ouvrages défensifs grâce à des situations naturelles très privilégiées. Dans la chronique de Guillaume de Puylaurens, elles sont d'ailleurs décrites telles que des « ...*castra inexpugnabilia super rupes...* » (Duvernoy 1976, 204). Les grottes comme les châteaux qui composent ce glacis impressionnant méritent assurément le qualificatif de forteresses. Les textes signalent qu'y sont installés des châtelains, garants de la garde de la fortification et certainement aussi de son entretien. Au fur et à mesure que l'autorité suzeraine comtale progresse au XIIe siècle et au début du XIIIe siècle, furent construits ces ouvrages isolés du monde civil. Mentionnées à partir du début du XIIIe siècle, on ne sait avec certitude quand furent bâties les premières grottes fortifiées, mais des éléments céramiques anciens qui peuvent s'ancrer dans le XIIe siècle y ont parfois été découverts. En vallée du Vicdessos, on peut tout de même proposer une chronologie à titre d'hypothèse de travail car on est capable de suivre la progression de l'autorité suzeraine comtale et la mise en place des

⁸³ À Sabart, le pont d'Alat. Première apparition documentaire dans une analyse, acte perdu : 1258. La leude était due sur le pont de Tarascon ou sur le pont d'Alat (Garrigou 1846, 182).

⁸⁴ Serment de 1213 (Alvira Cabrer, 2010) : les grottes citées dans cet acte portent les noms de *Solobria* (Soloubrié), de *Subitan* (non située, mais si on suit l'ordre de l'acte elle était située près d'Ornolac, il peut donc s'agir d'une des grottes du Clot de la Carbonnière), de *Onolacco* (Ornolac), de Verdun, de *Agnavis* (Niaux), et de *Heliato* (Alliat). Bouan apparaît en 1272, (HGL, X, acte 5, col. 92).

⁸⁵ Peut-être aussi la spoulga de Bouan fut-elle soutenue par la grotte de Sainte-Eulasio (commune de Bouan) dans laquelle on a retrouvé un tesson de céramique commune médiévale et de nombreuses gravures (Guillot 2010a, 60 et Gratté 1985, 69). Aujourd'hui cette grotte, comme celle de Bouan, domine directement la RN 20 qui conduit vers la Cerdagne ou l'Andorre.

⁸⁶ Au nord de la haute Ariège (bassin montagnard du cours de l'Ariège qui s'individualise au Moyen Âge sous le toponyme de Sabartès), on ne connaît qu'un ouvrage de ce type, Blanquefort au-dessus de l'oppidum d'Opio à Saint-Jean de Verges, étudié par Yves Krettly.

grands *castra*. Présents dans le bassin de Tarascon et disposant de la vieille fortification de Roquemaure, située en confluence à l'aval de la vallée, les comtes de Foix érigèrent le château de Miglos, au moins au début du XII^e siècle (Guillot ss presse), puis gagnent en altitude et récupèrent des ouvrages à l'amont des zones habitées dans les années 1160 pour finalement y bâtir le château comtal de Montréal-de-Sos à l'extrême fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e siècle (Guillot 2010b). Les grottes fortifiées, situées dans le secteur de Miglos auraient donc pu être investies dès le début du XII^e siècle, en tout cas avant le début du XIII^e siècle.

Concernant le glaciis de grottes fortifiées situées dans le Clot de la Carbonnière en amont de Tarascon et en rive droite de la vallée de l'Ariège, il est plus difficile de proposer une chronologie de départ. Quelques indices tendent à montrer qu'elle pourrait être la même qu'en vallée du Vicdessos et qu'il faudrait donc cibler le XII^e siècle. D'abord, parce que le style architectural des grottes de la Carbonnière est proche de celles du Vicdessos. Ensuite, parce que l'on sait que l'implication politique des comtes de Foix sur ce secteur pour asseoir leur suzeraineté à l'amont de la zone de grottes, autour du château de Lordat, court entre la fin du XI^e siècle et le milieu du XII^e siècle (Guillot 2006b, 270-271).

Au sein de ce puissant glaciis et réseau défensif comtal créé à partir du XII^e siècle en haute Ariège, les grottes occupent une place plus spécialement dédiée aux voies de communication qu'elles dominent au plus proche alors que les grands *castra* en sont souvent un peu plus éloignés et semblent avoir été érigés avant tout au centre des zones d'habitats même s'ils étaient éloignés des villages.

Par le biais des grottes fortifiées, l'organisation comtale domine et surveille la vallée, garantit sa suzeraineté mais aussi assume des devoirs régaliens en assurant la sécurité de la circulation des personnes et des biens. En conséquence, elle permet le développement des marchés puis des foires du Tarasconnais et garantit les flux de denrées du sud vers Foix et au-delà le toulousain.

Mais du point de vue monumental, les grottes fortifiées sont des bâtiments bien moins importants et bien moins coûteux à bâtir que les grands *castra*⁸⁷. Dans ce réseau de fortifications, elles constituent donc des points forts relais, à vocation nettement plus défensive qu'offensive, et dont la force s'exprime plus par la quantité de sites que par la qualité des ouvrages.

Par nature, la grotte permet d'ériger des ouvrages peu coûteux car ils sont naturellement perchés et surtout parce qu'il suffit de bâtir un seul mur à l'entrée pour en défendre l'accès de façon efficace (fig. 9, 10 et 12).

Ces spoulgas sont d'ailleurs des ouvrages extrêmement simples sauf dans le cas de celle de Bouan, mais parce qu'elle a été perfectionnée à la fin du Moyen Âge. En effet, la première spoulga de Bouan, celle qui est mentionnée au XIII^e siècle, semble tout aussi simple que les autres grottes fortifiées (Guillot 2006a, 94-96).

Généralement, les spoulgas étaient donc de simples porches en falaises barrés d'un unique mur maçonné, complément du site naturel. Parce qu'elles sont le plus souvent bien perchées, ces grottes sont analogues aux tours maîtresses des *castra*. Quand la grotte a plusieurs entrées, par exemple à la spoulga d'Alliat, aux Églises⁸⁸ et à celle de Niaux (fig. 6), on barre tous les porches d'un mur, même dans le cas où l'une des entrées est totalement inaccessible parce qu'elle est

⁸⁷ Sauf peut-être celle de Bouan dans son état à la fin du Moyen Âge (mais pas dans son état initial du XIII^e siècle).

⁸⁸ Le nom de cette grotte n'est pas d'origine médiévale. De nombreuses grottes ont été renommées au début du XX^e siècle dans le cadre de leur investissement par des érudits motivés par un imaginaire impliquant des croyances sur le catharisme, le Graal ou d'autres questions, et s'intéressant principalement aux cavités du massif du clot de la Carbonnière. Ainsi, la spoulga d'Ornolac, appelée aussi grotte de l'Hort (jardin) à l'époque Moderne, a été renommée grotte de Bethléem. Les noms des grottes des Églises et de l'Ermite ont aussi été inventés en même temps, mais je n'ai pas réussi à connaître les toponymes qu'elles portaient plus anciennement.

perchée au-dessus du surplomb -ainsi à Alliat et à Niaux. Ce souci que l'on a de construire ces murs démontrent qu'ils ont aussi une fonction symbolique et rendent la cavité visible et dissociable de celles qui n'ont pas été fortifiées. Dans quelques rares cas, il ne semble pas qu'il y ait eu de mur frontal à l'entrée. Quand ils existent, on n'est pas non plus toujours certain de l'élévation des murs car certains mesurent encore aujourd'hui plusieurs mètres de haut tandis que d'autres subsistent sur de très faibles hauteurs. Dans les spoulgas de Niaux, le SR 23 et celle de Verdun (fig. 18 et 19), par exemple, l'étude du bâti et des encoches indique que le mur en pierres mesurait seulement 2 mètres de haut et qu'il était poursuivi par un dispositif en bois. C'est peut-être aussi le cas à la grotte de Remploque dont l'entrée est barrée de quelques pierres sans liant qui n'ont pas pu s'élever très haut, et dont les parois conservent des traces d'encoches verticales dominant cette assise de pierres et l'entrée (fig. 17 et 18).

Dans quelques rares cas, on n'est même pas certain de l'existence d'un mur ou d'un soubassement en pierre, ainsi à Souloubrié ou à Calamas (fig. 12 et 9).

Le perchement des grottes connaît aussi des différences importantes. Il peut exceptionnellement dépasser les 100 mètres, à la grotte de Calamas (que l'on devait atteindre par une vire aérienne sur le côté) mais il est le plus souvent de l'ordre de 10 à 20 mètres. Dans de rares cas, il est inférieur à 5 mètres, voire presque inexistant : c'est le cas des deux entrées de la grotte des Églises (fig. 20 et 21) et de la spoulga d'Ornolac. Ces deux grottes du massif du clot de la Carbonnière, sont dotées de murs dont le bâti est très comparable, au point qu'elles donnent l'impression d'avoir été construites en même temps. Dans ces cas, les murs sont soignés car ils constituent vraiment la défense de la fortification et créent le perchement.

Le sommet des murs construits à l'entrée des porches n'était apparemment pas crénelé⁸⁹, mais on devine çà et là des retraits du mur permettant d'asseoir une circulation sommitale et quelques encoches qui ont pu permettre d'installer des hourds. La défense de ces murs est linéaire, sommitale et probablement presque passive. Aucune archère n'est connue dans les premières fortifications troglodytiques. Une unique ouverture est généralement pratiquée dans la partie basse du mur et du fait du caractère perché des spoulgas, cette porte est en fait en hauteur.

Les pierres utilisées sont sauf exception autochtones -donc calcaires-, débitées sur place, juste équarries. A Ornolac, on a utilisé la calcite plus facile à tailler, un peu comme parfois on utilisait le tuf, pour des finitions telles que des piédroits. Dans le mur d'entrée de la spoulga de Verdun, on a remployé deux fragments d'une meule à bras en gneiss qu'il a donc fallu apporter jusqu'à la grotte. Les murs sont peu épais mais suffisants, parfois bloqués, et l'appareil est moyen, toujours irrégulier, mais la construction peut comporter des litages marqués. Ces remparts sont presque toujours maçonnés et on observe quelques boulins épars dans les parements subsistants. Quand elles sont maçonnées, ces entrées sont voûtées en plein cintre et dépassent de peu un mètre de large. La porte peut-être excentrée et s'appuie sur la paroi de la grotte où l'on peut découvrir des encoches verticales qui correspondent à un système de fermeture en bois.

On rencontre dans toutes les spoulgas de vastes zones arasées et des encoches de toutes formes dans les parois (fig. 22 et 23). L'étagement des mortaises dépend de la capacité naturelle des sites mais dépasse parfois 20 mètres de haut ainsi dans le porche de la grotte de l'Ermite (fig. 24). Le nombre d'étages à l'arrière du mur variait donc : un seul étage existait à la spoulga d'Alliat, limitée par un plafond bas, alors qu'on repère quatre étages dans celle de l'Ermite. Dans cette dernière comme à la grotte du Midi (fig. 25), les niveaux de sol pourraient n'avoir servi qu'à la circulation car ils sont pentus, étroits et pas propices du tout à l'habitat qui aurait été le fait des étages planchéiés dont les solives étaient ancrées dans les parois.

Les plans sont bien sûr ceux des cavités : si l'on est capable d'araser des niveaux et que l'on creuse des encoches dans les parois, la roche est ici toujours trop dure pour que l'on puisse creuser ou élargir les grottes sur de grands volumes. A Bouan, quand on a voulu agrandir la

⁸⁹ Aujourd'hui un des porches de la spoulga de Bouan conserve des merlons, mais ils ont été construits récemment.

fortification à la fin du Moyen Âge, on a d'abord fortifié d'autres grottes⁹⁰ avant de s'intéresser à l'extérieur des grottes en ajoutant une enceinte (fig. 26).

Dans trois cas, à Verdun, Ornolac et Soloubrié, un réduit a été créé à l'arrière du premier mur et à la faveur de la morphologie de la grotte. A Verdun et à Ornolac, c'est une niche coalescente du porche qui sert de réduit fermé. A Soloubrié, la grotte se présente en deux porches reliés par une galerie basse. Cette dernière a été murée de telle façon que l'accès au porche le plus éloigné soit protégé. Dans celle-ci, on peut véritablement parler de réduit fortifié, c'est-à-dire d'une défense échelonnée où chaque élément a une valeur militaire distinctive. Alors qu'à Ornolac ou à Verdun, le réduit paraît plus symbolique.

Peu de ces ouvrages comportent des citernes maçonnées. Dans la seule grotte où nous percevons plusieurs phases dans le bâti, à Bouan, on observe plusieurs citernes (fig. 25). La plus petite est aussi la plus rustique, enchâssée entre le mur le plus ancien et la paroi de la première grotte fortifiée. À la faveur d'un ou plusieurs élargissements, on en bâtit deux autres, chacune quatre à cinq fois bien plus volumineuse que la première. L'élargissement a certainement impliqué l'accroissement de la garnison donc des besoins en eau. La technique de construction resta la même (enduit de mortier de tuileau en trois couches). Or, même si les citernes sont -à cause du caractère abrité des grottes- plus nécessaires en grotte que dans les *castra* de plein air, la majorité des spoulgas n'en possédait pas et on peut se demander si comme dans les *castra*, ces aménagements ne datent pas seulement de la fin du Moyen Âge.

La question de l'abandon de ces grottes fortifiées est encore plus délicate que celle de la chronologie de leur création. Certes, elles disparaissent de la documentation du XIV^e siècle, sauf celle de Bouan que l'on mentionne encore au début du XV^e siècle⁹¹. Mais l'on connaît maintenant des cas de *castra* non mentionnés au XIV^e siècle ou dans sa seconde moitié, et qui existaient tout de même, voire qui étaient de prime importance⁹². Il faut donc relativiser l'absence de mention dans les chartes à la fin du Moyen Âge et les abandons ont pu intervenir dans des chronologies différentes et bien plus tard qu'il n'y paraît.

Il n'y a eu que deux opérations de fouilles limitées qui ne permettent pas d'obtenir des informations : L'une a eu lieu à la grotte du Midi par Catherine Duchange, dans le but de rechercher des vestiges d'époque magdalénienne⁹³, l'autre était un sondage de superficie très réduite et de positionnement inconnu à l'intérieur de la spoulga de Soloubrié. Il fut mené dans

⁹⁰ (Guillot 2006a, 94). On doubla le mur barrant la première grotte fortifiée, puis on fortifia d'autres porches situés à proximité dont l'un deux fut doté de deux enceintes, l'une au niveau de l'entrée non perchée et l'autre en arrière et perchée barrant une grande alcôve située en hauteur dans le porche. Enfin, on bâtit un mur d'enceinte sur une terrasse à l'extérieur du porche, unifiant les différents ouvrages souterrains et protégé par deux portes. Ces modifications ont rapproché la spoulga de Bouan du plan d'un château : l'utilisation du rocher reste un phénomène essentiel dans la construction, mais la structure bâtie prend le pas sur les caractères naturels du site. Sans être devenue véritablement complexe, la défense se fait plus active et savante.

⁹¹ *Lespugue* de Bouan. 1401, B.n.F., Doat, 209, f° 142 - 144v.

⁹² Ainsi les châteaux de Montréal-de-Sos et de Calamès, fortifications comtales isolées du monde civil. Les ouvrages mentionnés sont ceux des seigneurs qui apparaissent dans les hommages.

⁹³ Elle était élève de Denise Sonnevile-Borde. L'opération (tranchée profonde qui a largement entamée le substrat) a mis au jour un squelette féminin en connexion et en position fœtale associé à des objets métalliques, des haches polies, des fragments de céramiques et des éléments qui pourraient être médiévaux à savoir : 4 épingles en alliage cuivreux à tête enroulée, un fragment de douille en fer enroulée (fer de trait ?), des fragments de peigne mais aussi une monnaie d'époque Moderne, probable double tournois d'Henri IV ou de son fils (utilisation pendant les guerres de Religion, épisodes violents dans le Tarasconnais ?) (Sablayrolles 1997, 173 et informations orales de Michel Barrère). Les éléments céramiques ne sont pas décrits dans son rapport (Rouquerole 2004, 128). Durant la prospection, j'y ai moi-même relevé 4 fragments de céramiques médiévales grises modelées dont un départ d'anse rubanée.

les années 1970⁹⁴. Son compte-rendu laconique présente quelques tessons de céramique, certains protohistoriques⁹⁵ et d'autres médiévaux dont un fragment en céramique grise modelée, à lèvre arrondie et éversée du type 2 de Nicolas Portet, dans la fouille de Montréal-de-Sos, qui s'inscrivent plutôt au XIII^e siècle et notamment dans ses deux premiers tiers. Ces résultats de fouilles anciennes apportent peu à nos questionnements.

Existent aussi des cavités dans lesquelles ont été retrouvées des traces et vestiges pour lesquels nous n'avons pas d'indice chronologique ou fonctionnel.

Elles sont nombreuses et les traces y sont souvent ténues malgré le caractère conservatoire du milieu souterrain. Que dire par exemple du porche de la grotte de Sabart dit « entrée préhistorique », qui est doté d'un tas de blocs formant un mur très peu élevé dans l'entrée (fig. 27), d'une autre petite structure bâtie quelques mètres en arrière et de traces de barrage d'un gour pour récupérer l'eau ? Le soin que l'on a apporté à pouvoir avoir de l'eau y suggère-t-il un habitat ? Que faut-il conclure de l'existence d'un vestige de mur en travers du porche de la célèbre grotte de Fontanet⁹⁶ en aval du Quié de Sinsat ? Certes, il pourrait s'agir d'un mur de bergerie, car il est en pierres sèches, mais il est très régulier et son parement externe est rectiligne, constitué d'un alignement de moellons avec une face suffisamment bien épannelée pour en garantir la rectitude. Que dire aussi des quelques tessons de céramiques médiévales découverts à l'entrée des grottes de Siech et du Marchand à Saurat (Vidal 1229), ou encore des quelques dessins des porches de la grotte de Satan à Ussat (fig. 28) ? Les gravures et dessins sont d'ailleurs assez nombreux dans les porches de la haute Ariège et Lucien Gratté s'était déjà heurté à d'énormes difficultés d'interprétation et de datations les concernant (Gratté 1985).

Parmi ces cavités, deux d'entre elles faisaient peut-être partie du glacis des spoulgas comtales. A l'entrée de la vallée du Vicdessos, une fouille ancienne puis de multiples opérations clandestines à l'entrée de la grotte de Sakany ont abouti à modifier totalement l'aspect de celle-ci par l'ajout de remblais et d'une murette pour les contenir⁹⁷. On repère encore des arasements qui sont anciens et les découvertes comportaient des éléments médiévaux. La grotte est naturellement perchée au-dessus de la vallée et elle a donc pu servir de spoulga. Plus délicat est le cas d'une grotte dont les parois contiennent des mortaises et qui est située tout en haut du vallon du ruisseau de Lujat, c'est-à-dire dans des parois éloignées du fond de la vallée de l'Ariège, près de 350 mètres au-dessus et en rive droite (fig. 15 et 29). Le porche est orienté de telle façon que l'on ne peut apercevoir qu'une partie de la vallée de l'Ariège (dont la spoulga de Bouan) et sur une distance assez courte (de l'ordre de 500 mètres). On peine à comprendre ce qu'on a bien pu faire dans cette grotte en pleine paroi qu'il faut atteindre en escalade et qui n'est pas très vaste. Il s'agit d'une diaclase perchée 4 m au-dessus du point haut de l'éboulis, qui forme une galerie de 2 à 3 m de large et d'autant de profondeur qui s'élève sur une quinzaine de mètres de haut. On y repère en partie basse sur les 4 premiers mètres de haut, une zone d'accès dominée au-dessus par 4 à 5 étages ! L'étroitesse de la diaclase a forcé à étendre les niveaux de planchers vers l'extérieur, en encorbellement au-dessus du vide et cette construction avancée aide aussi à observer au mieux la

⁹⁴ Archives du Service Régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées.

⁹⁵ Les porches des grottes autour de Tarascon ont presque tous livrés des vestiges des époques protohistoriques sauf s'ils étaient accessibles uniquement en escalade. (Rouquerol 2004 et Sablayrolles 1997).

⁹⁶ En zone profonde, de multiples vestiges d'époque magdalénienne ont été découverts près d'une ancienne entrée aujourd'hui colmatée.

⁹⁷ Quatre autres porches ont été entièrement détruits récemment. Le porche de la grotte de l'Ermitte a été remblayé pour installer des câbles en acier pour protéger des chutes de pierres les maisons situées en dessous et une des entrées de Sabart a été utilisée comme carrière. Le porche de la grande grotte de Bédeilhac a été mécaniquement nivelé et son sol a été couvert d'une dalle en ciment suite à son usage pendant la dernière guerre. Le grand porche de Niaux (entrée artificielle et parking actuel) a aussi été arasé et est aujourd'hui goudronné. La grotte de Bouicheta a été presque entièrement vidée (vestiges paléontologiques du paléolithique moyen) pour exploiter les phosphates des os.

vallée de l'Ariège en contrebas. Le dernier étage est de superficie très réduite, il ne peut s'agir d'autre chose que d'un poste de guet, ce qui élimine clairement l'hypothèse d'un ermitage. En revanche, cette grotte ne peut absolument pas avoir servi activement à la défense de la route du fond de vallée pas plus qu'elle ne peut être rattachée à l'habitat villageois situé 1 km en amont et nommé Lujat. De ce nid d'aigle, tout juste pouvait-on surveiller de loin le fond de la vallée et éventuellement avertir à l'aide de trompes d'appel.

Deux autres cavités comportant d'indéniables aménagements peuvent être rattachées aux fortifications médiévales sans qu'il s'agisse de spoulgas. La grotte de Lourdes (fig. 30) et celle du Campanal (fig. 31) sont toutes deux situées dans les falaises entourant des châteaux comtaux. Celle de Lourdes, dotée uniquement de mortaises et d'aménagements du rocher s'ouvre en hauteur sous le château et la ville fortifiée de Tarascon. Celle du Campanal, barrée de murs maçonnés bien ouvragés et comportant quelques retailles en arrière des murs, domine l'accès principal du château de Montréal-de-Sos. Ces cavités ne peuvent s'envisager de façon isolée et il faut nécessairement les rattacher à la fortification sus-jacente dont elles ne sont peut-être qu'un élément.

Dans un contexte différent, mais aussi médiéval, la grande baume au nord du vallon de la Grangette à Génat comporte d'indéniables traces d'aménagements (fig. 32)⁹⁸. Ce vallon est un affluent perché en altitude de la basse vallée du Vicdessos. Dénué d'habitat villageois, il fut investi au XIIe siècle par une grange cistercienne de l'abbaye de Boulbonne dédiée au pastoralisme. Erigée grâce à une série de donations seigneuriales, droits sur les montagnes et les estives⁹⁹, elle réalisait le lien entre les pâturages de plaine et les estives du massif des Trois-Seigneurs et du haut Vicdessos. Cette grange dite du Sabartès n'a pas été retrouvée sur le terrain : elle était située dans la vallée de la Grangette mais aucun vestige évident ne nous est parvenu. Or, une grande baume de plus de 10 mètres de profondeur et d'une trentaine de large est située juste au-dessus des pâturages du vallon de la Grangette, exposée au sud. Elle comporte d'indéniables aménagements taillés, nombreux et complexes, et une quinzaine de tessons de céramiques médiévales à cuisson oxydante, et tournées, très fragmentés¹⁰⁰, y ont été retrouvés. Une petite source presque pérenne y sourd. Il est donc possible que la grange cistercienne ait occupé cet espace bien situé, soit pour des aménagements annexes soit tout bonnement pour y installer le centre de l'exploitation dominant le pâturage.

En outre, nombre d'utilisations anciennes des cavités doivent être aujourd'hui difficilement décelables, dès lors qu'elles n'ont pas donné lieu à des aménagements étendus et bien visibles. On peut ainsi difficilement expliquer pourquoi l'on découvre çà et là dans des porches de grottes des tessons de céramiques médiévales isolés sans autre vestige apparent.

Une cavité mentionnée dans la documentation écrite fut utilisée par des faux-monnayeurs au tournant du XIIIe siècle et du XIVe siècle, la grotte de Lombrives située en rive gauche de l'Ariège juste en face du Clot de la Carbonnière. L'usage de porches pour l'activité de faux-monnayage a été déjà décrit par différents chercheurs (Allios 2005, 36 et 78 et Arles 2010). Nous n'y avons pas retrouvé de traces mais l'entrée principale, notamment son sol, a été largement remaniée par des fouilles anciennes puis pour la fréquentation touristique. La carte archéologique de la Gaule

⁹⁸ Elle sert aujourd'hui de falaise d'escalade sous le nom de falaise de Génat.

⁹⁹ Voir par exemple, 1154, B.n.F., Doat, 83, f° 21 – 23 ; 1166, B.n.F., Doat, 83, f° 10 - 11.

¹⁰⁰ L'un d'eux porte une trace de glaçure.

décrit des découvertes pour la protohistoire (Sablayrolles 1997, 171-173 ; Rouquerol 2004, 128)¹⁰¹.

L'affaire des faux-monnayeurs de Lombrives est relatée dans une charte. En 1300, à Pamiers, s'est déroulé un procès à la cour comtale¹⁰². Pèire Ruppe, Pèire Isarn et Jean Serena, habitants de la haute Ariège, furent dénoncés et arrêtés car ils avaient installé un atelier de fausse monnaie dans la grotte, preuve que celle-ci ne devait pas être fréquentée régulièrement puisqu'ils s'en servirent de cachette. Une enquête fut diligentée et le procès se tint en présence des autorités locales de Tarascon : le bayle du comte, les consuls de Tarascon, le châtelain de la garnison comtale de Montréal-de-Sos et le sénéchal du comté (Pèire Arnaut de Château-Verdun) qui dirigeait la cour de justice. La cour eut lieu aussi en présence de nombreux seigneurs fidèles du comte de Foix, preuve que l'affaire était d'importance. Mais les trois hommes affirmèrent que la monnaie qu'ils avaient fabriquée ne valait rien ! Ils avaient essayé de contrefaire des monnaies courantes en billon, mais n'y étaient pas arrivés et avaient tout jeté... Ils jurèrent de ne plus jamais retenter pareille aventure et garantirent avoir essayé seuls, sans l'aide de quelqu'un d'autre. Il semble qu'aucune condamnation ne fut prononcée contre eux.

Depuis la simple utilisation temporaire, tels ces cathares qui se cachent dans la grotte de Bédeilhac et dans celle d'Ornolac, jusqu'à l'aménagement complexe de petites « casernes » comtales qui surveillent les routes, l'occupation troglodytique du XIIe au XVe siècle en haute vallée de l'Ariège paraît donc totalement banale et régulière. Elle bénéficie du fait que les grottes sont nombreuses et souvent bien situées et que l'utilisation du rocher est un phénomène essentiel dans l'habitat rural médiéval, civil ou militaire et elle illustre une capacité d'adaptation aux possibilités naturelles offertes très caractéristique de cette époque.

Ce n'est absolument pas un phénomène isolé dans les Pyrénées, ni dans les autres massifs karstiques de basse ou moyenne altitudes. Au sud du comté de Foix, par exemple, dans le haut comté d'Urgell, une des premières mentions de fiefs -dans les années précédant l'an Mil- a pour objet une *spelunca* et non pas un *castrum*, celle de *Chansuda*, inféodée à un fidèle du comte (Bonnassie 1974, 117)¹⁰³. Sur le versant nord des Pyrénées, des découvertes en porche liées au Moyen Âge ont souvent été relevées et décrites, par exemple dans le bassin de l'Aude (Barrère Sacchi 2006), dans les Hautes-Pyrénées (Clot 1972), etc. Á Lortet, en aval de la vallée d'Aure, la société Hadès a étudié une remarquable fortification en grotte datée du XIIe siècle jusqu'à l'époque Moderne¹⁰⁴.

Cependant, la quantité de porches et leurs emplacements stratégiques donnent l'impression que cette portion de la vallée de l'Ariège a connu un phénomène troglodytique d'une rare ampleur autour des XIIe-XIVe siècles et majoritairement du fait de la mise en place d'un glacis de fortifications comtales qui utilisait les porches comme les sites de plein air¹⁰⁵. Bien entendu, l'étude des sites de plein air, par exemple le château de Montréal-de-Sos, montre que l'investissement qui y fut réalisé était bien plus considérable que l'aménagement des porches

¹⁰¹ Deux tessons de céramiques médiévales y ont été découverts par le SCHS. Collection SRA Midi-Pyrénées.

¹⁰² HGL, X, acte 103. B.n.F., Doat, 177, f°63.

¹⁰³ Rappelons surtout l'analyse globale que porte Pierre Bonnassie sur la relation entre la grotte et le pouvoir dans ce secteur : « C'est dans les grottes du haut Berguedà que les légendes catalanes placent les débuts de la reconquête de leur pays et les documents des IXe-Xe siècles confirment cette tradition » (1974, 117).

¹⁰⁴ Catherine Boccacino et Bernard Pousthomis avec la participation de Yann Geay ; août-octobre 1999.

¹⁰⁵ Aucun vestige ou trace n'a été découvert en zone profonde, ce qui ne signifie pas que les grottes n'ont pas été parcourues.

barrés d'un mur. Car dans ce réseau, les sites sont inégaux : les *castra* occupent le cœur des territoires dominés, les grottes servent à la surveillance des axes de communication. Les premiers servent donc aussi tous les pouvoirs des comtes, impôts et taxations, justices, etc. Ils sont les premiers centres de l'administration comtale. Les grottes ont une tout autre fonction, ce qui explique aussi qu'elles puissent être beaucoup moins vastes et sont donc relativement simples.

Hormis ce réseau de fortifications, la prospection fait apparaître d'autres sites absolument pas renseignés, ni par la documentation écrite ni par notre connaissance de la géopolitique du comté de Foix. Ils sont finalement assez nombreux et on peut retenir qu'une majorité des porches des grottes ont été occupés ou utilisés. Le contexte permet parfois d'émettre des hypothèses fonctionnelles, comme à la grotte de Pladières, mais on est le plus souvent complètement démuni devant ce phénomène, tant pour en expliquer les usages que pour les périodiser. D'autant que les occupations protohistoriques et historiques se succèdent souvent et qu'il n'est évidemment pas aisé de les séparer.

Enfin, et même si le milieu souterrain est conservatoire par nature, les atteintes récentes à ces vestiges sont finalement assez répandues et peuvent être majeures. Il y a d'abord les aménagements touristiques et industriels, à l'Ermite, Bouicheta, Lombrives, Niaux, Bèdeilhac et Sabart. Parfois moins massives, mais plus diffuses sont les fouilles clandestines. Elles sont très nombreuses. A l'entrée de la grotte de Sakany, le sol a été modifié sur plusieurs dizaines de m². La grotte du Campanal, sous le château de Montréal-de-Sos, a subi dans les années 1960 une fouille clandestine qui a évacué plusieurs squelettes, arraché un mur maçonné, perdu des dizaines de tessons dont il nous reste une mauvaise photographie, etc. Les grottes fortifiées les plus accessibles, comme celle de Bouan, sont la cible favorite des chercheurs de trésors. Celle d'Ornolac est un site haut en couleur de cérémonies ésotériques ; on y a creusé à de multiples emplacements, bâti un mur et installé un faux dolmen, etc.

Nos énormes difficultés d'interprétation dues à l'anémie des sources sont encore amplifiées par ces mouvements contemporains de destructions des vestiges et des sols, si bien que ce phénomène troglodytique reste mal perçu comparé aux occupations de plein air.

Bibliographie et principales sources éditées.

Alvira Cabrer 2010 : ALVIRA CABRER (M.), *Pedro el Católico, Rey de Aragón y Conde de Barcelona (1196-1213) - Documentos, Testimonios y Memoria Histórica*, Fuentes historicas aragonesas, 52, Insitucion « Fernando el Catolico », Excma. Diputación de Zaragoza, tome III, 2010, acte 1450.

Arles 2010 : ARLES (A.), « Un faux-monnayage d'opportunité : la grotte de Lauradieu à Auriac (Aude) », in *Archéoéologie du Midi Médiéval*, 2010, n°28, pp. 115-128.

Barrère Sacchi 2006 : BARRÈRE (M.) - SACCHI (D.), « Traces archéologiques d'une fréquentation médiévale dans quelques cavités naturelles du bassin de l'Aude », 1^{er} colloque interdisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, *De la spelunca à la roca*, ss la dir. Guillot (F.) juin 2005, pub. 2006, p. 118-123.

Brenon 2006 : BRENON (A.), « Grottes initiatiques et cavernes sépulcrales des cathares en haute Ariège. Une mystification séculaire (XIXe-XXe siècle) », in *De la spelunca à la roca*, op. cit., p. 15-17.

Allios 2005 : ALLIOS (Dominique), *le vilain et son pot*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p.36 et 78.

Bonnassie 1974 : BONNASSIE (P.), « Des refuges montagnards aux états pyrénéens », in *Les Pyrénées, de la montagne à l'homme*, Privat, Toulouse, 1974, ss la dir. Taillefer (Fr.), pp. 103-163.

Bonnassie 1990 : BONNASSIE (P.), *La Catalogne au tournant de l'an mil*, Saint-Quentin, 1990.

Clot 1972 : CLOT (A.), « Note sur deux poteries trouvées dans la grotte du Bédât » et Fréquentation de quelques grottes haut-Pyrénéennes au Moyen Âge » *Bulletin de la Société Ramond*, 1972, pp. 75-79 et 109-111.

HGL : DEVIC (Cl.), VAISSETTE (J.), *Histoire Générale du Languedoc*, Toulouse, 16 vol., 1870-1905.

Duvernoy 1976 : DUVERNOY J., *Guillaume de Puylaurens, chronique*, Paris, 1976.

Duvernoy 1998 : DUVERNOY (Jean), *Le dossier Montségur*, Dijon, 1998.

Garrigou 1846 : GARRIGOU (A.), *Etudes historiques sur l'ancien pays de Foix et le Couserans*, 1846, Toulouse.

Gratté 1985 : GRATTÉ (L.), *Survivances de l'art pariétal*, 1985.

Guillot 2006a : GUILLOT (F.), « Les grottes fortifiées du Sabartès, une occupation médiévale spécifique du milieu souterrain », in *De la spelunca à la roca, op. cit.*, p. 87-102. Article déposé sur www.hal.archives-ouvertes.fr

Guillot 2006b : GUILLOT (F.), *Les fortifications des comtes de Foix, XIe-XVe siècles*, *Archéologie du Midi Médiéval*, Carcassonne-Toulouse, 2006, p. 265-292.

Guillot 2009a ou 2010a ou 2011 : GUILLOT (F.), « Inventaire des vestiges et des traces d'occupations et d'utilisations historiques dans les porches du Sabartès (haute Ariège) », *Rapport de prospection-inventaire sur les cantons de Tarascon-sur-Ariège, Vicdessos et des Cabannes (Ariège)*, dactyl., 2009, 2010 ou 2011. Rapports déposés sur www.hal.archives-ouvertes.fr

Guillot 2009b : GUILLOT (F.), « Des hommes et des grottes, pour une histoire du troglodytisme médiéval en France », in colloque *Spéléologie et archéologie*, Périgueux, mai 2006 *Spelunca Mémoires*, n° 34, Gap, 2009, pp. 135-147. Article déposé sur www.hal.archives-ouvertes.fr

Guillot 2010b : GUILLOT (F.), « Rapport final de fouilles programmées au château de Montréal-de-Sos (Auzat – 09) », dactyl., 2010. Rapport déposé sur www.hal.archives-ouvertes.fr

Guillot ss presse : GUILLOT (F.), « Seigneurie, villages et château, la vallée de Miglos au Moyen Âge, un ensemble exemplaire », in Colloque tenu à Foix en déc 2011 ss la dir. De F. Guillot *Second colloque du Programme Collectif de Recherche « Naissance, évolutions et fonctions des fortifications médiévales dans les comtés de Foix, Couserans et Comminges »*, sous presse.

Octobon 1936, OCTOBON (Cdt), « Observations sur les rites de l'Âge du Bronze dans la grotte de Pladières (Bédeilhac-Ariège) », *Congrès Préhistorique de la France*, XIe session, pp. 459-474, 1936.

Sablairolles 1997 : Ss la direction de SABLAYROLLES (R.), ESCUDE-QUILLET (J.-M.) - MAISSANT (C.), *Carte archéologique de la Gaule : l'Ariège*, 1997.

Rouquerol 2004 : ROUQUEROL (N.), *Du Néolithique à l'Âge du bronze dans les Pyrénées centrales françaises*, EHESS, Archives d'Écologie Préhistorique, Fontenay-le-Comte, 2004.

Vidal 1929, VIDAL (G.), « La céramique des grottes de Saurat », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, n°26, 1929, pp. 81-86.

FIGURES

Fig. 1 : 8 cm de large



Fig. 2 : 17 cm de large

Légende : Massif du Sédour dans le bassin de Tarascon-sur-Ariège. Les SR9 et 11 s'ouvrent sur l'autre face de la montagne. Photo Ph. Bence.



Fig. 3 : 8 cm de large

Légende : Mur dans l'entrée de la grotte de Pladières (commune de Bédeilhac-et-Aynat). Photo Ph. Bence.



Fig. 4 : 17 cm de large

Légende : SR20. Grotte aux moutons, massif du Sédour, non loin de la grande grotte de Pladières. Photo Ph. Bence.

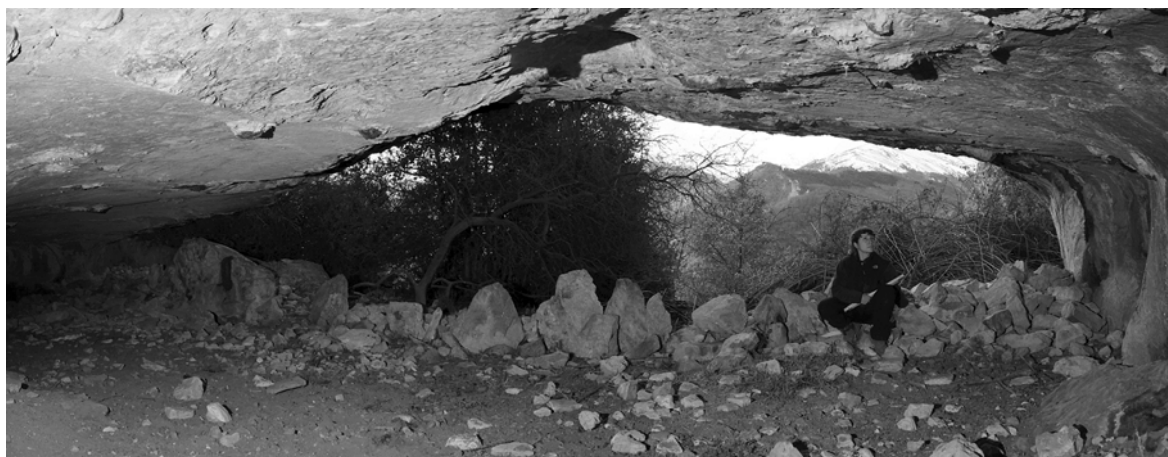


Fig. 5 : 8 cm de large

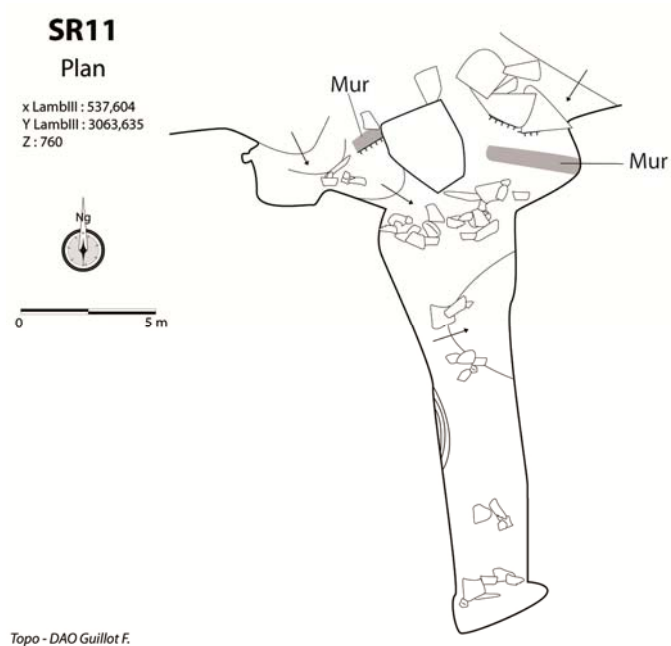


Fig. 6 : Format paysage en pleine page

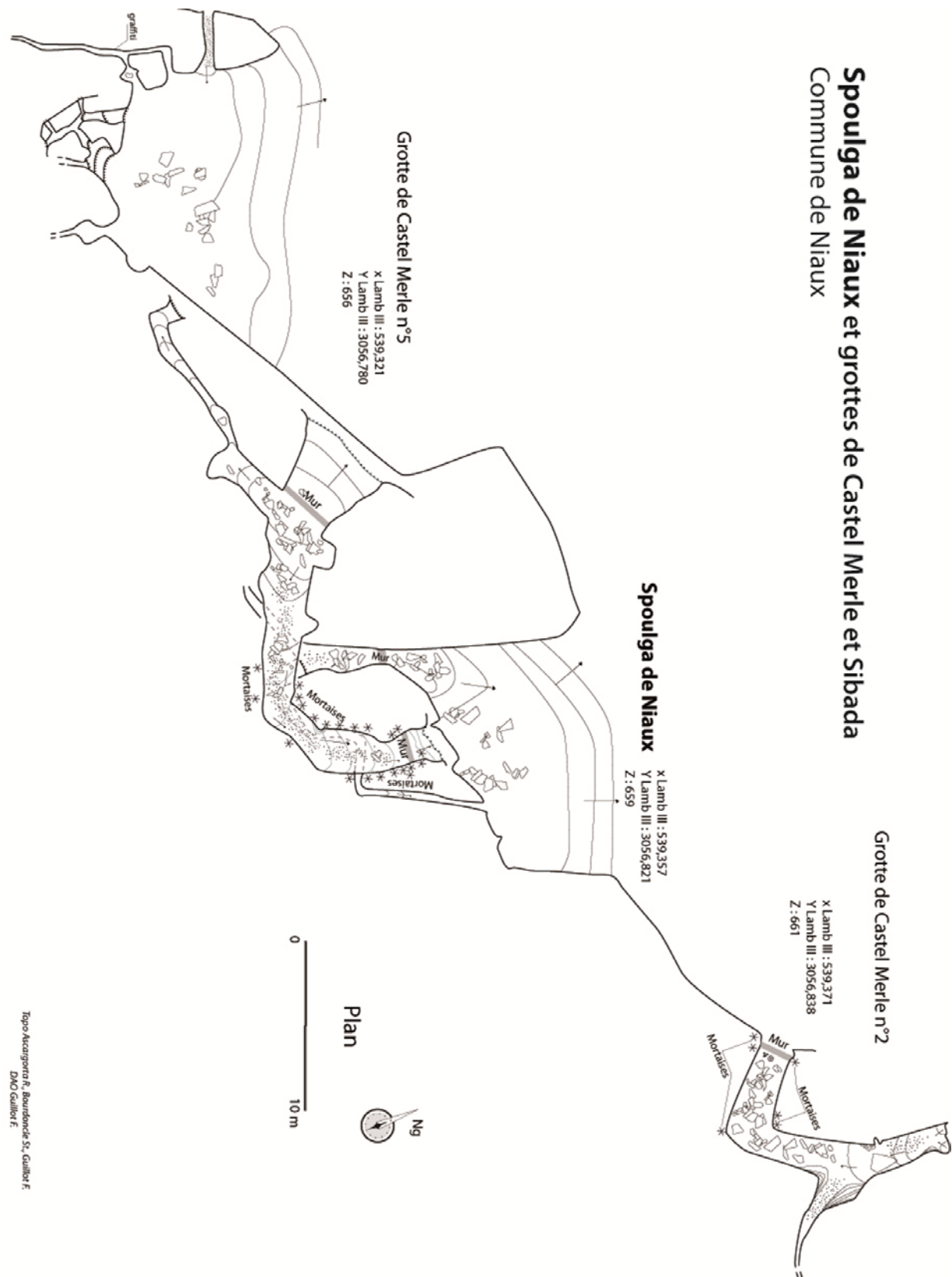


Fig. 7 : 8 cm de large

Légende : Mur de l'entrée basse de la spoulga de Niaux. Photo F. Guillot.



Fig. 8 : 8 cm de large

Légende : Vestiges du mur en pierres sèches à l'entrée de la grotte de Castel Merle n°2, située juste à côté de la spoulga de Niaux. Photo R. Ascargorta.



Fig. 9 : 8 cm de large

Légende : Grotte perchée de Calamas (commune de Lapège). Photo. F. Guillot.



Fig. 10 : 17 cm de large

Légende : Proposition de reconstitution de l'aspect de la spoulga de Baychon (commune de Miglos). Dessin Enrico Cangini.



Fig. 11 : 17 cm de large

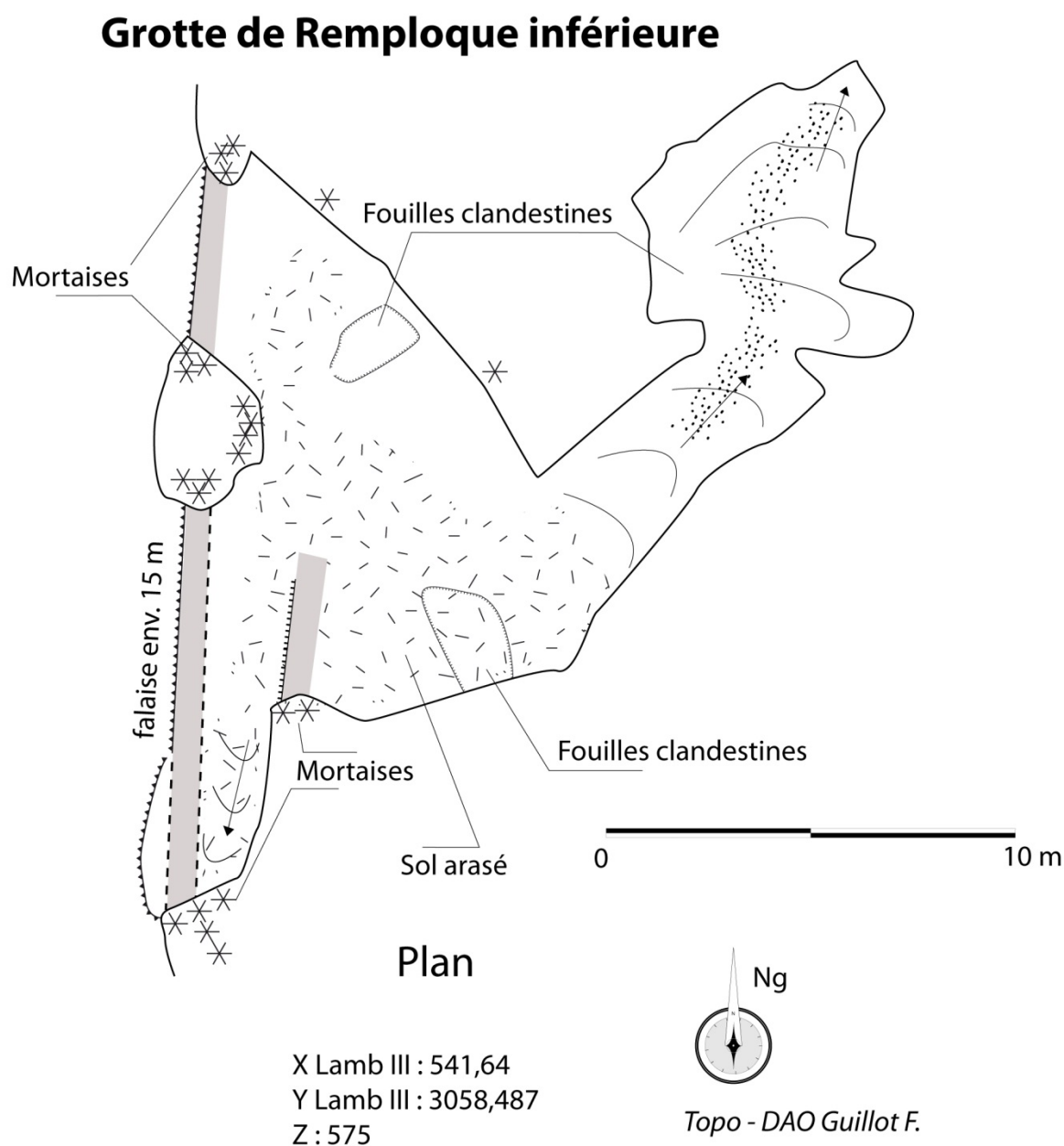


Fig. 12 : 8 cm de large

Légende : Porche de la spoulga de Soloumbrié
(commune de Cazenave - Serres-et-Allens). Photo
F. Guillot.



Fig. 13 : 8 cm de large

Légende : Au pied de la spoulga de Verdun, des encoches trahissent l'existence d'un poste de garde aménagé au départ de la montée verticale. Photo F. Guillot.

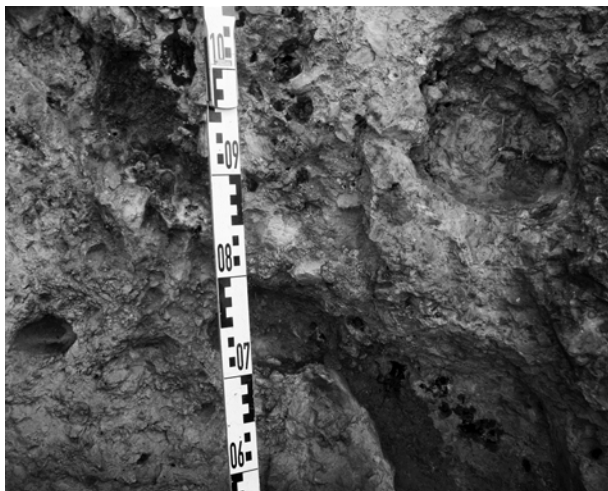


Fig. 14 : 8 cm de large

Légende : Accès par des échelles articulées et rigides à des ermitages aux Météores, Grèce. Photo Ph. Bence.



Fig. 15 : 8 cm de large

Légende : Rampe en bambou pour l'accès à une grotte de fonction cultuelle, Tham Pha Ba, Thakhek, Laos. Notez la quantité de personnes sur l'échelle. Photo Ch. Gommidh.

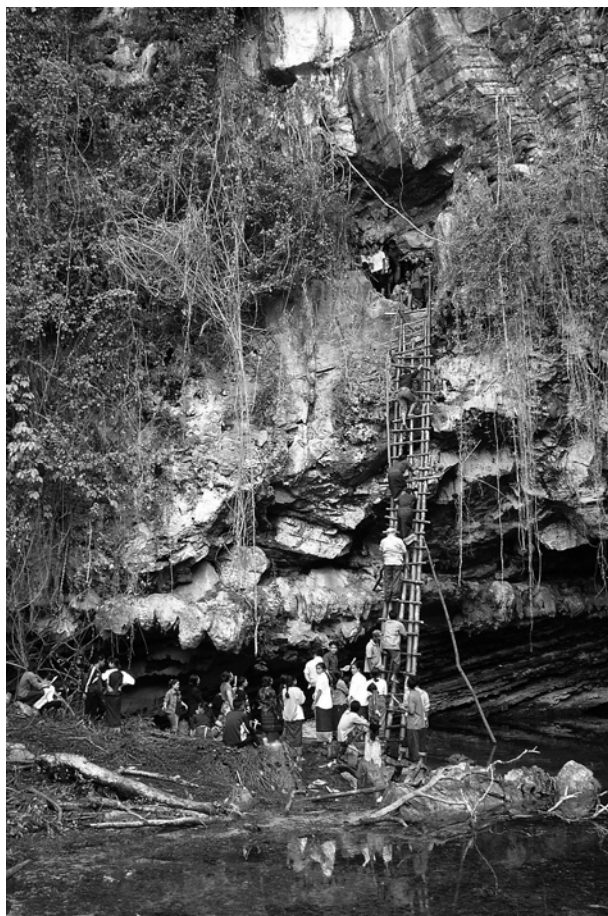


Fig. 16 : 17 cm de large

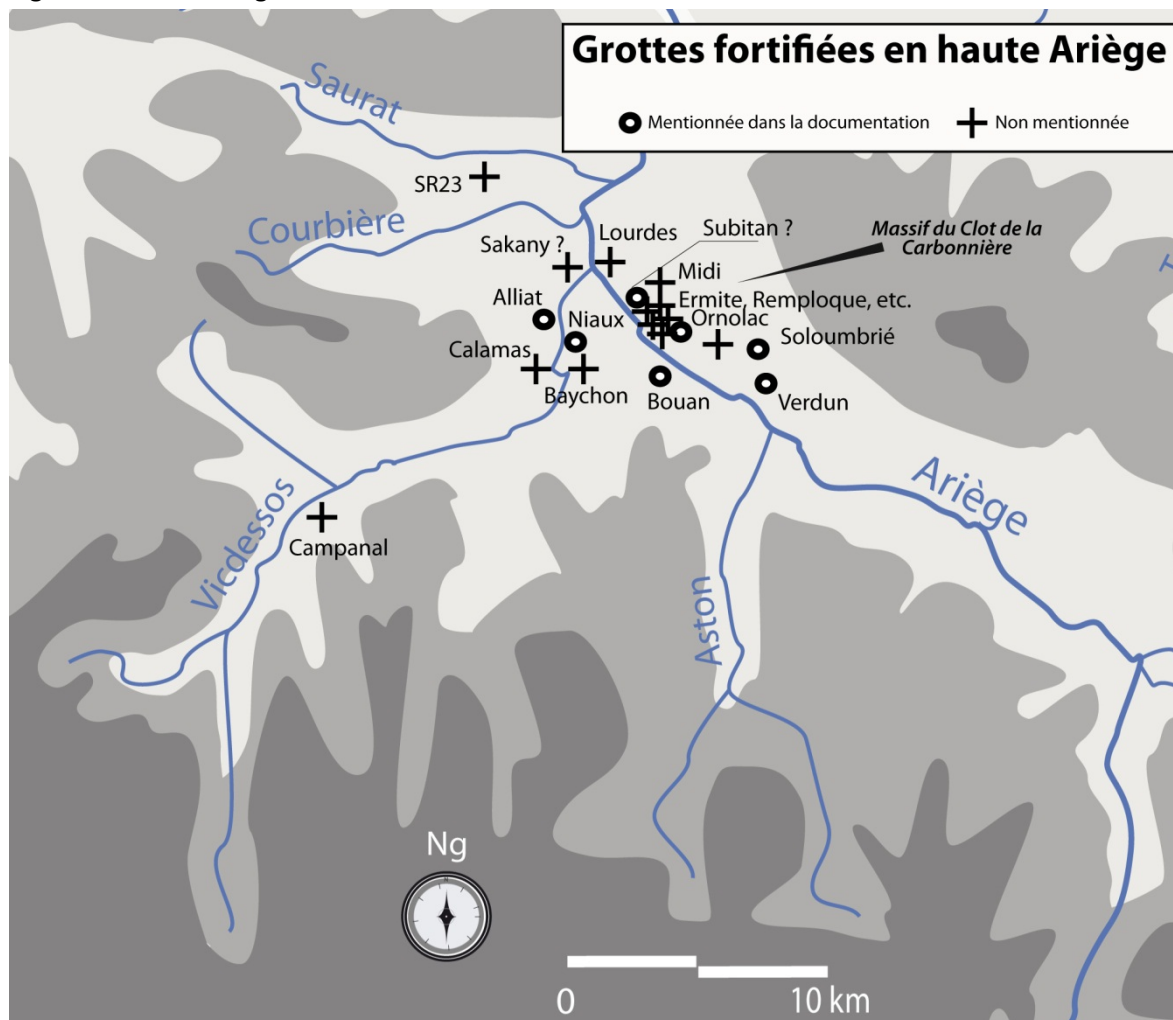


Fig. 17 : 8 cm de large
Légende : Á l'entrée de la grotte de Remploque inférieure. Encoche verticale au-dessus d'un solin en pierre. Photo F. Guillot.



Fig. 18 : 8 cm de large

Légende : Entrée de la spoulga de Verdun. Encoches quadrangulaires et longilignes au-dessus du mur maçonné qui barre l'entrée (la mire mesure 4 m). Photo F. Guillot.



Fig. 19 : 17 cm de large

Légende : Mur à l'entrée du SR 23. Parement interne. Il s'agit d'un mur bâti avec la calcite de la grotte. Photo F. Guillot.

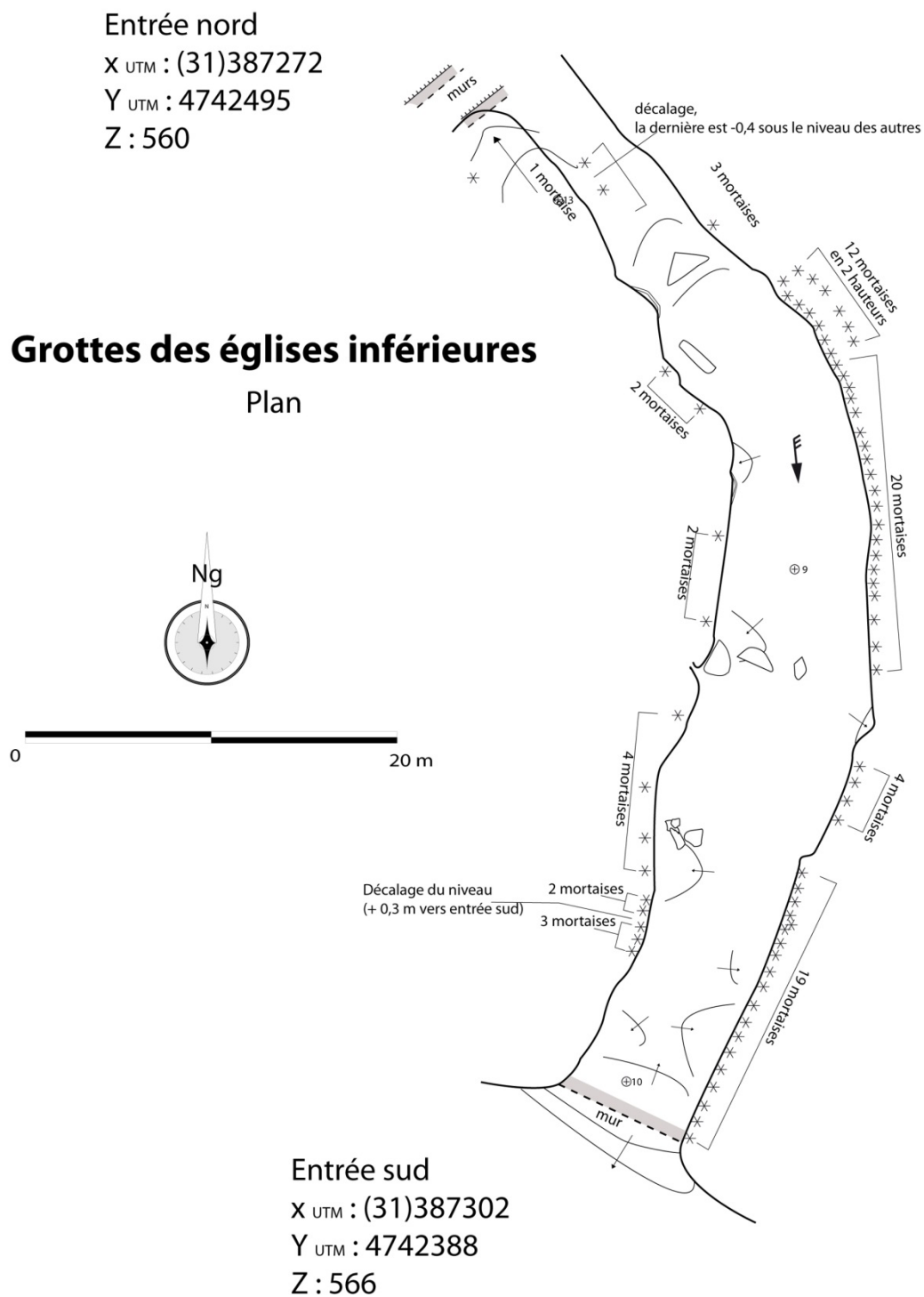


Fig. 20 : 8 cm de large

Légende : Entrée nord de la grotte des Églises. Peu perchée, cette entrée était protégée par deux murs successifs (l'un au-dessus du personnage, l'autre sous le lierre à sa droite). Photo Florence Guillot.



Fig. 21 : 17 cm de large



Topo - DAO Guillot F.

Fig. 22 : 17 cm de large - Légende : Mortaises dans la grotte des Églises. Photo F. Guillot.

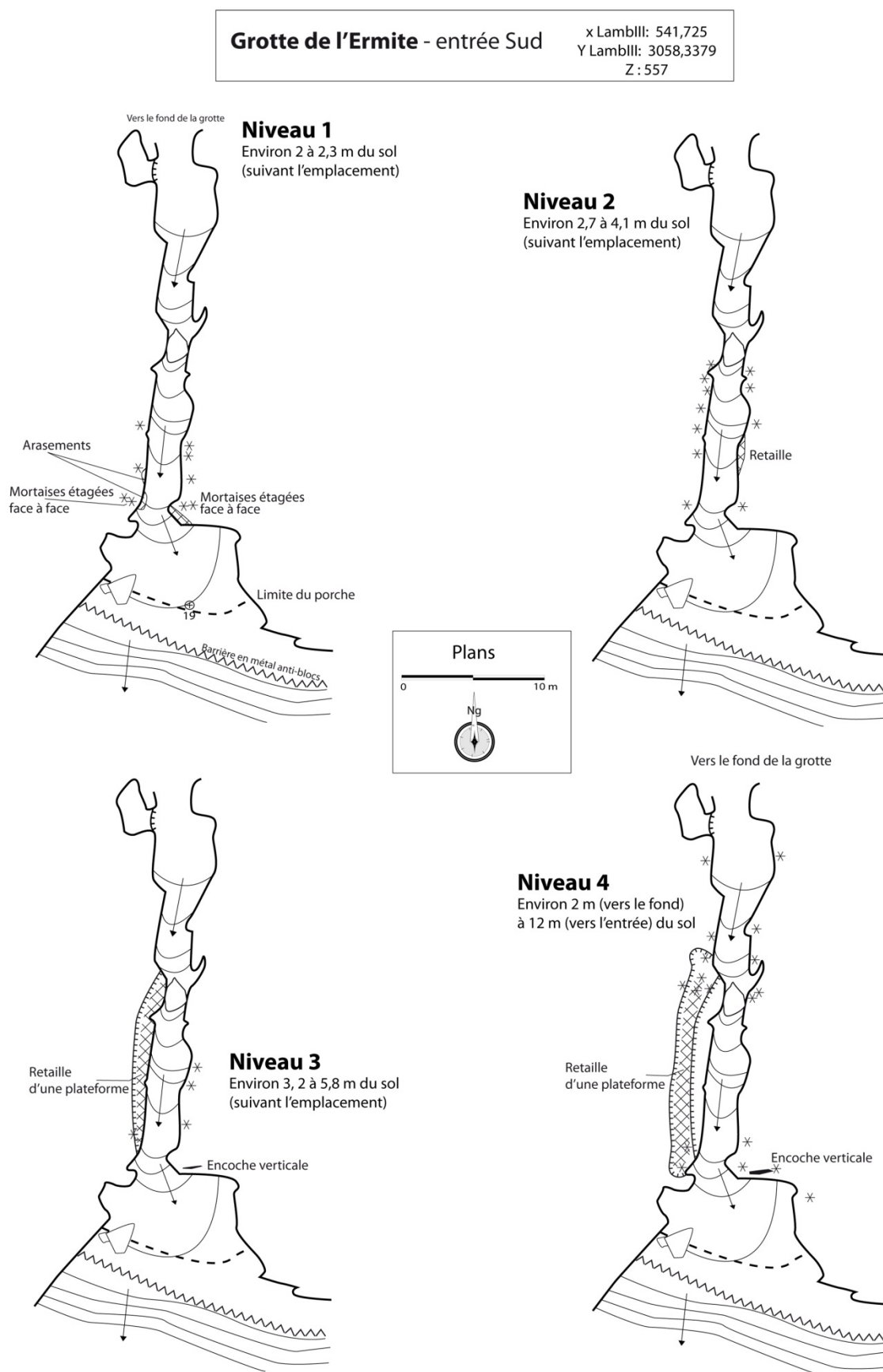


Fig. 23 : 17 cm de large

Légende : Mortaises à 2,20-2,30 m du sol près de l'entrée sud de la grotte des Églises. Photo F. Guillot.



Fig. 24 : 17 cm de large



Topo - DAO Guillot F.

Fig. 25 : 17 cm de large

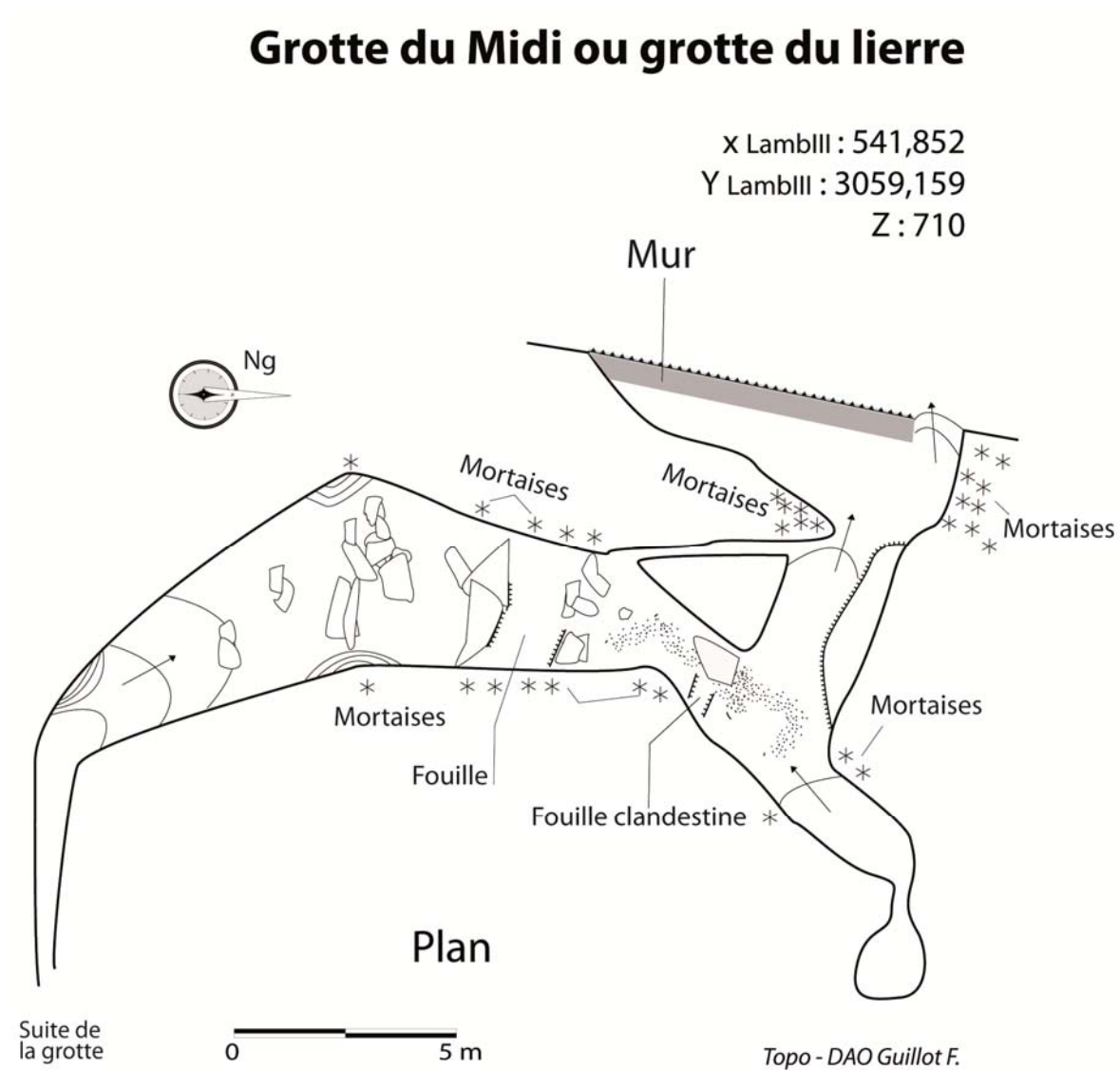


Fig. 26 :17 cm de large

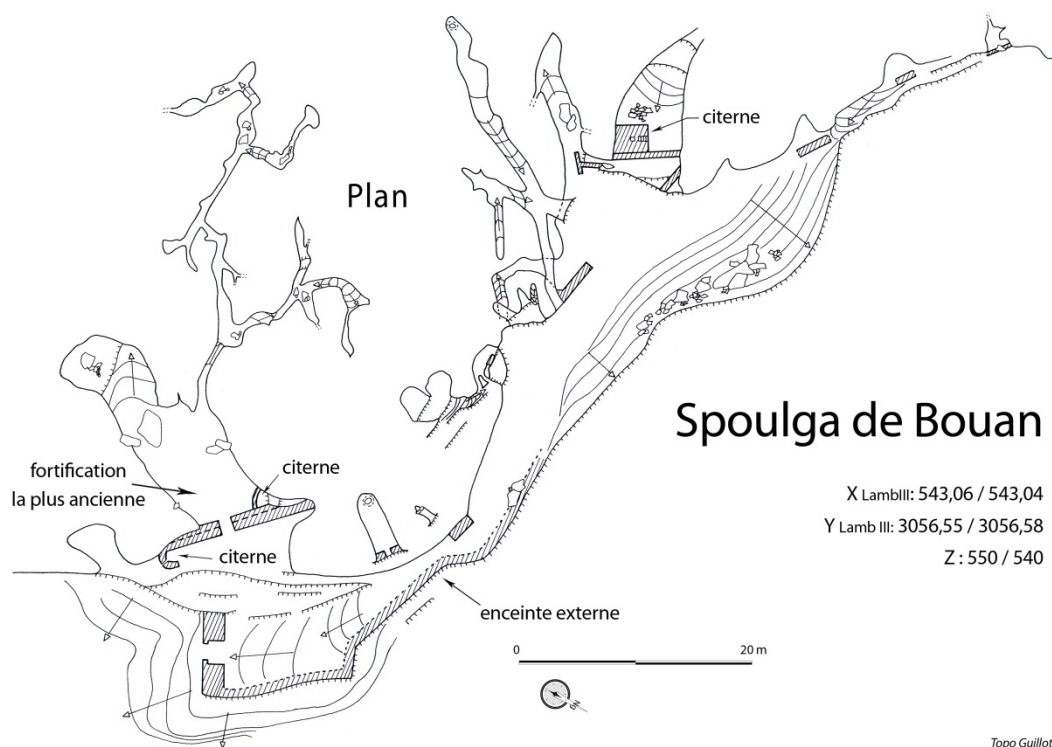
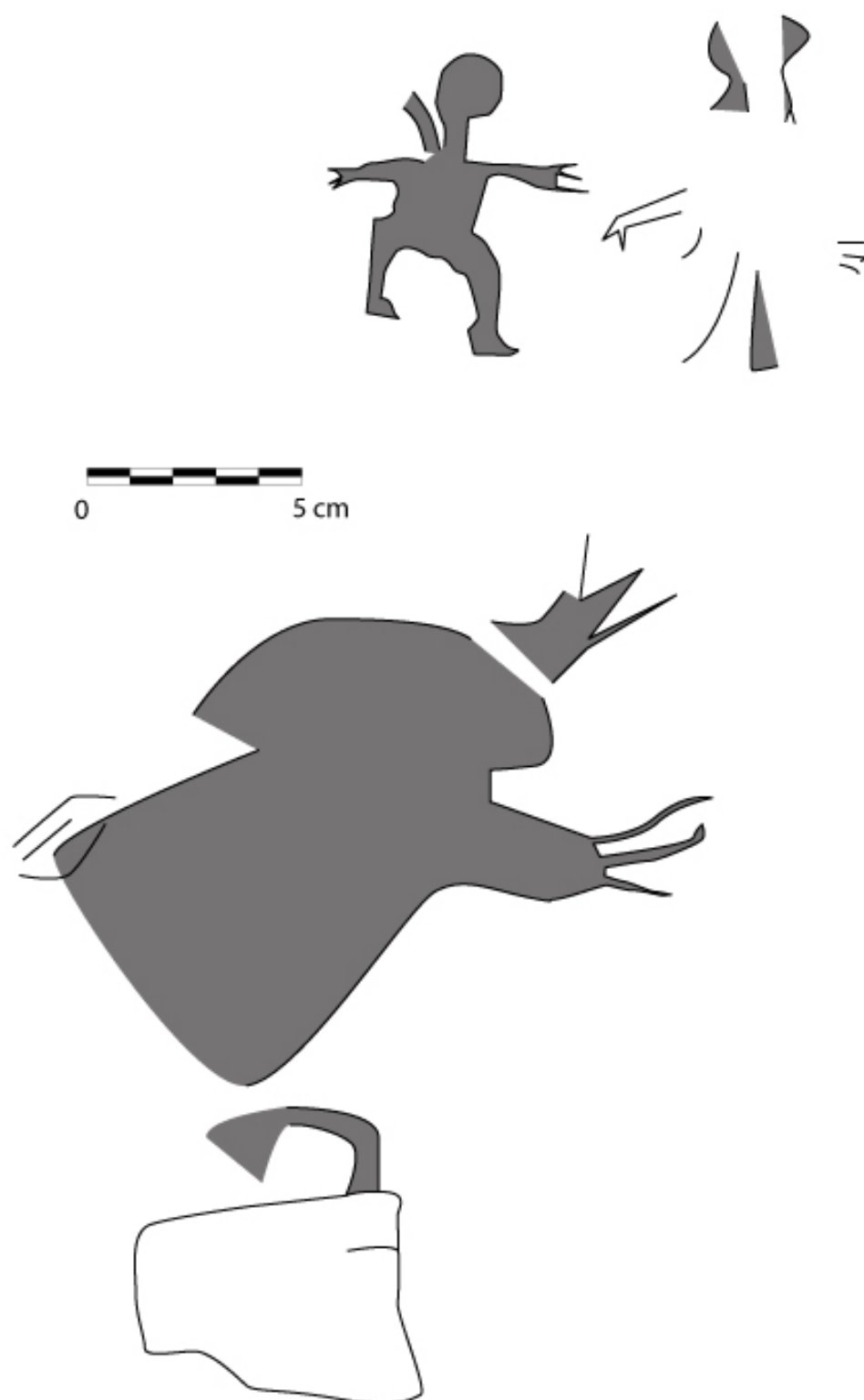


Fig. 27 : 17 cm de large

Légende : Mur en pierres sèches dans l'entrée de la grotte de Sabart (commune de Tarascon-sur-Ariège). Photo F. Guillot.



Fig. 28 : 17 cm de large Légende : Dessins sur des parois la grotte de Satan à Ussat. La légende est sur le plan, pas de légende à ajouter.



Dessins au charbon de la grotte de Satan

Levés F. Guillot - 2009

Fig. 29 : 8 cm de large Légende : Situation de la grotte perchée dans le Quié de Sinsat. Vue depuis la vallée de l'Ariège. Photo F. Guillot.



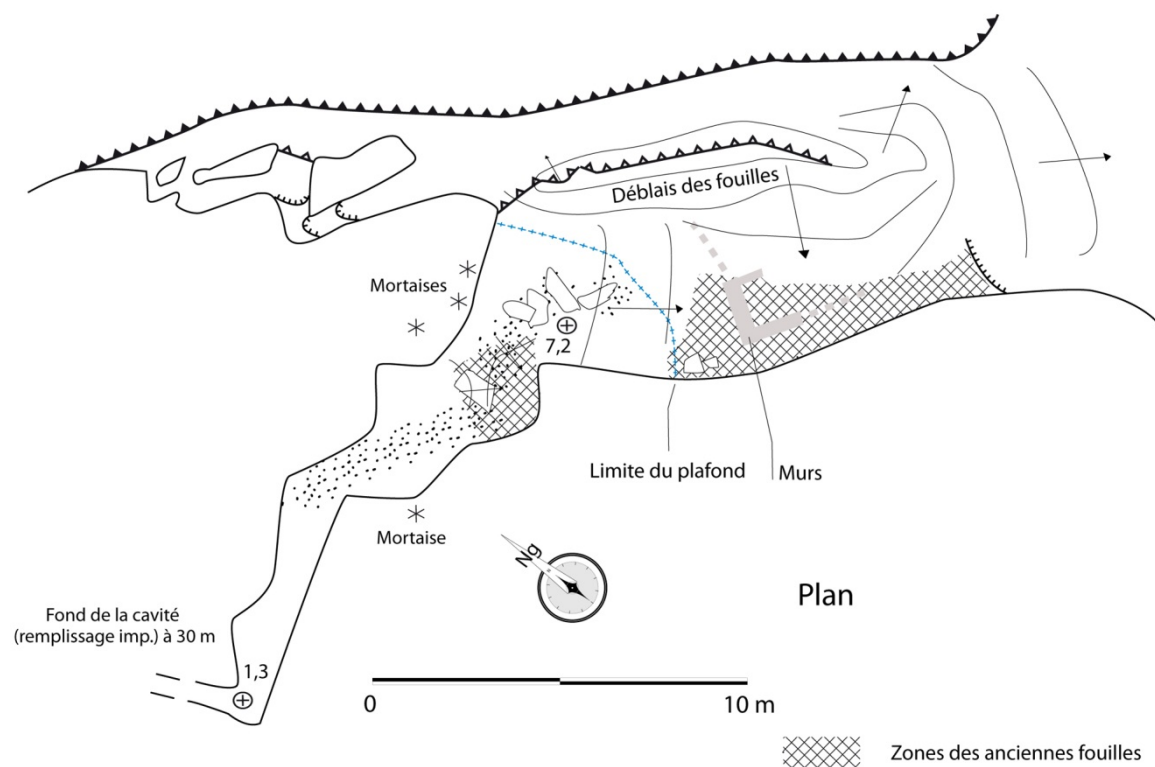
Fig. 30 : 8 cm de large Légende : Grotte de Lourdes sous le château de Tarascon-sur-Ariège. Photo F. Guillot.



Fig. 31 : 17 cm de large

Grotte du Campanal

X Lamb III : 530,781
Y Lamb III : 3051,821
Z : 925



Topo-DAO Guillot F.

Fig. 32 : 8 cm de large

Légende : Vallée de la Grangette, site de la grange de l'abbaye de Boulbonne, à Génat. Le porche conservant des traces est à droite de l'image, au pied de la falaise. Photo F. Guillot.



Publication du Conseil Scientifique du PNR des Pyrénées Ariégeoises pour laquelle j'ai écrit un texte sur les spoulgas et donné des informations au dessinateur pour proposer une restitution de l'état de la spoulga de Baychon au XIIIe siècle.



Le bulletin du Conseil scientifique du PNR

Toponymie

Les toponymes Quié, Quier, Quer, Ker, Car, Carol, Caralp, Carroux, etc. ont une origine commune et bien connue. « Car- », « Gar- », « Kar- », ou encore « Kal- » sont relatifs aux rochers, pierres et falaises. Il s'agit de la racine de noms de reliefs provenant d'une langue pré-indo-européenne.

Automne 2011

L'histoire du site

Le bassin du Tarasconnais est une illustration spectaculaire de l'histoire des Pyrénées. Il y a plus de 300 millions d'années, naissait une importante chaîne de montagne dont les Pyrénées n'étaient qu'un fragment. De cette époque subsistent quatre massifs, entourant le Tarasconnais : les Trois-Seigneurs à l'est, le Saint-Barthélemy à l'ouest, l'Arize au nord et l'Aston au sud. Ils n'étaient pas du tout positionnés comme ils le sont aujourd'hui.

C'est vers 200 millions d'années que débute l'ouverture de l'Atlantique, résultat de la tectonique des plaques. La plaque ibérique au sud dérive vers la plaque européenne au nord. De ce mouvement de compression et de ripage résulte un bassin losangique « pull-apart », caractéristique du bassin du Tarasconnais. Envahi par la mer d'abord peu profonde, sous un climat très chaud avec une évaporation intense, ce bassin sera le théâtre d'une importante sédimentation de roches évaporitiques sulfatées : gypse et anhydrite.

Le gypse et l'anhydrite, connues aussi sous le nom de pierre à plâtre ont fait l'objet d'une exploitation (dès le XVIIIe siècle) alimentant l'industrie chimique toulousaine durant un siècle.

Par la suite, la mer s'approfondit et des dépôts calcaires s'amoncellent dans ce bassin. La sédimentation calcaire prend fin lors d'une première crise annonciatrice de l'orogénèse pyrénéenne, épisode se manifestant par la remontée des lherzolites et de l'hydrothermalisme à l'origine du talc de Luzenac, il y a 100 millions d'années.

L'hydrothermalisme se rapporte à la circulation profonde d'une eau chaude, chargée en minéraux dissous.

La sédimentation deviendra alors plus détritique suite aux mouvements.

Les formations gréseuses qui servent de matière première à la production des pierres à faux de Saurat sont issues de cette sédimentation détritique.

Puis, à 45 millions d'années, lors de l'orogénèse pyrénéenne, compressé entre les quatre massifs qui le dominent, le bassin de Tarascon voit ses formations fortement plissées. Plus tard, le calme revenu, le réajustement de la croûte terrestre permet la mise en place du relief. L'eau et la glace au Quaternaire façonnent la morphologie actuelle. L'érosion différentielle épar-



Le bassin du Tarasconnais

gne les roches les plus dures, comme les calcaires, qui subsistent sous forme de pitons : c'est l'origine des Quiés.

L'eau peut s'infiltrer dans ces calcaires produisant les grottes qui abondent tout autour du bassin de Tarascon : Niaux, Lombrives, Sabart, La Vache, Les Eglises, L'Ermite, Bédeilhac... L'histoire des glaciers de l'Ariège, du Vicdessos et de la Courbière marque profondément la topographie.

Pays des Quiés, pays des grottes, bassin niché au cœur des Pyrénées, où l'homme suivit le retrait des glaces pour y trouver refuge et prospérité, c'est une page d'histoire vieille de plus de 300 millions d'années que nous racontent ces lieux.

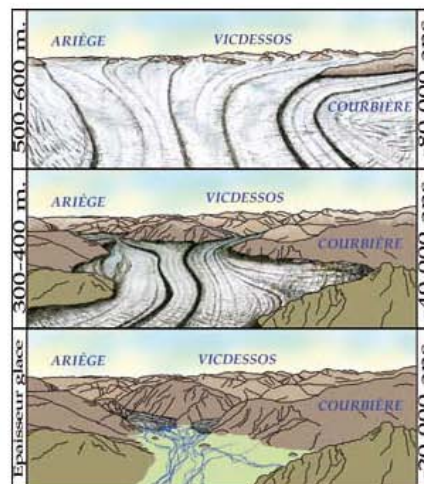
L'œuvre des glaciers

Les glaciers ont façonné les vallées, érodé les versants, poli les roches et déposé les moraines. Le bassin du Tarasconnais, à la confluence des glaciers de l'Ariège, du Vicdessos et de la Courbière, constitue pour les Pyrénées un des plus beaux vestiges de cette époque. Dans les Pyrénées, la dernière glaciation du Quaternaire appelée Würm a, par son importance, gommé les précédentes, laissant croire à l'action d'une seule.

Au début, la glace recouvre tout, ne laissant que quelques sommets libres : les nunataks. A Tarascon l'épaisseur de la glace est de 500 à 600 m, le Roc du Sébour est sous la glace et le glacier arrive jusqu'à Foix, d'où le nom donné à cet épisode, le stade de Foix.

La déshéglaciation s'amorce entre - 60 000 et - 30 000 ans.

Aujourd'hui, les glaciers ont complètement déserté les vallées de l'Ariège, du Vicdessos et de la Courbière, mais leur empreinte est là, perceptible dans la majesté, l'ampleur et la beauté des paysages.



Evolution de la glaciation Würm

Les quiés du Tarasconnais Regards sur site par le Conseil scientifique du Parc naturel régional des Pyrénées Ariégeoises

Un pays de grottes

Le bassin du Tarasconnais, bien exposé, ouvert, et parsemé de grottes et d'abris au flanc de ses vallées, a souvent été fréquenté, utilisé, aménagé et habité par l'homme, et ce, dès la préhistoire.

Dès la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, l'infatigable Félix Garrigou découvrit à la grotte de Bouichéta (Bèdeilhac-et-Aynat) un gisement extraordinaire, le plus ancien du bassin et le seul du Paléolithique moyen. Il fut entièrement détruit (50 tonnes en 15 jours...) par l'exploitation des ossements préhistoriques comme phosphates.

Du fait de l'englacement des vallées au Würm, les traces d'hommes préhistoriques ne réapparaissent dans le Tarasconnais qu'au Magdalénien (-15000 -11500), phase la plus récente du paléolithique supérieur, au moment où la déglaciation est bien avancée.

Six grottes ornées de cette époque sont connues, deux dans la vallée de l'Ariège (grottes des Églises à Ussat et de Fontanet à Ormolac-Ussat-les-Bains, deux dans celle du Viadossos (Niaux et Le Réseau Clastres), et deux dans le massif du Sédour (grottes de Bèdeilhac et de Pladières). A la fin du



Bison - Grotte de Niaux

Magdalénien, le bassin du Tarasconnais fut probablement considéré comme un lieu particulièrement important sur le plan spirituel. Niaux est considéré comme l'un des sanctuaires ornés majeurs en Europe. Les grottes de Fontanet et de Bèdeilhac présentent des originalités importantes. Outre ses peintures et

gravures, Fontanet a en effet conservé des empreintes de mains d'enfant, de pieds d'adultes nus et l'un chaussé, unique exemple connu en Europe. Bèdeilhac est l'un des rares lieux où des modelages en argile et des dessins sur l'argile du sol sont connus. Le Réseau Clastres, peu orné, renferme plus de cinq cents empreintes humaines. Pladières et Les Églises sont des sanctuaires mineurs. Plusieurs habitats du Magdalénien ont été fouillés. Le plus important est celui de La Vache, juste en face de Niaux. Il y fut mis au jour une énorme série d'objets d'art gravés ou sculptés sur os ou sur bois de renne. Les gens vivaient à la grotte de La Vache et fréquentaient celle de Niaux. La vaste grotte des Églises a abrité au début de l'hiver une bande de chasseurs de bouquetins et de lagopèdes, qui pêchaient d'énormes saumons dans l'Ariège et venaient s'abriter en ces lieux au seul début de l'hiver. Au pied du Sédour, à Rhodes II (Arignac), un abri a livré les vestiges de plusieurs phases d'occupation, du Magdalénien à l'extrême fin de la glaciation.

Le Néolithique et les Âges des Métaux (bronze et fer) sont également bien représentés dans les grottes et abris (tel l'abri Martel à Niaux). Nombre de porches ont livré des vestiges matériels : haches en bronze, fers de lances, moules de haches, fragments de vases, etc. et nombreuses nécropoles (inhumations et incinérations).

Les vestiges de la période antique sont également nombreux : fibules, monnaies, céramiques, et même une paire d'entraves, probable trace de la fuite d'un esclave.

Ces découvertes sont certainement favorisées par les bonnes conditions de conservation offertes par les porches. Leur nombre et la diffusion des vestiges indiquent aussi la banalité de l'utilisation des entrées de grottes. Loin d'avoir uniquement servi de refuges ou de bergeries, ces porches ont été occupés de façon pérenne (cas de grottes près d'Ussat notamment) et des aménagements importants et coûteux y ont été faits.



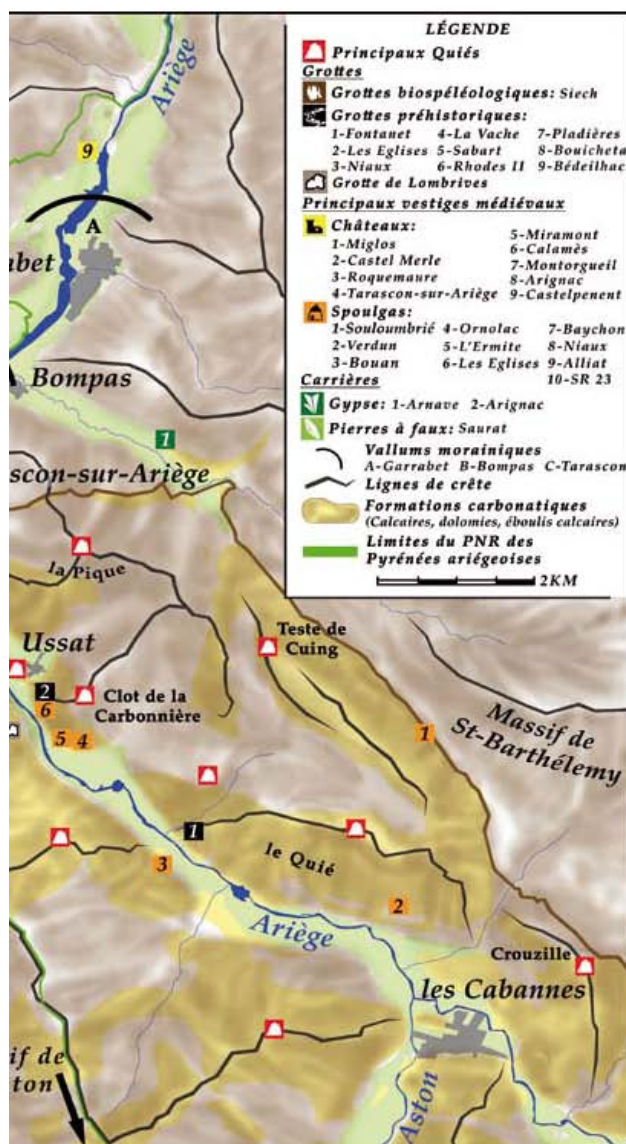
Regard...

En 1857, dans les grottes de Niaux et de Sabart, C. Perez, et M. Quéirilhac découvrirent les premiers insectes coléoptères souterrains connus en France. Ils démontrèrent pour la première fois en France, que des animaux aveugles vivaient dans ce milieu minéral, obscur, sans végétaux, apparemment sans nourriture. Ce fut alors le lancement de l'exploration des grottes pour y rechercher les animaux qui y vivaient, par des amateurs pyrénéens et des membres de la Société entomologiste de France ; les Pyrénées devinrent un creuset pour cette recherche. Depuis, il a été montré que toutes les grottes du Tarasconnais sont les habitats d'espèces souterraines connues seulement de cette zone, et ayant survécu, dans les grottes, aux différentes périodes glaciaires.



Speonomus pyrenaeus

Les quies du Tarasconnais



Spoulgas et châteaux inexpugnables

Au Moyen Âge, le Tarasconnais était un important carrefour le long de l'axe principal Toulouse-Barcelone, « voie marchande » déjà mentionnée au XI^e siècle. Il s'agissait d'un site stratégique et bien peuplé situé au cœur de la haute Ariège nommée Sabartès, nom dérivé de l'ancienne église de Sabart située à la confluence Vicdessos/Ariège. La seigneurie châtelaine s'y développa comme dans toute l'Europe Occidentale et, près des villages, furent construits de multiples châteaux dont il subsiste bien peu de vestiges (à Rabat, Saurat, Arignac, Bompas, Quié et Tarascon).

Des comtes d'origines franque et carcéssonnaise s'installèrent au XI^e siècle sur la vallée de l'Ariège et réussirent peu à peu à rassembler les seigneuries sous leur pouvoir à partir de droits d'origine publique et de châteaux (ex. Roquemaure qui dominait le bassin de Tarascon). Dès le tout début du XIII^e siècle, et peut-être un peu avant, ils construisirent un réseau de fortifications isolées du monde civil, sortes de casernes nombreuses et diverses. Une vingtaine de ces points forts furent bâtis dans des entrées de grottes. Barrés d'un simple mur maçonnerie, ces porches étaient des châteaux peu coûteux et aisés à

mettre en défense. Souvent perchées, leurs entrées s'apparentaient aux portes d'accès en hauteur des tours maîtresses des châteaux de ce temps. Au XIII^e siècle, on leur fabriqua un toponyme en les nommant spoulga, dérivé de *spelunca* qui signifie grotte.

A côté de ces grottes, les comtes de Foix firent construire de grands châteaux (tels Calamès et Montorgueil) que Guilhem de Puylaurens qualifia « de forteresses inexpugnables sur des rochers ». Ces fortifications formaient un glacis défensif particulièrement puissant. Elles servirent la politique comtale dynamique et indépendante des autres pouvoirs. Cette indépendance et cette vigueur ne faiblirent qu'un temps à la fin du XIII^e siècle lors de la montée en puissance des rois de France sur le secteur, mais durèrent pratiquement jusqu'au début du XV^e siècle.



Proposition de reconstitution de la spoulge de Baychon

L'eau, une ressource économique

La pente, omniprésente en Haute Ariège, a permis d'utiliser la force de l'eau depuis le Moyen Âge avec les moulins et les forges de fer jusqu'à aujourd'hui avec l'hydroélectricité. A cet avantage indéniable que constituent les flancs redressés des montagnes, s'ajoute l'absence de saison véritablement sèche, donc une certaine régularité des cours d'eau aujourd'hui améliorée par des grands barrages-réservoirs en montagne. Les possibilités hydroélectriques du secteur attirèrent à Auzat et dès le début du XX^e siècle, une première usine électrometallurgique. La fabrication d'aluminium demande énormément d'énergie. C'est pourquoi les premières usines de fabrication d'aluminium par procédé d'électrolyse se sont installées à proximité des zones de production d'énergie hydraulique d'autant que l'on transportait mal l'électricité sur de grandes distances. Cette production d'aluminium s'étoffait en 1929 d'une usine située sur le bassin de Tarascon à Sabart, puis d'une autre à Mercus en 1953. Devenue usine « Pechiney » puis « Aluminium Pechiney », l'usine de Sabart fonctionne toujours aujourd'hui mais sur une production recentrée et limitée. Celle d'Auzat a fermé : à l'heure actuelle, on rassemble ces productions dans des unités plus grandes et situées près des grands ports marchands, comme Dunkerque.

Des paysages façonnés par l'activité agricole

L'activité agricole a contribué à façonner le paysage des Quiés et ses évolutions récentes se lisent dans la végétation de cet impressionnant massif calcaire. Devenues surfaces de parcours, toutes les pentes ont autrefois été aménagées en terrasses pour les cultures vivrières de la population ; seules les surfaces les plus difficiles étaient utilisées pour le pâturage des animaux. Sur les communes proches des thermes d'Ussat-les-Bains, une bonne partie du cheptel bovin était destinée à la production laitière, pour les curistes. Quelques décennies plus tard, les terrasses sont toujours là, mais le contexte agricole est très différent et les zones de cultures sont devenues des zones de parcours pour les troupeaux allaitants, la fauche étant réservée aux surfaces accessibles et mécanisables des fonds de vallée. Le milieu se prête à cette agriculture : déneigement rapide, précocité, diversité et richesse fourragère de la végétation ... Cependant, comme ailleurs, l'accès au foncier est le point faible de ces exploitations, rendant difficile d'utiliser correctement les parcours. Cela se traduit par une homogénéisation de la végétation et des paysages, la perte de surfaces pastorales, et en parallèle, des risques d'incendies. Des initiatives locales illustrent la possibilité d'enrayer le phénomène et de redonner leur vraie valeur à ces parcours. La mise en place de l'Association Foncière Pastorale de Sinsat en 2007 a en effet permis de remettre en valeur toute la zone du Quié, avec du débroussaillage, la mise en place d'un point d'eau et d'une clôture pour sécuriser le pâturage des vaches... : cette zone qui brûlait presque tous les ans est aujourd'hui pâturée régulièrement, permettant de mieux gérer la formidable richesse floristique et faunistique de ces milieux.

Parc naturel régional des Pyrénées Ariégeoises
Pôle d'activités La Ferme d'Icart - 09240 Montels
Tél. : 06 81 02 71 69 - Fax : 06 81 02 80 23
info@parc-pyrenees-ariegeoises.fr
www.parc-pyrenees-ariegeoises.fr
Auteurs : Jean Clottes, Bernard Defaut,
Fédération pastorale de l'Ariège,
Olivier Guillaume, Florence Guilot,
Christian Juberthie, Alain Mangin,
François Prud'homme.
Mise en page :
bora Création graphique
www.bora.pro
Impression :
PS Imprimerie
Illustrations :
Enrico Cangini
Crédits photos :
F. Prud'homme,
D. Morichon,
O. Guillaume,
A. Bertrand,
J. Clottes,
SMPNPPA

Une flore originale

Le bassin du Tarasconnais abrite une flore originale, aux affinités partagées entre Méditerranée et Pyrénées. Ces caractéristiques résultent des fortes pentes du relief et de la roche calcaire affleurante qui génèrent des conditions de chaleur et de sécheresse très contraignantes pour la végétation, surtout sur les versants exposés. Les falaises accueillent ainsi le rare *Grand Ephedra* et la *Campanule* remarquable aux grosses cloches bleues. Les éboulis issus de ces falaises sont aussi fleuris avec le *Grand muflier* rose et le *Centranthe* à feuilles étroites à fleurs pourpres. Sur pentes moins abruptes, des sols maigres se constituent, accueillant des pelouses avec l'*Orchis* parfumé à odeur vanillée et l'endémique *Germandrée des Pyrénées*. Quand le sol le permet et que le pâturage est trop faible pour freiner la dynamique de la végétation apparaissent l'*Aphyllante* de Montpellier et ses fleurs bleues inondant parfois des versants entiers. Localement, l'emblématique *Genévrier* thurifère offre ici une des deux seules stations nord pyrénéennes.



Ephedra

Deux espèces d'orthoptères en sursis

Sur les quiés du Tarasconnais, vivent deux espèces d'Orthoptères qui n'ont jamais été rencontrées ailleurs en Ariège : le grillon *Eugryllodes pipiens* (Dufour, 1820) et le phasme *Leptynia hispanica* (Bolivar, 1878). Elles se rencontrent dans les landes à *Genêt* scorpion et *Lavarde* à larges feuilles et dans les pelouses sèches ensoleillées.

La distribution normale de ces deux espèces étant le pourtour méditerranéen, on est conduit à admettre qu'elles sont arrivées dans les Pyrénées ariégeoises à une époque où le climat était plus chaud et plus sec que maintenant, et elles étaient probablement accompagnées de tout un cortège d'espèces adaptées, comme elles, à ces conditions climatiques. Lorsque le climat s'est rafraîchi pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, toutes ces espèces ont reflué vers le pourtour méditerranéen ; mais quelques populations de nos deux espèces ont réussi à se maintenir dans les milieux ouverts des soulans calcaires des Quiés, grâce au microclimat qui les caractérise.

Evidemment, elles y sont aujourd'hui en équilibre précaire, malgré tout (ce sont des « relictés ») ; et si le milieu venait à se fermer, suite à la déprise agropastorale en cours, ces deux espèces à très forte valeur patrimoniale disparaîtraient définitivement des Pyrénées ariégeoises.



Leptynia hispanica



Eugryllodes pipiens

La découverte dans la grotte de Siech de "l'écotype" souterrain d'Euprocte des Pyrénées



Euprocte des Pyrénées

En 1958, M. Coiffait signale la présence de l'*Euprocte* des Pyrénées dans la grotte de Siech près de Saurat. Cet amphibien endémique de la chaîne n'avait été rencontré auparavant que dans les torrents, des sources et quelques lacs en montagne. La découverte de ce site a modifié la conception des scientifiques sur l'adaptation à la vie en milieu souterrain ; une nouvelle catégorie d'espèces vivant dans ce milieu fut ainsi décrite : les cavernicoles facultatifs. L'*Euprocte* des Pyrénées n'a été rencontré depuis que dans 7 autres grottes sur le versant français dont 5 en Ariège.



Les quiés du Tarasconnais Regardez sur site par le Conseil scientifique du Parc naturel régional des Pyrénées Ariégeoises

Conclusions et perspectives

La « prospection-inventaire » présentée dans ce document est maintenant finie. Commencée il y a plusieurs années, par quelques recherches isolées et quelques rares sorties, nous l'avons largement intensifiée en 2009 puis en 2010 (2010 : 18 journées de terrain (30 journées/participants), 5 jours de reports topographiques, 5 jours d'écriture du rapport). En 2011, nous avons passé moins de temps en terrain et topo (10 journées de terrain pour 15 journées/participants), 1 jour de reports et 3 jours d'écriture du rapport), mais 6 jours pour écrire un article de synthèse qui est proposé à *Archéologie du Midi Médiéval*.

Bien sûr, on peut douter que la prospection soit vraiment finie, et je suis la première à le faire. Restent des secteurs mal ou peu prospectés et il est possible que nous ayons oublié des cavités. Aussi, nous resterons vigilants grâce au réseau des spéléologues ariégeois et j'enverrais des addendas dans les années prochaines, si nécessaire.

Depuis le début de l'année 2009, je suis la première étonnée de la densité des vestiges rencontrés. Des traces ou des vestiges ont été découverts dans plus de la moitié des proches visités... c'est très dense. Evidemment, les deux premières années ont été plus productives en termes de découvertes que l'année 2011 : cette année, il nous restait à prospecter les grottes les moins probables et les secteurs les moins porteurs. Les découvertes, de grottes et de traces ou vestiges, sont donc bien moins nombreuses et nous avons parfois passé des journées entières de prospection sans rien trouver, même pas une grotte même si globalement la prospection au pied des falaises a aussi révélé quantité de cavités non visibles de loin et le nombre des porches et beaucoup plus important qu'il n'y paraissait de prime abord et dans le fichier des spéléos.

Si l'on songe que, forcément, nous sous-estimons le nombre des sites car certains ne sont plus visibles, il faut bien avouer que les entrées des cavités -qu'elles soient perchées ou non- ont probablement presque toutes servies aux époques historiques. Car il faut bien souligner que ce n'est pas toujours facile de découvrir des traces. Il a fallu par exemple revenir 3 fois dans la grotte de *Sancto-Eulasio* pour découvrir un fragment de céramique médiévale au sol.

Que faire maintenant de ces résultats ? L'article synthétique proposé à *Archéologie du Midi Médiéval* m'a permis de faire un bon bilan d'étape. On s'y rend compte évidemment des apports mais aussi des limites de l'exercice.

La réussite de cette prospection est surtout le fait d'avoir enfin une description un peu plus complète de toutes les traces et vestiges troglodytiques des époques historiques en haute Ariège. C'était un travail difficile car la prospection l'est, pas seulement du fait des nombreuses escalades que nous avons dû faire, mais aussi à cause de l'extraordinaire densité du couvert végétal qui a maintenant poussé au pied des falaises, là où sont les porches. La réussite de la prospection tient aussi d'abord à la quantité de sites, traces et vestiges découverts ce qui a permis de tenir un discours beaucoup plus avancé qu'auparavant sur le phénomène troglodytique en haute Ariège au Moyen-Âge et tout particulièrement sur l'utilisation des porches par les comtes de Foix et sur le réseau de

fortifications qu'ils ont mis en place au XIIe siècle sur ce secteur. De vraies nouveautés sont apparues : hiérarchisation du réseau des fortifications, existence d'une vraie et dense surveillance des voies, changement de rives des routes et de la surveillance en vallée d'Ariège, importance de la surveillance en aval du Vicdessos mais extraordinaire densité sur la clot de la Carbonière, nouvelles grottes fortifiées ou découverte d'une grotte documentée par les chartes mais non située à Niaux, existence de groupes de troglodytes avec une spécification des activités, etc.

Outre les aspects scientifiques de la question, la prospection a aussi permis de parler de ces troglodytes aux habitants de la vallée de l'Ariège et donc d'informer les gens : 4 conférences ont eu lieu, les spoulgas ont intégré une publication du PNR local diffusée à 30 000 exemplaires et en pdf sur le web, un article a été publié sur Ariège news (24000 vus) et un article est en cours de publication pour Pyrénées Magazine. En outre, le milieu spéléo a participé ou a été informé ce qui a permis de sensibiliser mieux les principaux découvreurs de grottes. La prospection a donc aussi eu de nombreuses actions pédagogiques et d'informations.

Mais bien évidemment, on note aussi les limites de l'exercice car finalement la prospection décrit les vestiges mais apporte peu de réponse sur les questions de la fonctionnalité voire de la chronologie de ceux-ci. Elle a donc permis de se rendre compte qu'ils existaient, mais incidemment de poser quantité de questions d'Histoire auxquelles on ne peut répondre qu'exceptionnellement et le plus souvent par des hypothèses de travail plutôt que par des certitudes.

Le phénomène troglodytique en haute Ariège aux époques historiques reste donc mal connu d'autant que la documentation écrite le renseignant est très chiche.

On peut se demander comment mieux le connaître. Dans nombre de cas, il n'est pas du tout évident que la fouille soit la solution. D'abord parce que beaucoup de spoulgas ont été ravagées par les fouilleurs clandestins ou autres dégradations. Mais aussi parce que la sédimentation sous terre et par nature lente et donc la stratigraphie des temps historiques peu puissantes : les sols sous abris sans végétation sont donc peu propices à une précision nécessaire aux fouilles des époques historiques.

Deux grottes n'entrent pas dans ces critères limitant : la spoulga de Niaux pour son entrée haute où le mur est bâti assez loin à l'extérieur et la grotte du Campanal sous Montréal. Une opération sera proposée sur la grotte du Campanal pour des raisons logistiques, scientifiques et financières en deux étapes : un premier sondage en 2012 et la fouille du restant en 2013.

Pour la grotte de Niaux, je n'ai pas de solution actuelle, car se pose la question du financement qui n'est pas assurée sur cette commune mais qui pourrait peut-être l'être dans l'avenir s'il y a modifications du territoire des communautés de communes comme prévu actuellement dans la loi ou si les financements des collectivités locales de Niaux et de son canton évoluent, ce qui n'est pas d'actualité bien au contraire.